

Dimanche 23-8-14 (carte)

Amis,

Bon pour le service actif sans difficultés.

Artillerie lourde. On a besoin de gens qui aient 1 m.80. Je pouvais avoir les cuirassiers si j'avais su monter à cheval. Et en somme je suis bien là où tout servira, même les sinus et cosinus.

De l'infanterie il n'a pas été question à cause de la taille. Si je n'avais pas résisté, j'étais dans le train des équipages.

Santé parfaite. Age présumé 26 ans. J'ai dû corriger.

Voilà donc ma pensée en repos. Départ prompt. Peut-être mardi.

Amitiés grandes à vous tous,

E. Chartier.

Joigny, 28-8-14 (carte)

Madame M. Salomon, 77 rue Cardinet, Paris

Je suis dehors, prenant café, en tenue réglementaire. Donc pas de temps perdu. Trouvé des hommes raisonnables et quelques-uns très bien. Un peu pressé par l'appel d'une heure.

Coeur tranquille. Esprit occupé de toutes petites choses. Nuit convenable. Sommeil profond.

Amitiés grandes à vous deux.

CHARTIER

Chevaux et grosse artillerie sans auto. Service varié en perspective.

3eme régiment d'artillerie lourde

63eme batterie

5eme pièce

3 septembre 14

Mardi

Madame Amie,

Je n'ai qu'un chiffon de papier et qu'une enveloppe ; j'ai un moment de relâche. Ainsi vous transmettez des deux côtés, au chou et à ma soeur. Ne vous étonnez pas si je n'ai pas de papier. Le temps des sorties a été bientôt fini par une extrême fatigue qui va, chose bizarre, avec une santé parfaite, et une sérénité suffisante. Je suis occupé à de petits problèmes comme de brider et seller un cheval. C'était de toute façon ma destinée de cheval. Et je gueule dans l'écurie tout comme un autre.

Une fois le cheval sellé il faut monter dessus, 1° on se force un poignet, 2° on se démolit (manière de parler) l'épaule. Mais une fois dessus on y reste et tout de suite on va dans les petits sentiers de ce pays adorable à travers champs, sous les ombrages du Mail ; au retour figurez-vous l'artilleur recevant d'un paysan une demi-poire, et trouvant là un très vif plaisir. Du reste ce temps a supprimé la peur. Il reste la fatigue, qui commence à la descente de cheval et qui est inimaginable ; rigoureusement à ne remuer ni pied ni main. C'est alors l'ablution d'eau froide au lavabo, sur les parties gémissantes. Après cela on dort sur un lit bien dur. L'autre jour j'ai rêvé de victoire, et qu'alors je pleurais pendant un temps très long ; ce temps n'est pas venu. Dites-vous bien que chacun s'intéresse à moi ; les uns disant que j'arriverai à quelque chose, les autres niant. Par l'effet de la fatigue je mange à la gamelle, peu abondamment, mais assez pour moi. Ici *tout* est commun, et cela ne m'a coûté aucun effort.

Pour le moment nous sommes de garde au bout de Joigny sur la route

de Laroche. Petite maison, jardin plein de fruits. Il est 7 heures. Dans une demi heure je serai de faction pour deux heures avec un fusil chargé et une consigne rigoureuse. Donc les services *utiles* commencent le 4e jour. Je vais avoir du lait ! Le jour tombe. Carmen, c'est la retraite. Voyez d'ici le corps de garde en veston bleu, pantalon de cheval, jambières et éperons. J'y ai gagné de changer de vie. Si les muscles se forment réellement je ne serai pas malheureux absolument.

Il faut avouer que je suis tombé une fois, en voulant monter seul. Sans dommage, et je n'ai pas lâché la bride.

Tout cela aura pour effet peut-être de me durcir à tout jusqu'à me rendre capable de conduire des chevaux dans un convoi de ravitaillement. C'est déjà une grande ambition.

Il se peut aussi que *la fatigue* ne cède point.

Alors tant pis. Je suis préparé à toute chose.

Rajouté le lendemain après faction de nuit : j'ai sommeil. Mais malgré tout j'ai écrit au chou et à ma soeur. Vous complèterez Frère David avec ces sales petits chiffons. Dieu que j'ai les mains sales. Et dire que nous venons de faire un royal déjeuner au cidre sous une tonnelle ! Tout cela est dépourvu de sens.

Vendredi 4 Septembre 1914

Petit Frère David de St-Nazaire il ne faut rien regretter. Heureux celui qui n'a pas à choisir son chemin en ce temps. (Je m'interromps, ma gamelle de 6 h arrive). La gamelle étant mangée et la pipe allumée, je continue, et je dis que n'importe où vous ferez ce qu'il faut, et parfaitement. Soigner les blessés, d'après ce que dit Florence Halévy, c'est le plus douloureux de tout. Mais cette planète ne nous avait rien promis.

Le travail est ralenti par l'arrivée d'une masse de conscrits. Il est probable qu'après avoir tâté un peu du cheval, j'apprendrai rapidement l'artillerie. J'ai trouvé ici un jeune brigadier mathématicien et musicien. Vraiment nous faisons amitié. Il s'appelle Gontier ; il a 21 ans. Mon rêve serait (et le sien aussi) que nous partions ensemble. Je sais déjà le gros du métier de canonnier, c'est-à-dire tirer dans boîtes et replacer un tas d'instruments délicats dont je connais l'emploi. Quant à la pratique, je n'ai encore fait que le pourvoyeur, et encore avec un obus en bois. Je ne puis insister, c'est défendu.

Songez que j'ai bien passé deux heures, heureuses, à laver chaussettes, caleçon, mouchoirs, et à me laver moi-même. Les lavabos et lavoirs sont bien. Ensuite ragoût aux pommes de terre très bon, avec ½ litre de vin rosé (4 sous). Maintenant pipe. Le jour tombe ; il est sept heures moins vingt. Je suis maintenant à la 11e pièce, avec les conscrits (toujours 63e batterie 3e régiment). Me voilà ancien, et apprenant aux autres les mille secrets de cette vie rustique. J'aime cet âge. Ce sont presque tous des Parisiens d'usine. On emploie bien du temps à les habiller et à les coucher. Chambrée de 20 paillasses ; mais moi l'ancien, toujours gâté, j'ai une espèce de lit. Ce repos a supprimé la courbature. Je vous écris sur mon lit, seul dans la chambrée, au coin d'honneur, en face du brigadier, en treillis, chemise de flanelle et godillots, ceux que vous connaissez et qui sont parfaits. La petite pharmacie n'a pas servi

encore.

Mon linge sèche à la fenêtre, c'est la seule vie supportable (j'ai écrit au chou). Ma soeur viendra peut-être dimanche. Je dépense peu. Une chaîne de montre m'a coûté 9 sous.

Il ne fait plus clair. Je m'arrête. Grandes amitiés à tous. A vous des pensées bien profondément amies.

E. CHARTIER

10 Septembre 1914

Madame Marie Salomon - chez M. Roland BORIS
58, rue Villemartin, Saint-Nazaire (Seine Inférieure)

Petit frère David,

Ce jeudi 10 Septembre. Le chou est en sûreté à Blois, 47 du Bourg Saint-Jean. Je reçois votre lettre, qui se trouve en retard sur les muscles. Je suis servant. 1er servant de gauche, place de maître pointeur, cela va très bien. Souple comme à 20 ans. On laisse le cheval. Moniteur au maniement d'armes, et chef de chambrée.

Figurez-vous 5 parisiens qui se sont collés à moi pour former l'équipe 1ère de pointage ; des gars terribles qui m'appellent petit père, et qui me suivraient au diable ; ce sont des gars de Grenelle et de Boulogne Billancourt. Nous faisons valser le canon. Je saute sur les caissons aussi vite qu'eux ; pas la moindre douleur. Hier lever 5h, corvée de café. Service extérieur¹. 8 à 9 manoeuvre à pied, 9 à 10 artillerie, 2 à 4 maniement d'armes à toute vitesse. Lavage de chemise et chaussettes. Quartier consigné ! Le soir embarquement de chevaux ; abreuvoir. Aller chercher des chevaux en plein air et les mettre à l'écurie. 9 h ½ au lit. Sommeil d'un trait. Ce matin, souple comme un gant. J'espère voir ma soeur aujourd'hui. Ami, Ami, Frère David.

E. CHARTIER

¹Intérieur ?

Mardi 15 septembre 1914

Madame Marie Salomon - aux bons soins de M. Roland Boris
Ingénieur de la marine,, rue de la Villemartin,, SAINT NAZAIRE

Bonne amie,

N'ayez aucune inquiétude sur l'état physique du canonnier. Tout va bien. Tout est souple et la seule fatigue est la bonne fatigue qui fait dormir de 9h du soir à 5h du matin. L'équitation est abandonnée, non sans regrets mais on ne peut tout faire. Un moment tranquille dans la chambrée, après la manoeuvre à pied. Les enfants de la classe 14 discutent de l'agriculture comparée à l'industrie. Les exercices sont menés à grande vitesse ; et l'on fait de tout. Un embarquement de chevaux occupe tout le monde, et j'ai déjà tenu bien des figures de chevaux de toute couleur, ce qui ne m'a pas étonné, car j'ai connu ces choses à mes seize ans.

J'ai un agréable brigadier. Nous présidons le repas à la chambrée, et nous partageons les viandes homériquement.

Où irons-nous et quand ? Cela ne nous regarde plus ; et c'est l'avantage de ce métier que l'on sait toujours ce que l'on a à faire. D'ailleurs il ne faut pas croire que le pointage par exemple soit si facile ; mais on apprend tous les jours un peu. Et on monte sur les caissons comme des chats. Les chefs sont contents. La bonne volonté des jeunes est parfaite ; et il me semble que j'ai 200 élèves. C'est charmant malgré le travail continu. Enfin on ne pense guère. Pensées amies vers vous. Amitiés à Charles SALOMON dont j'ai eu le plaisir de lire l'écriture, toujours la même. La vôtre aussi. Je vous souhaite la tranquillité du soldat.

E. CHARTIER

Joigny 20 Septembre 1914

Id.

Ma douce amie,

Je vous écris au galop, et sous une lumière bien mauvaise. Rien de neuf. Le travail marche, et les corvées supplémentaires aussi, à cause des départs de chevaux. La classe 14 est belle à voir, et notre chambrée forme une section d'élite vraiment admirable.

Les choses se passent comme je l'avais prévu, ici et partout. Tout est donc pour le mieux dans la destinée de notre canonnier. J'ai sommeil ! Je dors comme une pierre, et, même dans le jour, je ne pense pas à grand chose. Je suis content que vous reveniez à Paris où vous retrouverez le chou. Quant à moi je suis payé jusqu'à la paix ; la situation est réglée par une loi ; [...] touchera. J'ai bien des choses à raconter, mais la plume est paresseuse ; une pensée amie frère D. C'est ce que je veux vous envoyer ce soir. La santé est parfaite.

E. CHARTIER

28 Septembre 1914

Frère David,

C'est le 28 Septembre. Le chou est ici depuis trois ou quatre jours et part demain. Ma soeur est venue hier. Voilà bien des visites. Ici on ne travaille pas beaucoup maintenant ; surtout des répétitions aux retardataires. Samedi grande revue. Le capitaine m'a déclaré à deux reprises que j'étais tout à fait à la hauteur et prêt à servir. Je n'en crois rien, mais je sais certainement tout ce qu'on peut apprendre ici, et, au prochain convoi de ravitaillement je partirai. Un des jeunes a demandé à partir en même temps. Le brigadier fera peut-être de même. Pour où et quand, c'est ce qu'on ne sait pas du tout. Je vous écris couché sur mon lit, au coin de la fenêtre ; j'étais d'abord assis ; mais je pense que les dieux sont couchés. J'ai bien ri de la formule de Mlle Soustre, à qui je vous prie de faire mes amitiés. Mais dites-lui que mon ambition se borne à escorter quelque convoi de fourrage en écoutant le canon. Il est vrai que mes ambitions sont toujours dépassées par un sort exigeant mais en somme favorable. Je me laisse porter par la nécessité. La vie du soldat est déjà entrée par les diverses articulations. On nous diminue les couvertures ; je me couche habillé et je suis moyennement propre. La gamelle me satisfait pleinement. Le meilleur moment de la journée est le repas sur le lit de l'ami Gontier ; on mange du fromage de la cantine avec les mains ; on lave les assiettes étamées avec de la mie de pain. Une bonne pipe ou un cigare de deux sous, un petit somme, et c'est l'équilibre. Cela est dû surtout à un repos de pensée presque parfait. La nuit je rêve de canon et de guerre, mais cela reste indéterminé.

Problème. Distribuer la viande. Interdire d'y toucher avant que la soupe soit mangée, ce qui se fait en mettant mon couteau à côté.

Mon ami de Billancourt est en prison. Hélas. J'avais arrangé une

première affaire d'échange clandestin de vestes, mais une autre (refus d'obéissance) m'est restée ignorée. On n'est pas toujours présent partout à la fois « à moins d'être petit oiseau ».

Autre problème, empêcher les brimades, maintenir les farces dans la juste mesure. Ici ce sont de terribles engueulades. Je dis de moi à eux ; et quelquefois je leur dis : « j'ai parlé trop fort tout à l'heure », mais ils disent : « Non ! Non ! » et ils applaudissent. On nous en enlève une partie pour les envoyer à l'artillerie légère.

Je dîne avec le chou ce soir ; ce sera la troisième fois, et c'est parfaitement agréable parce que je ne compte plus sur rien au monde que sur ma propre humeur, qui est vraiment digne d'un sage.

La dernière épreuve fut un effort d'épaule assez douloureux ; il faut que chaque partie souffre, mais l'expérience me fait voir qu'après cela elles marchent fort bien. C'est d'ailleurs fini ; à peine un peu de lourdeur encore. Mon ami de Billancourt me faisait des massages étonnants ; il a été remplacé par un solide Breton catholique et socialiste, qui a réellement de la vertu. J'espère qu'il obtiendra de partir avec moi. Il n'a pas le moindre argent, mais à nous deux nous serons riches. Ma soeur et le chou ont refait ma provision de petits billets. Onoto sert à trois brigadiers et à toute la chambrée. Ma soeur m'a apporté l'autre Onoto. Tout cela est naturel comme un rêve bien lié, mais sans rapport avec ce qui précédait, sinon que l'inscription de votre adresse à Paris a fait marcher le cinéma d'un tas de choses. Mais je suis dans une chambrée, vêtu de treillis avec des mains un peu noires de cirage. Le râtelier d'armes est brillant et net. Je ne dis rien des nouvelles, nous n'en avons guère. Je m'équipe pour une campagne d'hiver ; je suis déjà bien moins frileux que dans l'autre existence, et je n'ai pas le moindre rhume. Frère David vous devez avoir aussi ce genre de courage qui est durcissement, et qui est un bon serviteur. Vous irez vers la rue Soufflot chercher des plans de leçons entre les pavés.

Ph. BORRELL est blessé, convalescent à Nice. D'autres de mes sous-

lieutenants sont morts. Evidemment la mort sans phrases serait préférable à cette espèce de purgatoire, mais il n'y a point lieu de choisir, et rien ne nous a été promis. Songez que notre douce amitié a si bien profité du temps qui nous était laissé. Bonjour Frère David,

E. CHARTIER

Le 5 Octobre 1914

MMS 77RC P

Joigny – Je ne reçois rien de Paris ; je n'écris pas beaucoup non plus. Travail serré en ce moment, à cause d'arrivées et de départ de chevaux. Hier j'en avais 4 à frotter. Avec cela tir à 8 km d'ici dans une belle forêt. Marche gaie sans aucune fatigue. Les projets ici changent à peu près tous les jours, mais l'instruction et l'enseignement marchent bien. Au moment où je vous écris on m'annonce une lettre, deux lettres (pause). Ce sont deux lettres de ma soeur du 29 et du 2. Voilà les communications rétablies. J'ai reçu hier du Printemps une bonne couverture. De qui ? Je ne sais ; mais j'y ai mis aussitôt mon nom.

Ne me donnez pas, Frère David, sur vos adresses, le titre de maître pointeur ; je suis encore loin de ce grade éminent ; je ne puis espérer que les galons de 1er canonier et encore par grande faveur.

Il y a de belles étoiles, pâlies par la lune. C'est la 2ème lune que je vois ici. L'air est vif la nuit et le matin, mais je n'en ressens rien. Le chou m'a d'ailleurs muni contre le froid. Il vous a dit sans doute que les sorties même du dimanche étaient extrêmement peu régulières à cause des corvées imprévues. Mille amitiés de coeur à Frère David et au roi Charles.

E. CHARTIER

P.S. Demain ou après demain départ pour destination inconnue avec mon brigadier et quatre jeunes. (Ecrire toujours à Joigny)

Mercredi 7 octobre 1914

Madame Marie Salomon

77 rue Cardinet, Paris

Amis,

Je vous écris en gare de Dijon dans un fourgon de tête bien meublé de paille, à 6h du matin, après une nuit quasi excellente. Nous allons vers l'Est avec 150 chevaux et un petit détachement d'hommes. On sent le froid, mais aussi j'ai capote et couverture, et déjà dessous de demi-épaisseur. Destination précise inconnue. Nous sommes trois gardiens des vivres, ce qui est un poste confortable. Nous avons dans de grands sacs les denrées les plus variées (sardines saucissons chocolat poires). Le départ a eu lieu cette nuit. Cette vie donne une tranquillité incroyable.

Faites part de ces nouvelles, car tout va aller lentement maintenant.

Ami, ami à vous deux.

E. CHARTIER

Le 18 octobre 1914

MMS77RCP

Frère David, je vous écris dans une cuisine assez délabrée. Je me risque à dire où je suis, pour une fois ; c'est à Beaumont (Meurthe et Moselle) sur les lignes avancées de la défense de Toul, et à distance modérée de l'ennemi. Depuis notre arrivée ici (nous étions partis Mardi de Joigny), nous n'avons pas cessé de tourner dans ces régions, menant d'abord la vie de l'homme des bois, faisant des cabanes avec une rapidité extraordinaire, et obligés de déménager vivement de nuit, dès que l'ennemi, par ses aéros et ballons captifs, nous avait devinés. J'ai souvent pensé alors à Nansen, surtout couchant par terre sous un fourgon ; tout cela sans dommage ; mais quelle misère. Enfin comme j'achevais avec mes deux amis une quatrième cabane, on m'envoie dans ce bourg dix fois bombardé et qui brûle encore par endroits, avec un autre camarade, pour veiller à un poste téléphonique. On est mieux, et assez en sûreté, comme des ruines sur quoi on ne tire plus que par charité. On se relaie de 2h en 2h. On a assez souvent une nuit tranquille et du beau foin pour se coucher, dans un coin de maison intact par hasard. A côté est cuisine des officiers ; on ne manque pas de bonne nourriture, car nous avons une vache orpheline à côté ; il y a aussi des cochons errants, mais de moins en moins. Quant au travail il est difficile et compliqué, comme celui des dames téléphonistes ; mais enfin cela va à peu près. Je renonce à raconter le détail : « de cela plus tard ». Et même je n'ai dit ni à St Germain ni à Jean de Beauvais que j'étais si avancé dans les aventures. Dites leur ce qui conviendra. En vous disant où je suis, je risque de faire arrêter cette lettre. Nous ne recevons toujours rien de vous tous. Le sommeil et l'appétit vont très bien ; même avant-hier à 9h du soir j'ai pu raser la grande barbe que j'avais déjà.

Amitiés à tous,

E. CHARTIER (adresse à Joigny.)

21 octobre 1914 – 10h1/2 du soir.

MMS77RCP

Je vous écris pendant mon quart de nuit. J'ai l'appareil sur la tête, par une courroie et mon képi par dessus. Je suis à côté d'une armoire à glace à peu près intacte qui fait une drôle de figure dans cette dévastation. Travaux du jour, en dehors des 2h de téléphone sur 4 : 1° Trouver une bonne terre pour notre fil dans un puits, en y descendant une rôtissoire étamée. 2° Aller chercher dans les archives de Beaumont (Meurthe et Moselle) mises en litières des feuilles blanches pour mon registre de jour. 3° Installer un porte manteau ; 4° me raser devant ladite armoire etc., etc. En ce moment le canon tonne d'après un ordre que je viens de passer. Les projectiles sifflent par dessus notre toit. L'adversaire répondra de même. J'ai trois camarades qui dorment sur le foin, de sorte que je dormirai de 11h à 5h. Car on dort enfin dans ce tintamarre. Nous sommes bien abrités, autant que la prudence humaine peut faire. Je vous envoie l'adresse précise : canonnier téléphoniste, détaché à la 8ème batterie, 3ème section, 3ème régiment d'artillerie lourde, par Joigny, en campagne. (Le chou enverra linge de rechange, ma soeur d'autres choses). Envoyez toujours choses riches en sucre ou farine, chocolat, bonbons etc. Ici nous vivons bien... Votre couverture a été cent fois bénie dans les bois où notre brigadier s'en sert encore. Ami, Ami. A vous deux,

E. CHARTIER

23-24 Octobre 1914

Frère David,

Je vous écris pendant mon quart de nuit le 23-24 Octobre. Je commence par vous donner mon adresse rectifiée, que vous ferez parvenir à St-G et à J. de B. Canonnier téléphonique détaché à la 8ème batterie, 3ème groupe, 3ème régiment d'artillerie lourde, en campagne, par Joigny. J'ai enfin reçu un paquet de lettres de tous les gens, plusieurs de vous. Ici les affaires vont bien ; nous lançons une quantité de grosses choses efficaces. (Nous sommes dans la Woèvre, au nord de Toul ; vous trouverez d'abord Royaumeix, où j'ai bu du bon vin en passant, puis Esseiw (qui est à l'ennemi). Beaumont est entre les deux. En allant à Toul (de Joigny), j'ai aperçu Domrémy. L'automne est doux dans cette Lorraine, et la santé est jusqu'ici indifférente à tout. Même en se lavant autant qu'on peut on est bien sale ; mais on n'a plus la peine de se déshabiller et rhabiller. Le travail consiste à faire communiquer des batteries (bien cachées derrière nous) avec les postes d'observation ; travail directement utile, et qui m'intéresse violemment. On tire aussi la nuit ! Mais pour le moment c'est le calme. Dites bien au roi Charles que ce soir en plus de la gamelle, j'eus du gâteau de riz et un quart d'excellent café. J'ai une pipe provisoire et assez de tabac. Encore deux ou trois boîtes de sardines. Même je suis presque propre ayant eu du loisir ce soir à 10h. Pensez à ce canonnier en situation confortable.

Ami ! Ami !

Beaumont 27 Octobre 1914

Frère David,

J'ai reçu aujourd'hui un second paquet de cartes parmi lesquelles deux de vous ; tout cela un peu émouvant à lire, quoique l'artilleur soit vraiment dur et imperturbable. Il est certain que la fermeté m'appartient et certainement je l'ai surtout conquise à la caserne, contre mille petits embêtements, qui auraient été insupportables si j'avais voulu. Vous rappelez-vous les jours où je m'habituais aux grosses chaussures ? Maintenant je couche avec presque toujours, sans seulement les sentir.

Me voilà donc à côté d'une armoire à glace, collé contre le mur qui nous protège, devant une petite table où j'ai installé le désordre, c'est-à-dire papier, livres, fils électriques, tabac et cigarettes. Par terre est mon bidon, avec un reste de vin rouge. Car il faut boire, et ne pas boire d'eau. Derrière moi les trois poilus (ainsi s'appelle l'homme) sont étendus sur le foin et jacassent au lieu de dormir. Ils dorment à peu près. Il faut dire que nous faisons des plaisanteries d'artilleur. C'est surtout piquant lorsque ces Messieurs nous bombardent, ce qui a lieu généralement autour de minuit. Mais ne prenez pas trop cela au tragique car 1° - Depuis 8 jours nous prenons l'avantage sur leur artillerie. Tout le prouve, nous tirons (5 batteries environ) en réglant par téléphone. Et la nuit on tire encore sur les mêmes données ; ce qui fait que leur tir est gêné et même souvent annulé. 2° - Nous sommes dans la seule maison épargnée, c'est-à-dire criblée seulement de mitraille. Mais sans un seul grand trou. Or après tant de bombardements, il y a certainement une raison dans le terrain, qui fait que les coups brutaux ne portent jamais sur ce pignon protecteur. 3° - Ils ne tirent plus ici que par [???] attendu qu'il y a fort peu d'hommes dans ces ruines, que Beaumont a flambé pendant plusieurs jours (nous avons vu cela du fond de nos bois) et qu'ils ne s'imaginent

pas que les souris du téléphone sont venues se nicher là. A 4 km en arrière (poste de commandement), nos chefs sont beaucoup moins tranquilles. Ne communiquez pourtant ces détails qu'avec discrétion. Au fond vous ne risquez pas moins à Paris, s'il plaît aux aéros.

Alors journée : lever à 5h. On recueille le foin et on l'enferme dans l'alcôve au commandement « Pliez le lit-cage ». Balayage. Un peu de toilette : très peu. L'eau n'est pas abondante. A 6h moins ¼ deux s'en vont. Nous restons les deux principaux. Celui qui n'est pas de service s'en va au café (à 100 m d'ici, hangar et cuisine) avec deux gamelles. Celui qui est de service appelle les postes, écrit sous dictée les renseignements et les transmet aux chefs. L'autre fait griller au fourneau de cuisine (pièce à côté) de larges tranches de pain. Bon dans le café. Ce matin nous avons touché une ration de cognac. Bon dans le café. Pipe et pipe.

Dès que le jour est clair et sans brouillard, Boum ! Boum ! Travail infernal pour le téléphoniste qui a parfois 3 réglages différents à faire passer, sans erreur. Après deux heures on est épuisé ; mais comme on voit par les résultats que tout tombe où l'on veut à 8 ou 10 km des pièces, alors on est tout content. Je vais alors souvent me coucher au 1er dans un autre foin, fumant la pipe ou dormant ; là haut la maison fait un petit saut à chaque coup ; mais à ces heures-là les Allemands ripostent sur les batteries ; rien à craindre. A dix heures viande et pommes ; friandises diverses soit de la cuisine des officiers, soit du fond de nos poches. Nous avons eu du chocolat ; je vais même en croquer. (Pause) C'est incroyable, ce qu'il y a de choses dans les poches d'un artilleur. J'adore le chocolat avec le tabac ; retenez cela, à la paix, il me semble que je serai bien gourmand. Mais quelle guerre. Longue, longue. Les officiers sont franchement camarades avec moi, mais aussi je n'abuse pas, comme vous pensez bien. Les cuisiniers sont respectueux et amis, ce qui est bon à manger. J'ai même eu du lait. Car ils ont une vache.

Ami ! Ami !

J'embrasse moi aussi le roi Charles. Notez l'adresse ; la précédente enferme une erreur (sans gravité) : can. tél. 8ème batterie, *3ème groupe*, 3ème régiment d'artillerie lourde par Joigny. Ecrivez, Ecrivez. Moi j'écris, Ami !

Nuit du 31 Octobre au 1er Novembre 1914

MMS77RCP

Avec d'autres cartes plus anciennes, je reçois aujourd'hui, frère David, votre carte du 26 oct. Très bon système, ces cartes avec réponse. Si vous écrivez sous enveloppe, envoyez une enveloppe ; le papier ne manque pas pour le moment. Les archives nous en fournissent assez. Toujours le même travail, mais de plus en plus occupant. Il faut mémoire et calme. Je griffonne sur un tas de petits papiers, souvent sur la paille, dans le haut d'un grenier. Il faut classer et transmettre, l'urgent d'abord, le reste quand on a le temps. Nous faisons bien ce travail. J'ai naturellement l'art de resserrer qui est alors très utile. Après midi j'ai vu l'ensemble de la bataille d'artillerie, du haut d'un grenier. Nuits pénibles et courtes ces jours-ci. Ce soir j'espère bien dormir de 11 h. à 5 h. à moins de quelque surprise violente pour les oreilles au-dessus de nos toits. Tout s'endurcit à la fois ; mais les sentiments permanents deviennent au contraire plus vifs et parlent sans cesse.

Ami, Ami !

Emile Chartier

4 Novembre 1914

Madame Marie SALOMON 77, rue Cardinet PARIS

Frère David (4 Nov.1914). Je viens de recevoir, après bien d'autres, votre carte du 23. Je ne m'explique pas que vous disiez que je suis sans nouvelles ; au contraire j'en ai continuellement de vous, du chou, de ma soeur et j'ai déjà reçu trois paquets, un d'Elie, une boîte du chou avec des aiguilles, et une pipe et un passe montagne avec deux briquets de ma soeur. Ne vous inquiétez pas ; toutes les adresses sont bonnes (Joigny ou Toul). Ici une interruption. Je transcris. Le brigadier : « le Capitaine demande à l'observateur X si c'est la batterie allemande Y qui tire en ce moment ». Je demande ; on observe ; on me répond. Une de nos batteries tire derrière nous ; cela fait trembler nos carreaux de papier ; on entend circuler l'obus comme un train en l'air. A l'oreille on distingue tout, le calibre et la direction (à peu près). Dites à ma soeur que je reçois une longue lettre d'elle et que je vais sans doute répondre aujourd'hui ou cette nuit. Nous nous sommes fortifiés, en émigrant sur le derrière ; et après quelques jours troublés nous sommes assez tranquilles. Le déménagement est terminé. Grande amitié de tendresse.

E. CHARTIER

Le 4 Novembre 1914

Madame Mar i e S.n.OThWN 77, rue Cardinet, PARIS

Frère David, je manque toujours 1° de mèche à briquet, 2° de tabac Maryland, 3° de cartes lettres et d'enveloppes. Le reste est abondant. Nous recevons assez souvent du chocolat par commissionnaires. Déménagements ; je suis présentement dans la salle d'école, face au tableau noir, sur lequel notre poste est fixé ; tout est propre ; l'armoire à glace y a été transportée ; les vitres côté France sont réparées avec du papier ; les vitres côté Allemagne avec des madriers énormes, revêtus encore de paille et de fumier. J'ai dirigé hier les travaux de protection par le dessus ; c'est un bon commencement. Mais tout cela est peut-être signe que nous allons partir d'ici, car sur quoi compter ? Beaucoup d'occupation, et souvent trop peu de sommeil. Mais oui je pense souvent à Frère David bien courageux et cela me réconforte. Au roi Charles aussi. Ami, Ami.

Le passe montagne est très demandé.

6 Novembre 1914

Madame Ivlarie SALOMON 77, rue Cardinet, PARIS

Frère David, vite j'accuse réception de deux colis David, Chou. Un passe montagne qui va me servir toutes les nuits, des lainages précieux et surtout l'admirable imperméable. L'un des paquets chocolat en tablette. L'autre chocolat en ronds. Tout cela bon dans la pipe. Mon jeune camarade de Wathaire avait un paquet aussi. Tout cela mis en commun et grignotté à grande vitesse. J'ai le bonheur d'avoir chaussettes et pieds propres, et cheveux coupés depuis hier par le cuisinier qui est coiffeur. Nous avons souvent du thé ; je ne bois jamais d'eau ; je mets mes rations de cognac dans mon thé, ce qui est tonique et régulateur. Selon ma formule « le métier s'améliore ». D'autant que le feu ennemi est bien ralenti. En résumé : abondance et prodigalité pour 24 heures. Allo ! Frère David.

Vous et le roi Charles vous avez au moins 20 pensées.

Beaumont, 9 Novembre 1914

Madame Marie SALOIJ:ON 77, rue Cardinet

PA.-B.I S

2h. du matin. J'accuse réception en gros, de beaucoup de colis (cinq dans une seule journée) ; il est clair que les choses expédiées arrivent ; tous nos tiroirs sont pleins de bonnes choses à manger et à fumer. Je ne manque que d'enveloppes et de papier, et je le sens ces jours-ci où le travail était plutôt modéré, par le perfectionnement de notre petit réseau téléphonique. On peut cacheter les lettres sans inconvénient. Elie m'envoie des renseignements et des méditations d'ordre politique et militaire ; aliment pour les conversations avec les officiers. A la cuisine, c'est plus gai, on songe surtout au gâteau de riz, au café, à l'eau de vie de prunes, et autres choses. J'ai naturellement l'humeur bonne, et je n'ai pas encore eu à me forcer. Il y a ici, comme partout, passions et colères sans rapport avec les causes ; mais il est facile de manoeuvrer. La guerre va. Nous canonons à faire trembler les caves ; l'ennemi riposte peu, mais non sans malice ; envoyer et recevoir sont deux fonctions bien différentes pour l'artilleur. Que de choses à dire sur tout cela. J'espère qu'enfin mes correspondants vont m'envoyer des enveloppes. Grandes amitiés à Frère David.

E. CHARTIER

Beaumont le 15 Novembre

2 h.30 du matin.

Je vous écris à la hâte avant d'aller me recoucher sur mon foin (ou je suis très bien). Sachez que j'ai reçu aujourd'hui les galons de 1^{er} canonnier, ce qui est la même chose que la médaille militaire pour un général. Cette décision a produit un effet étonnant, jusque dans la cuisine où 1° on a cousu les galons, 2° on les a arrosés ; j'avais justement reçu par un ami un litre de rhum bien compris, pas trop fort en alcool, mais richement parfumé (Essences des Tropiques). Ne nous plaignons pas ; tout se déroule pour le mieux, à partir de la volonté du Grand Cheval lui-même, que nul ne peut non plus désapprouver. Je vis dans la paix au dedans.

Le 19 Novembre 1914

MMS77RCP

2h ½ du matin.

Frère David,

Le chou vous dira que plusieurs gros colis sont arrivés. J'ai ma lampe de poche, précieuse, qui marche parfaitement. Toile cirée, pour la pluie ; mais le temps est sec et froid depuis hier. Je vous écrirai une longue lettre. Mais je commence par le chou qui se plaignait assez. J'ai dû le gronder un peu ; que de soulagement si les gens réprimaient les premiers mouvements. J'ai des choses à raconter, ce sera pour demain. Vous ai-je dit que j'ai les galons de 1er canonnier. J'en suis très fier, prière de communiquer à Mlle SANCE et aux élèves du cours, s'il y en a. Bon courage. Les temps meilleurs approchent, il me semble.

Grandes amitiés à vous et au roi Charles.

E. CHARTIER

Mes souvenirs à votre maman, et dites lui qu'heureusement je ne sens pas de rhumatismes. Le foin est peut-être un remède ?

Ami ! Ami !

Beaumont 19 Novembre 1914

10h du soir

Petit frère David,

Vous avez écrit une lettre mélancolique ; mais sachez que la mélancolie est renvoyée à une date ultérieure. Ici tout est gai et chantant. Le matin nous avons de la glace et du givre ; je commence généralement la journée par des galops bruyants et hurlants. Je fais semblant. (Ici interruption : « Allo, Chartier - Chartier écoute - Vérification de la ligne. Bon - Quelle heure avez-vous? Etc. Allo 7ème batterie etc. ») Ce sont des appels pour tenir tout le monde éveillé car il faut qu'en 30 secondes mes huit bouches à feu crachent ; quant ça se déclenche bien, on croirait que la maison va sauter en l'air, et les projectiles font un bruit de train express au dessus. C'est à peine croyable, mais dans les papiers du commandement, nos deux batteries s'appellent le Groupe Chartier. Les vrais chefs négligent les intermédiaires. Aussi la nuit il faut toujours être prêt à sauter à l'appareil ; et partout fermer la bouche aux bavards, qui voudraient demander : « Pourquoi ? Etes-vous bien sûr ? » etc., alors qu'on doit répondre : « Exécution » et c'est tout. En voilà assez pour que vous imaginiez le genre d'activité de l'artilleur. Il y a aussi des cas où à force de formuler un ordre on finit par le recevoir. J'ai naturellement une idée à la minute à peu près, mais je ne les fais pas réussir toutes. Renarderie.

Je veux vous décrire mon bureau ; c'est la chaire de l'institutrice ; il est tourné vers le mur et garni de grands tiroirs Et ces tiroirs contiennent du tabac des cigarettes, des bonbons, des piles, aiguilles et fil, ficelle, un demi pain de sucre, des petits beurre. A côté dans la bibliothèque, du pain de troupe. Sur le bureau mes papiers de téléphoniste, qui sont les dos d'archives de 1820 en papier admirable,

je vous écrirai une fois dessus. Ici interruption. Le sous officier téléphoniste vient inspecter et bavarder. Et puis on vient l'appeler. « Hé les artilleurs ; vous avez deux cavaliers touchés sur la route ». Lui vient de partir. Il revient. Ce ne sont que deux ivrognes. Et en effet nous n'avons pas entendu d'éclatement. Du reste l'ennemi nous laisse assez tranquilles. L'homme vient d'aller se coucher sur un air de polka en choeur ; la faction va finir. Tout est calme. Si on sortait sur le devant, on verrait sans doute quelque fusée allemande éclairante, et la fusillade durerait juste autant que la lumière. On prend tout cela gaiement sans aucun effort.

L'autre matin à partir de 3 h. nous avons eu un commencement de grande bataille. Appel au téléphone, course à la recherche du colonel d'infanterie ; ordre de tirer. 12 batteries crachent ensemble ; tombe de projectiles passant au dessus. Vacarme. Mais tout cela était apaisé vers 8 h. Car les infanteries sont nez à nez ; alors que faire ? Nous n'avons rien reçu de désagréable. Les obus ennemis passent à droite, cherchant nos batteries. On n'y fait plus guère attention.

Depuis que nous avons froid sec et glace, je m'arrose de café et de thé et je trotte en chantant du matin au soir dans l'intervalle des factions.

Je veux vous décrire aussi la cave des observateurs de la 7ème. L'entrée est un fumier boueux ; le sol est couvert de paille ; au coin un bois de lit avec lit de plume ; là couchent nos deux cuisiniers ; à côté édredons, couvertures, foin en tas, des hommes dessus .

C'est là que nous faisons nos festins depuis que l'ami Gontier (devenu Maréchal des logis) est revenu avec nous. Nous avons une assiette et une fourchette pour trois. Ce soir il y avait un ragoût printanière servi dans un saladier. Je distribue des lainages et je n'en ai pas encore assez. Cache-nez, gants de tricot, gilets de tricot voilà ce qui manque le plus. (Ici je fouille dans mon épicerie, afin de manger sept pruneaux ; ce nombre m'a paru convenable).

Nous avons aussi d'étonnantes histoires d'espions, que je raconterai plus tard.

Nous avons des malades surtout dans les bois en arrière. Pour moi, je suis parfaitement solide et reposé. Le capitaine m'a dit : « On vous donnerait 25 ans ». Mes souliers me semblent de plume. Pour me réchauffer je fends du bois ; le capitaine aussi ; et je lui dis sans rire (cela se passe dans l'étable) « ne tuez pas la vache ». Et on rit. J'ai vu deux fois le capitaine d'Etat Major, Espinas, fils d'Espinas sorbonnagre. Très gentil, très simple. Tout le monde est simple ; c'est la situation qui le veut. Mais je souhaite tout de même, quoique le temps passe comme l'éclair, que cette espèce de rêve se termine avant ma vieillesse. Hélas que de beaux jours perdus. Ami, Ami ! à vous deux.

E. CHARTIER

Beaumont, 20 Novembre 1914

Madame Marie SALOIVION **77**, rue Cardinet PARIS

Frère David, reçu aujourd'hui bonne lettre du roi Charles, et trois paquets. Un paquet du chou contenant des verres de montre et bien d'autres choses. Un paquet de petits lainages avec chocolat ordinaire etc., enfin un paquet de fourrures qui vient je crois de vous ; plastron et gants. Je verrai ce que j'en ferai ; provisoirement le gilet va me servir de chancelière de nuit. Le froid est sec et assez vif. J'attends en effet (comme vous dites sur votre carte d'aujourd'hui) toujours la couverture. Je ne suis même pas sûr que Gontier ne l'ait pas perdue : Je ne veux pas lui en parler. Folie en effet de croire que les pouvoirs publics nous donneront des couvertures.

J'écris vite. A 9h je vais me coucher dans la maison des exilés ; car c'est ma nuit de repos ; nous avons maintenant une nuit complète sur trois. Alors tout à l'heure je vais partir avec mes frusques de nuit, franchir la sentinelle et arriver dans une petite maison de paysans presque intacte et bien chaude. Grand ami de vous. Souvenirs aux Tuileries.

Bonne lettre de Melle Sauce aujourd'hui.

E. CHARTIER

Beaumont le 23 Novembre 1914

Frère David,

C'est ce soir ma nuit de repos. Aujourd'hui après la soupe de 11h nous nous trouvons libres avec le petit de Wathaire (un aristo blond qui a l'air d'avoir 16 ans). Il voulait aller tuer un lièvre déjà aperçu avec un petit revolver qu'il a ; je pars donc aussi avec un bon bâton, sur les pentes de Beaumont vers l'ennemi ; arbres et brume ; aucun danger d'être vus ; leurs batteries d'ailleurs occupées. Nous avons trouvé un cheval en liberté qui vit par là dans de petits vergers criblés de trous d'obus. Nous avons inspecté de vieilles tranchées ; point de lièvre, mais deux poires dans un jardin. Miracle ! Et puis des gâteaux de cire d'abeilles ; cela est bon à savoir ; et j'en ai fait fondre une petite boule ; cela sert à mille choses. Et puis un joli cadran solaire et puis une bonne pelle ronde. Nous avons vu des pigeons (bon à manger !) mais impossibilité d'en approcher. Au delà on voyait un pays ondulé avec des lignes de tranchées à peine visibles, et des ruines de villages. Il y avait aussi un grand nombre de tombes avec des croix en bois autour de nous. Partout on sent une certaine odeur de pourriture brûlée ; mais cela est si horrible que je reste tout à fait insensible. Cet état est singulier, et rare même chez les militaires, qui sont au contraire violemment émus, surtout ceux qui ont de l'âge. Voilà notre expédition. Nous avons traversé de beaux jardins, avec des arbres fruitiers admirables ; mais tout cela un peu trop haché. Après cela service de 1h à 3h. Quelques tirs intéressants, mais déjà connus. J'ai eu la satisfaction de voir qu'on a fait aujourd'hui une correction que je réclamais hier. A condition de procéder avec précaution, selon l'art du renard, on obtient tout, avec un petit retard. Mais ces gens-là sont bien paresseux. Ce sont des Roustan presque tous. Mais d'autres sont vraiment supérieurs.

J'ai déjà annoncé le colis mystérieux destiné à fêter les galons. Il faudra aussi un bon colis pour Noël ; pensez-y en collaboration avec le

délicieux chou. Il n'y a pas de raison pour que cette folie prenne fin. Cela durera, comme la fabrication de la céruse a duré, ou la vente de l'absinthe. Ici on commence à voir arriver des hommes d'âge, territoriaux. J'ai vu ce matin deux prisonniers Allemands qu'on emmenait ; mais d'assez loin ; ils sont couleur de brouillard. Je ne peux pas vous dire à quoi je pense ; je sais bien que je pense à mille choses, avec toute la force désirable ; mais je ne fais jamais réflexion que j'y pense ; état agréable. Le plus clair est que je n'arrête guère de chanter et de danser, quand je ne fais pas des discours toniques dans des caves. Vous pouvez envoyer tout ce que vous aurez, nos hommes n'ont rien et ne reçoivent rien ; leurs culottes commencent à les lâcher. J'ai vu un fantassin en sentinelle enveloppé dans une couverture de lit ; terrible. L'artilleur est encore assez beau dans sa capote bleue. Le chou (ou vous) m'a envoyé des bottes d'aviateur qui servent le jour à Gontier dans sa tranchée d'observateur, et à moi la nuit pour dormir. Les officiers ont admiré ; mais je ne dois pas abuser de ces triomphes ; il faut ruser avec les passions. Je n'ai pas encore utilisé le gilet (plastron) de fourrure. Mais cela viendra. Il fait déjà bien froid, et la glace ne fond plus. Des traces de neige sur certaines pentes. Mais je considère tout cela avec curiosité ; et dès que j'ai froid je cours fendre du bois ; nous en brûlons beaucoup ; nous n'avons qu'à prendre ; notre poêle ne s'éteint jamais. Mais il faut dire que nos carreaux en papier laissent passer un peu trop de vent.

Ma veste est bien plus belle avec ce galon rouge. Vous pouvez écrire 1^{er} canonnier, c'est mon titre ; mais c'est inutile. Attendez que je sois brigadier, comme le veut le commandant (ne pouvant me nommer capitaine) ; il est certain que cet homme redouté (nommé Bancillon) m'a fait les plus vifs compliments. J'ai sur deux tableaux noirs un résumé des deux batteries, cartes, tirs, services etc. qui est assez beau. Mais rien n'est meilleur que les bonbons viennois aux fruits ; voilà mon opinion. Dans 1/2 heure je vais aller passer une bonne nuit dans la maison des exilés (où l'on boira certainement un fameux café). Santé

excellente. J'ai abondance de chaussettes. Mon frère David je ne suis guère sensible qu'à l'amitié et aux sentiments de ce genre. Mais les événements sont pris avec tranquillité ; je comprends ce que c'est qu'un homme, et pourquoi la guerre est possible. Ami ! Ami !

E. CHARTIER

Beaumont, 27 Novembre 1914

MMS77RCP

11h. Du soir. Quart de nuit fort occupé par feux. Ce n'est qu'un petit mot pour dire au frère David de chercher des piles de rechange, autant que possible marque *Gauloise*, et d'en envoyer une ou deux dans un prochain paquet. Des trois l'une était cassée et l'autre a duré fort peu ; la 3ème, que je viens d'installer, paraît très bonne. Objet précieux ici, parce que la lumière s'allume et s'éteint instantanément. Rien de neuf et assez de tranquillité en somme, sauf ce soir une vive agitation, maintenant calmée. Grandes amitiés à tous deux.

Nous avons touché une couverture par homme.

E. CHARTIER

29 Novembre 1914

Frère David,

Je vous écris ce 29 novembre, afin que vous ne tombiez pas en mélancolie. Je viens d'être dérangé par un serin qui dit : Allo ! Allo ! On doit dire : « Allo Chartier » car c'est le nom du poste et du groupe ; et ces noms ont l'avantage d'être inintelligibles pour les espions qu'il y a.

J'aurais bien un volume à écrire sur ce que j'entends quelquefois, qui n'est pas croyable ; c'est le même genre que les femmes de France. La vertu civile est tellement supérieure à l'esprit militaire. Je n'ai encore vu que deux chefs qui agissent, les autres sont des paresseux qui font des phrases.

Il ne faut pas croire que le canonnier évite toujours les fautes. Aujourd'hui je reçois du capitaine une note à faire passer par téléphone. Arrivé au milieu je m'arrête, juste au moment où le chef qui était au bout du fil allait m'arrêter aussi. Ce qui peut renseigner l'ennemi sur nos positions n'est jamais transmis par téléphone, toujours par crainte des espions. Et réellement il y a des espions. Au lieu de laisser le chef finir sa phrase, je téléphone « bêtise ». Et c'est réglé. Mais dans le métier militaire jamais on n'avoue ; on rejette sur un autre ou on ment impudemment, naïvement, à tous les degrés ; c'est à peine concevable. Voilà pourquoi je suis l'homme de confiance ; ayant déjà les galons de 1er canonnier, je vais sans doute être fait brigadier bientôt ; la difficulté, c'est que je ne suis pas un fort cavalier ; mais cette difficulté sera levée par quelque expédition. Je puis avoir un cheval boiteux et grimper sur quelque voiture. Je puis aussi avoir un cheval très tranquille ; nous pouvons aussi rester en place.

Ce soir à 9 h., c'est-à-dire bientôt, je vais aller passer une nuit complète dans la maison des exilés, qui est cette vieille maison lorraine intacte dans ses derrières, si tranquille, où l'on se couche sur deux

matelas et un lit de plume, toujours habillé mais sans chaussures. Aujourd'hui une batterie (la 7ème où je suis rentré parce qu'elle s'est rapprochée) a mangé un des cochons des Lorrains, qui leur sera payé par mandat. Admirable rôti entouré de pommes rissolées et mangé dans une Cave, avec assaisonnement de thé froid et de café bouillant. C'était aussi bon que chez vous, frère David. Maintenant j'ai sommeil ; j'aperçois mon jeune camarade, dit Marie-Louise, qui se couche sur le foin, par dessus un beau châle de cachemire, c'est un gamin de 20 ans mais qui d'apparence a 16 ans ; c'est délicieux de le voir vider les paquets que je reçois et goûter à toutes les choses, et les ranger dans nos tiroirs ; il préfère les plum-cake à toute autre chose ; et il est d'avis qu'on les mange sans tarder.

J'ai reçu la couverture du chou et j'ai cousu dessus la toile cirée de vous, cela fait quelque chose qui approche de la couverture du petit, mais en moins bien parce que la toile cirée manque de longueur. Mais c'est tout de même très bien. Le second cuisinier aurait grand besoin d'un gilet de laine. J'ai donné beaucoup de passe-montagne ; le modèle qui plaît est celui qui peut aussi se mettre en bonnet. La lampe électrique est précieuse ; elle me permet d'aller bien plus vite dans les décombres et dans les couloirs difficiles ; on éclaire par instants et on voltige, au lieu d'aller en aveugle.

Les coups de l'ennemi, assez actif ces temps, ne se tournent guère vers nous ; ils tâtonnent tantôt à notre droite, et plus souvent à notre gauche ; du reste nous ripostons merveilleusement bien. La pleine nuit nous faisons pleuvoir où nous voulons. Il est neuf heures, bonsoir frère David, bien sage et courageux.

Bonne nuit et fraternel bonsoir. Amitiés au roi Charles et à la reine mère,

E. CHARTIER

B. le 2 décembre 1914

2 h. du matin

Frère David je vous écris, et je vais passer ainsi un petit mouvement de colère. Mon prédécesseur au poste a mal relevé le crochet, qui reste souvent en chemin ; et faute d'avoir vérifié tout de suite, je suis resté avec l'écouteur à l'oreille peut-être trois quarts d'heure, parfaitement isolé de tout ; on devrait me donner quelque faction supplémentaire. Et tout cela parce que je me creusais la tête pour écrire quatre pages à ma soeur. Vous savez déjà peut-être par le chou que j'ai reçu de belles choses. 1° - Enfin une couverture sur laquelle j'ai cousu bien vite votre toile cirée, maintenant me voilà équipé. 2° - Une chemise. 3° - des Plum-Plouvier, gâteaux au rhum admirables, supérieurs à n'importe quoi. 4° - 3 pots de confiture de chez Hédiard- 5° - Des comprimés pour encre stylographique. 6° - une quantité de grandes enveloppes. 7° - du tabac Maryland. 8° - un gros plum-cake qui n'a pas été méprisé. 9° - un porte-monnaie à chaîne. Conclusion je donnerais tout cela pour un couteau de 10 sous ! Songez que je suis sans couteau depuis quinze jours peut-être. Je ris, frère David. Ce sont de tout petits malheurs. La lampe électrique me console de bien des choses ; elle est énormément utile, et tous les jours. Il faut seulement chercher des piles.

Content de ce que vous dites de Sévigné ; mais je suis effrayé à la pensée des leçons qu'il faudra faire ; depuis que la censure existe, n'importe quel journal représente une somme de mensonge étonnante ; l'affaire Dreyfus n'est rien à côté. Le crétin et le calotin se partagent le pouvoir. Je crains presque la paix, qui sera une guerre bien plus difficile et bien plus dangereuse. Le résumé des opérations russes d'après les journaux français sera la chose la moins croyable pour un historien véritable. Ici on entend bien des sottises ; mais elles sont sévèrement redressées par deux au moins des officiers qui veulent appeler les choses par leur nom. Mais ici personne ne lit sans rire ce qu'on imprime des églises : « Les barbares ont passé ». Nous tirons

tous les jours sur des églises, sur des villages, sur des fermes, sans souci des populations qui pourraient s'y trouver encore. Ce n'est pas beau. Mais que penser de l'académicien hypocrite, ou peut-être tellement stupide ? Mais j'ai tort de parler selon la liberté ; ce n'en est pas le temps.

J'arrive très bien à simplifier l'animal ; mais je ne vois pas sans mouvement du coeur des fantassins réellement *vieux* comme ceux que l'on nous envoie. Frère David, laissons ces choses ; en ce qui me concerne, et tel qu'il est pour moi, le châtement de la guerre est parfaitement en place, légitime, et mérité ; en regardant les choses par là, je me trouve apaisé aussitôt. De Wathaire exprimait la même idée en croyant rire, lorsqu'il disait : « La propreté est la mère de tous les vices ». Il est sûr que la prospérité ne vaut rien pour une nature d'artilleur peut-être, mais je ne puis suivre assez cette idée, elle est contrariée aussitôt par cette autre : à la paix je crains que le plaisir ait trop d'empire sur tous ; le bien-être sera justifié par tous les récits qu'on fera. Mais tout cela est en désordre, et enchaîné selon le cours des humeurs ; vrai par rencontre. Il sera difficile d'expliquer convenablement tout cela. Je viens d'y rêver un bon moment. Frère David, envoyez-moi encore des confitures et des choses de ce genre, afin que je sois rajeuni jusqu'à 20 ans, comme dit Gontier. Mais après cela il y a des chances pour que j'attache moins d'importance encore à cet ordre bourgeois et à cette opinion bourgeoise qui grossit les moindres choses. Il est certain que le chou est encore capable de s'indigner pour des itinéraires ou des longueurs de lettres ; par quels chemins cet ordre tout militaire nous a-t-il conduits à la Grande Guerre ? Je ne le vois pas bien. Et comment cette grande guerre est-elle par ricochet la punition des hommes sans vertu ? Je ris ; cela ne me tracasse guère, et dans un quart d'heure je vais réveiller de Wathaire à coups de bottes (bottes d'aviateur) et m'allonger à sa place pour deux heures au moins (de 3 à 5). A 5h il y a toujours un peu d'agitation ; on dort à moitié. La Sainte Barbe est Vendredi ; nous

aurons beaucoup de bouteilles en plus de l'oie rôtie. Les vôtres sont-elles en route ? Je n'ai encore reçu de personne aucun liquide, si ce n'est le flacon en étui de bois d'élixir de la Grande Chartreuse.

Mon frère David, un bonsoir fraternel ; où sont hélas les Tuileries. Ecrivez moi beaucoup et soyez charmante ! Compris !

E. CHARTIER

2 Décembre 1914 8h du soir

Miracle ! Frère David ! Les bouteilles sont arrivées intactes ; et le cuisinier de batterie qui les apportait dans sa voiture écoutait le glou-glou. Les blanches ont été desséchées soigneusement dans la cuisine des officiers. Il y avait un Barsac ou analogue bien chaud au coeur ; l'autre était un bourgogne sec. Le tout fut admirable pour arroser les galons. Les rouges seront séchées tout à l'heure dans la maison des exilés, par une réunion d'amateurs. Le jeune de Wathaire en a eu les jambes cassées ; il dort déjà ; il ne pouvait plus faire autre chose, c'est pourquoi je suis au téléphone encore pour une heure.

Plaisant : le cuisinier de la 7ème (c'est ma vraie batterie, qui m'a rejoint) un nommé Le Garrec, est de Lorient ; et il chante des airs bretons merveilleux en tournant son moulin à café. Un autre qui vient du Maroc nous apprend des chansons arabes. Il ya aussi un fantassin Algérien qui me salue toujours de « Bouzou Mosieu Chartier » et il tire de ses poches du tabac des cigarettes et un tas de choses dont il me fait hommage ; il refuse tout argent. Je lui donnerai un cache-nez ou quelque chose comme cela. Le Garrec a eu un magnifique gilet de laine envoyé par Mme Halévy. Je me promène souvent avec des lainages, et je trouve des clients ; les hommes sont déguenillés à faire peur, et crottés jusqu'au cou. On perd des boutons. J'ai écrit au chou de me trouver une douzaine de boutons de veste d'artilleur ; et si elle ne trouve pas, vous aurez par votre frère.

Les journaux ne me réjouissent point. Les Russes en sont toujours à dire que bientôt il n'y aura plus un Allemand en Russie. Ce sera partie nulle ; et après un long temps.

Je vous laisse ici frère David. Les officiers sont fort gais ; mais le jeune polytechnicien, qui est un charmant enfant dit fort bien : si 3 corps allemands sont enfermés, gare à ceux qui seront autour.

Aujourd'hui courses d'avions en l'air.

Quelques projectiles sont tombés aux environs de nos batteries ; ces temps clairs ne valent rien pour nous ; car nous sommes braqués sur eux, et eux non.

Frère David, vous êtes un bon frangin, et un fameux camarade. En foi de quoi je vous serre les mains.

E. CHARTIER

5 Décembre 1914

Madame Marie SALOMON 77, rue Cardinet, PARIS

Un simple petit bonjour, mes chers amis. J'avertis mes correspondants que je crois avoir daté mes dernières lettres (1,2,3) du mois de Novembre. Attention donc. Tout va bien ici. J'ai reçu, comme je vous l'ai déjà écrit, les deux précieuses caisses, qui ont été aussitôt mises à l'abri d'une surprise.

La Sainte Barbe s'est bien passée. Grandes amitiés du canonier à vous deux,

E. CHARTIER

Beaumont, le 8 décembre 1914, 2h 45 du matin

Frère David,

Un petit mot avant de retourner au foin. Le vin était parfait ; il a servi à arroser deux tables amies ; je vous l'ai déjà dit. Soyez modérée dans vos envois de Noël ; ces caisses étaient un peu lourdes et encombrantes, et j'ai vu que vagemestre et cuisinier (avec voiture) tous deux intéressés, avaient un peu d'humeur ; ces nuances me piquent vivement parce que je vis dans l'amitié de tous. Mais je vous dis cela comme je bavarderais dans le bureau de Sévigné ; c'est sans importance. J'ai maintenant des lampes et des piles, 'et une quantité de couteaux après une longue disette.

Mon jeune camarade montre parfois avec violence l'esprit militaire tout cru, principalement quand il joue à la manille, et qu'on l'envoie porter un ordre : « m'en fiche : suis pas de service. Peuvent crever etc. » Alors je le secoue vigoureusement et il montre un peu d'humeur pendant une heure ou deux. Là-dessus je réfléchis, et je ne comprends que trop. Gontier assure que cela vient de ce qu'il est allé à la messe Dimanche, et au fond c'est vrai. Voilà un engagé qui veut être officier, et qui sera officier d'une certaine manière ; mais je laisse ces idées se former mieux ; surtout parce que je m'interdis de haïr, pour le moment. Mais j'entends et surtout je lis sur la guerre des raisonnements de l'an mil qui me feraient partir pour une autre guerre. Attendons la paix. Je ne sais pas du tout sous quelle forme elle viendra. L'horizon est fermé. Du moins j'ai des renseignements exacts par le journal de Genève, qu'Elie m'envoie souvent, et qui fait aussi la joie des officiers de toute opinion, ce qui fait voir que la raison est aimée. Il est l'heure. De tout mon coeur bonsoir et bonjour amie !

E. CHARTIER

Beaumont, le 9 décembre 1914.

Frère David, je vous écris sur du papier d'archives de 1820, pour vous faire voir comme il est beau ; mais il devient rare, parce qu'il a plu sur les archives.

Voici un dialogue ordinaire : « Chartier, dit l'officier, essayez de savoir si la batterie de Mézerais tire sur le bois de Jury. En ce cas il faudrait que la batterie ouvre le feu aussitôt sur Mézerais . Dites de mettre les pièces en direction » - « Allo la nème batterie, dit Chartier, mettez les pièces etc. » Puis Chartier : « Allo l'observateur n° m..., surveillez la batterie de Mézerais ». Puis la batterie : « Allo Chartier, la batterie est prête ». Une heure après : « Allo Chartier – Chartier écoute – La batterie de Mézerais tire sur le bois de Jury ». Chartier - « Allo la nème batterie – Nème batterie écoute – Ouvrez le feu sur la batterie de Mézerais ». Boum ! Boum ! Boum !

Visite au château d'ici, qui est largement ouvert sans aucune symétrie ; dans la bibliothèque j'ai trouvé les mémoires de Saint-Simon. Admirable. Le capitaine de l'autre batterie, qui est un peintre, a été stupéfait de cette richesse ramassée en si peu de mots. Portrait du père Tellier : « Sa vie était dure par goût et par habitude, il ne connaissait qu'un travail continu et sans interruption ; il l'exigeait pareil des autres sans aucun égard, et ne comprenait pas qu'on en dût avoir. Sa tête et sa santé étaient de fer etc. » (Mémoires 1709) Je m'arrête. Il est l'heure de dormir. Je viens d'écrire longuement à Borrell guéri de blessure, lieutenant et en Argonne. Les Russes mollissent, et nos épreuves ne sont pas à leur fin. Mais il faut supporter ; on n'a pas le choix.

Bonsoir fraternellement, petit David, et au roi Charles.

E. CHARTIER

Beaumont, le 12 décembre 1914, 10h du matin

Frère David,

Il se peut que cette date que je viens d'écrire reste célèbre, car à des signes bien clairs qui se précipitent je juge qu'une offensive générale va commencer vers midi. Je suis seul maintenant à ce poste ; mes camarades sont installés à d'autres postes volants ; je n'ai ici qu'un planton boiteux pour aller à l'infanterie ou à l'artillerie légère, qui sont très près. Ici il n'y a encore que des escarmouches d'artillerie. Je suis même très content de notre 7ème, qui a fait taire bien vite une batterie allemande. Mais dans quelques heures ce sera sur l'ennemi un ouragan de fer ; même dans cette lettre, qui arrivera après l'affaire, je n'ose pas vous donner une idée des forces énormes de notre artillerie lourde, et des munitions accumulées. Si c'est ainsi sur tout le front, comme je le crois, rien ne peut tenir, ni batteries ni tranchées. Selon mes suppositions, Joffre a encore une fois saisi le moment. Ce matin le cuisinier en second, qui est trompette, a mis sa culotte de cheval et ses cuirs bien graissés. J'ai bourré ma musette des choses les plus nécessaires, à tout hasard. J'aurai le temps je crois d'y mettre un peu d'ordre. Un temps ici ; la batterie plus haut muselée se remet à tirer, mais de notre côté. C'est le régime moyen, encore bien moins dur que le régime des premiers jours ; mais après midi on ne les entendra guère. D'ici on entend très bien les sifflements et les éclatements ; c'est un petit calibre, qui nous a blessé deux hommes en 3 jours. Toujours interrompu. Je tiens à vous écrire aujourd'hui ; je vous réserve les nouvelles vraies ; au chou je ne dis que des choses vagues sur la guerre pour éviter les protestations si inutiles. Avec ma soeur j'agis de même. Mais vous vous avez bien compris tout de suite que la guerre n'est pas un jeu ; nous l'avons compris le premier jour ; je m'en suis relevé, mais non sans peine ; maintenant je suis au niveau du vrai troupier.

Les bons moments ici sont les conversations avec Gontier sur son lit, dans la cave ; c'est un petit Béarnais noir qui a l'oeil plein de sentiment.

Il fait ici un métier assez dur. Tous les 3 jours il passe 12 heures en tranchée avancée comme observateur c'est-à-dire en plein feu, et fort exposé s'il était deviné ; le reste du temps il vit selon la paix dans sa cave, et, pendant mes heures de repos nous bavardons sans fin. Il n'aime pas la guerre, et là-dessus je n'entends guère qu'une opinion. Seulement de temps en temps il faut répondre à quelque imbécile qui parle comme l'Echo de Paris ; mais ici comme à Joigny la Calotte-Camelotte n'a pas 15 pour 100 des effectifs. Je reviens à Gontier : ses raisonnements sont hors de saison, et c'est ce que je lui dis ; mais le plus souvent nous parlons d'autres choses, et lui de mariage et de bonheur, comme tous ces jeunes si honnêtes en comparaison de nous. Je suis séparé de tant de monde ; seul en face de ma boule de pain qui avec les réserves de chocolat, peut me mener loin. Mais il est probable que j'aurai la gamelle aujourd'hui. Mais pour le sommeil il n'en sera point question ; en prévision de quoi j'ai passé une excellente nuit dans la « maison des exilés », bien mal protégée mais qui semble l'être si bien. L'imagination est tout, et la peur est le seul mal contre lequel on puisse quelque chose. Dans cette chambre de paysan, où il n'y a presque rien de changé, je me suis toujours senti aussi tranquille que chez moi. Cette maison me fait penser à un détail, sur lequel je n'ai jamais répondu au Chou. J'ai bien trouvé pièce de "cent choux" dans poche de chemise. Ici je vous dis fraternellement au revoir, la soupe arrive.

Ami ! Ami !

E. CHARTIER

Beaumont le 18 Décembre 1914

Frère David,

Je vous écris sur un autre papier, de 1834, que j'ai pris dans d'absurdes cahiers de philosophie du collège de Nancy. Observez qu'il prend très mal l'encre.

J'ai reçu à un jour d'intervalle les deux paquets de Corcellet ; nous sommes à dévorer le premier ; le foie gras est supérieur, le Plum-cake manque de souplesse, mais est riche de sucre. Nous jouissons de toutes ces choses dans une espèce de paix après cette bataille de Mort-Mare qui fut ici près.

Ce style me fait penser que je lis St-Simon et que j'y trouve des merveilles. Dire au roi Charles d'y chercher.

On me signale à Bernicourt, village à une lieue d'ici, un sous-officier qui connaît ALAIN et qui l'a fait saluer. Cela m'a ramené bien loin en arrière, ce qui n'est pas bon. Ce Paradis est perdu ; celui que je trouverai sera autre, plein de chagrin et de colère, je le sais mieux que vous, par ce que je vois et j'entends ici. Je détourne mon esprit de ces horreurs inimaginables ; je me borne à manger boire et dormir, et bien comprendre ce qu'on me dit. J'aime surtout à fendre du bois ; j'y passe des heures.

Nous avons pu faire venir du beurre. De là des tartines grillées et beurrées, absolument prospères.

Il y a des morts de typhoïde. Ma santé est sans reproche ; mais aussi je ne bois que thé et café et spiritueux, les derniers modérément, mais avec grand plaisir, je dois dire.

Nouvelles passables. J'espère malgré tout une décomposition rapide du corps de l'Autre.

Episode que je crois pouvoir raconter.

Allemands enlèvent leurs morts et blessés, en déployant la Croix Rouge. On cesse le feu. Ils trouvent dans le tas un blessé Français ; les uns disent qu'ils font signe de venir le prendre et qu'il est ainsi fait ; d'autres disent que les brancardiers Allemands l'apportent dans les lignes Françaises. Toujours est-il qu'il y eut mélange d'uniformes, signalé et expliqué dans un premier rapport. Mais (Oh ! j'ai taché mon beau papier !) un second rapport, après une demande d'explications assez sèche, se borne à dire qu'il y eut une trêve de fait de trois quarts d'heure « pendant que les Allemands enlevaient leurs morts et les nôtres ». Ainsi le scandale est moindre.

Le plus consolant à dire est que tout le monde étant tué ou peu s'en faut, on va pouvoir vivre. Je tourne tout à rire, il le faut, et j'y arrive très bien, sans artifice, mais, attention, je retiens tout.

J'ai dit au Chou de modérer l'envoi des paquets ; j'en reçois un peu trop, et je ne voudrais pas être odieux au vaguemestre. J'ai vraiment tout ce qu'il faut pour ne pas geler. Je fais venir des chaussures par ma soeur ; c'était le plus simple. Le temps est humide et assez doux, avec un certain air de gelée le matin. Je serais presque honteux d'être si bien quand je vois un fantassin entièrement boueux, son fusil inutilisable, et boitant des deux jambes.

Ne croyez rien de ce que disent nos journaux, même les photographies (Excelsior etc.) sont menteuses. Je suis bien fâché d'être obligé de haïr ; juste à la paix ce sera une guerre encore, si nous ne glissons pas dans les plaisirs. Il est vrai que je suis habitué à ; mais ne serai-je pas seul ? Ami ! Ami de Frère David ; et merci pour toutes bonnes choses.

E. CHARTIER

Beaumont le 24 Décembre 1914

Frère David.,

J'ai reçu vos deux gros colis de Sévigné. Aussitôt j'ai fait un voyage vers la cuisine avec caleçons ; et puis j'ai remarqué que les couvre-tête étaient de la couleur de la coloniale, qui est ici en ce moment ; j'entre alors dans leur cambuse, et je m'assure qu'ils manquent de beaucoup de choses, alors j'ai apporté toute ma boutique, et ce fut une belle explosion de joie, chez des gens qui ont l'air indifférents à tout, par l'excès des misères. Mais je ne veux pas du tout appuyer là-dessus.

Hier j'ai eu un service commandé peu ordinaire : aller installer un poste téléphonique neuf à un des postes d'observation ; nous fûmes trois : deux sous-officiers éprouvés et moi ; le poste était assez lourd ; nous le portions avec deux bretelles, et en chantant ; le troisième raccommodait la ligne, grattait, tortillait ; nous aussi. En passant nous avons fait visite au 75 ami tout petit et si bien caché, et à l'énorme 155 qui fait tant de bruit. Et puis nous voilà descendant vers le rapt de Mad, ruisseau débordé. Sinistre lieu ; ensuite le plus ruiné des villages, émouvant même pour moi et même pour eux. Désert. Vestiges terribles. Il faisait encore un peu trop jour, mais nous avons passé sans encombre ; je voyais très distinctement les tranchées Allemandes, à 600 mètres ; nous nous glissions le long des murs et dans les fossés. A la nuit l'observateur est venu relever son camarade ; nous sommes revenus sous la lune (croissant, c'était Mercredi) et d'abord sans parler ni chanter, mais ensuite avec de joyeuses chansons de route. L'expédition s'est terminée par un excellent dîner avec vin fromage et madeleines. Ces excursions passent pour dangereuses ; mais quand on y est on voit bien qu'avec renarderie on peut très bien éviter la fâcheuse balle. Généralement ce n'est pas mon travail ; mais je soupçonne qu'ils m'ont emmené afin de voir quelle figure je ferais ; je n'en ai fait aucune ; je crois que je n'éprouve plus rien ; je regarde. Autrement il faudrait mourir de chagrin.

Cette lettre est pour vous souhaiter bonne année, mon frère chéri.

E. CHARTIER

Beaumont, le 26 Décembre 1914

Je reçois aujourd'hui à 10 h.1/2 votre lettre du 23 Décembre au matin (Ici l'adresse : 7ème batterie, 3ème rég. d'artil. lourde Secteur Postal n° 120). Je ne puis comprendre que vous soyez sans nouvelles, et je ne veux même point me creuser la tête là-dessus, puisqu'en ce moment vous avez certainement des nouvelles du Canonnier, et peut-être même ses souhaits de bonne année, que je renouvelle ici.

L'humeur n'est pas très bonne et en voici les causes. Il y a ici quelque part un aumônier à trois galons. Horreur ! Cet aumônier a rêvé de faire une messe de minuit ici. Le commandement a refusé la permission. Mais il existe un capitaine (le mien) stupide ignorant méchant injuste et calotin (d'ailleurs fort poli avec moi) qui a pris sur lui de faire dire la messe et qui y a conduit d'autorité tous les hommes de sa batterie, non pas moi ; j'ai refusé fort sèchement. Les autres officiers ont tous refusé aussi. Mais les choses étant ainsi, je suis obligé de me surveiller de très près afin de ne pas montrer de l'humeur. J'y arriverai certainement en pensant à vous mon frère David, et à votre patience au milieu des fous. Mais voilà : J'aurais dû être général, puisque j'étais destiné à faire la guerre.

Ma faction est terminée. J'ai reçu 4 piles. Merci : c'est plus précieux que tout. Envoyez aussi du chocolat express. Ami ! Ami !

ALAIN

Beaumont, le 27 Décembre 1914

Frère David,

J'ai reçu aujourd'hui de la maison « à St-Hubert » le vrai le beau le divin colis de lampes électriques, contenant une lanterne, cinq piles, et deux ampoules, ça c'est admirable, et les piles ont la bande de garantie. Les autres envois n'étaient pas le vrai. L'écriture de l'adresse était du commerçant ; je ne sais donc si cela vient du Chou ou de Frère David. Voilà l'objet de première nécessité, dans nos ruines, où toute lumière est dangereuse. On procède par éclairs courts. C'est ainsi que je vais chercher du bois dans l'écurie vers 3 heures du matin. Souvent lorsque de Wathaire me remplace, il nous vient à l'idée 1° - de pousser le feu ou de le rallumer, 2° - de voler du café à la cuisine et de le faire chauffer, 3° - d'ouvrir une boîte de conserve et de souper. C'est alors que la lampe électrique est précieuse. Et ce sont de bons moments ; nous avons de magnifiques fauteuils pris au château, et qui sont alors pour les canonniers (je viens de faire une vérification de nuit. Il est 7 h. Il me semble que les 5 batteries sont comme des grenouilles autour d'une mare ; elles répondent chacune à leur tour).

Je viens de dîner chez Carmen avec Gontier qui est maintenant aussi gai que nous ; j'ai cru longtemps qu'il ne s'habituerait pas à cette vie sans avenir. Le petit de Wathaire s'y est fait beaucoup plus vite, quoiqu'il tombe aisément dans les propos d'enterrement. Aujourd'hui, pendant 2 h. de liberté commune à nous deux nous voilà partis sur la route de Metz, garnie de tranchées abandonnées en contrebas, afin de nous remonter en gamelles et bidons. C'est un terrain de grande bataille, avec des tombes partout etc. J'ai trouvé deux bidons. Nous avons fait visite à la pièce contre avion. Ainsi pendant 4 km ; la nuit tombait ; nous étions entre deux bois très sinistres, et le petit garçon disait des choses. Le fait est que nous ne pouvions pas être vus. Je n'ai pas pu aller trouver Gontier dans sa tranchée, dont nous n'étions

pourtant pas loin. Nous l'avons retrouvé chez Carmen en rentrant. Bon dîner, on avait ouvert une boîte de tripes. Les promenades ont pour but l'exploration de nos lignes ; car nous voulons être capables de les réparer le cas échéant. Et puis l'ordre du capitaine est que nous nous promenions un peu. Il faisait un froid piquant, qui a fini en pluie neige. L'inconvénient est d'être sous le feu de l'ennemi, mais en arrière c'est tout pareil, et ici de même ; seulement c'est un feu imprévisible. Ce qu'il faut dominer c'est l'impression sinistre de l'ensemble. Il court des bruits de paix par ici ; mais des bruits d'attaque prochaine aussi. J'en reviens à mes lampes électriques et à tout mon petit bazar. Cette nuit je suis libre et je vais coucher chez Carmen, c'est à dire sur la paillasse de Gontier. Il a un grand poêle et nous aurons bien chaud. Il y a cet avantage sur Suzanne (nom de l'autre maison, dite aussi des Exilés) c'est qu'il n'est pas nécessaire de passer par la ligne des sentinelles en donnant le mot ; et puis on est plus près de tout et plus tôt averti de tout. Carmen est le logement des sous-officiers observateurs, qui sont aussi guetteurs de nuit à tour de rôle. C'est le centre des nouvelles. C'est aussi l'officine photographique secrète (Défense de photograhier) d'où peut-être nous vous enverrons des choses ; mais l'exécution est difficile, car le commandant d'armes ne badine pas.

Les chaussons de peau de mouton sont excellents quoique trop grands. Les chaussures d'aviateur du Chou sont au contraire trop justes pour la nuit. Nous avons bien de l'embarras avec le quinium Labarraque. Impossible de le mettre ici et de le mettre ailleurs. Où le boire ? Nos camarades en feront une bouchée. Tant pis. Nous allons peut-être pouvoir le boire cette nuit, si les autres dorment avant nous. J'entends derrière moi raconter des malheurs de fantassins ; il faudra pleurer là-dessus pendant dix ans ; car si la paix est une explosion de joie, alors non. Ainsi les horizons sont peu engageants. Douce amitié qui pourra consoler. Bonne année, mes amis, mes souhaits à la reine mère. Ami de vous,

CHARTIER

27 Décembre 1914

MMS77RCP

Au galop, je vous envoie mon adresse à communiquer :

3ème lourde, 7ème batterie, secteur postal 120.

Amitiés vives,

E.CHARTIER

22 octobre 1916

Frère David Ami,

Tant pis si la solution se fait attendre ; car il se prépare des choses ; et la seule raison de mon inaction actuelle c'est qu'il n'y a rien à faire. Cela ne va pas durer. Et pourtant je ne rêve plus de guerre, quoique les obus chantent nuit et jour. Ils viennent à environ 1 km d'ici ; on les entend donc en dormant. Malgré cela, je ne rêve plus de guerre, moi qui rêvais déjà d'obus et de guerre en 1912 et 1913 ! Je crois les pressentiments, puisque j'en ai, et je jouis de la tranquillité présente. Il est vrai que le froid est cuisant la nuit et le matin ; nous dormons encore dans nos cabanes d'été ; on claque des dents rien qu'à les voir. J'ai des engelures aux pieds, comme au lycée, et je fais des grimaces en mettant mes chaussures.

Mais que sont ces maux en comparaison des vrais maux. Les jours passent cependant et la paix se rapproche de nous. J'ai bien des choses à dire à Sévigné ; mais je ne saurais pas les dire en temps de guerre.

Pour l'examen, je ne m'inquiète pas du tout ; on me verra comme je suis, et allez donc. D'ailleurs, si j'étais refusé, ou si la chose était retardée sans fin (c'est possible, car on manque d'hommes), ne vous affligez pas. Il est difficile de supputer la peine des fantassins si l'on n'a pas soi-même mal aux pieds et autres choses semblables. Et je plains le petit nombre de ceux qui sont comme vous, toujours à la guerre en pensée.

J'ai déjeuné hier encore avec le charmant capitaine de la C. Cela me fait penser à notre nouvelle adresse, car nous avons changé sur le papier. (Le changement est peu de chose ; mais il serait plutôt favorable). Nous sommes 25e Batterie du 108e régiment d'artillerie lourde, S.P.46. Mais sachez que l'autre adresse est toujours bonne.

J'écris toujours. Le chou transcrit toujours, tout en s'occupant de faire

paraître le manuscrit Bleu, celui qui ne casse rien. Le format sera carré, ce qui me remplit de joie ; on s'amuse comme on peut. J'aime beaucoup ce livre ; il est écrit librement, et avec jeunesse. J'aimerais que le chou nous en parle un peu plus, mais il faut le laisser à ses inspirations.

Ici tout gronde et tonne dans le grand style, mais encore par intervalle. Nous avons bien encore quelques jours de tranquillité. Le soleil est bon, mais il se couche trop tôt ; nous dînons sous une tonnelle ouverte. Brr !

J'ai lu *Jean Christophe*, autant qu'on peut le lire. Ce qui est le moins naturel là-dedans c'est la musique. Car il faut que la musique soit *belle*, non pas sublime, ni émouvante, ni originale, mais *belle*, et R.R. n'en a même pas l'idée. Pour lui la musique *dit quelque chose*. C'est bien étrange si la musique dit autre chose que la musique. Mais enfin c'est tant pire pour lui. Ce malentendu a opprimé sa femme, etc., etc... Le rêve de Schumann devait être bien charmant. Moi j'ai joué du violon aux poilus, et même très bien, avec une chanterelle empruntée aux téléphones ; l'acordéon m'accompagnait mal ; l'homme me regardait comme regardent les sourds ; il y avait aussi un ivrogne de provenance inconnue, qui posait ses mains sur le violon. Ce violon a disparu comme il était venu. Tous ces hommes sont très jeunes, et tout à fait ignorants. Ils disent tous : une entonnoir, l'alcool solidifiée etc., ce qui a des conséquences très étendues.

Sachez que le foie gras était royal et fut dévoré. Le roi Charle est bon pour la simplicité ; c'est regrettable qu'il soit intelligent etc. etc... (Mais lisez lui toute la phrase afin qu'il sache bien que le foie gras me rend clairvoyant). Je m'amuse beaucoup à vous écrire ; je pense que vous ne réclamerez pas une plus belle preuve d'affection. Je regardais hier le *Rosaire* de Francis Jammes, que me montrait un ami à lui. C'est passable. Mais songez que ce poète fait des conférences sur l'Emprunt ! O Painlevé, il y a donc quelque chose au dessous de toi.

Ici on a mis un titre d'emprunt en loterie. C'est la fin. Mais est-ce fini quand c'est la fin ? Le froid aux pieds console de tout, parce qu'on ne pense qu'à lui. Ami, grand ami de vous, Frère David Ami,

Grand cheval a-t-c.

Rêve

couché

Beaumont le 3 Janvier 1915

Je vous envoie le portrait des trois amis. Gontier est ce jeune homme sérieux, avec un grand manteau ; l'enfant boudeur à cache-nez, c'est de Wathaire, certainement le plus naturel et le plus ressemblant des trois. « Chez Carmen » devient laboratoire de photographie, mais prudemment car c'est défendu. Ce groupe des trois a été pris entre les murs d'une maison complètement brûlée où nous étions très bien cachés. L'ami Gontier me fera encore avec capote, et dans les perspectives de ce village ; ce sera plus « Excelsior ».

Je maudis présentement le sérum antityphique qui depuis hier me mord l'épaule. J'ai bien affirmé que je le faisais par ordre ; je n'aime pas qu'on m'injecte de l'eau sale pour me rendre malade au commandement ; cette nuit, pendant que je ne dormais pas, je maudissais les médecins autant qu'on peut maudire. Me voilà donc au repos « chez Carmen » et somnolant, et j'apprends qu'après 40 ans la vaccination n'est plus obligatoire ! aussi je vais me passer de la seconde piqûre. Mais faites tout de même du sérum, vous qui croyez.

Temps affreux ; la guerre languit ; la boue et la pluie empêchent tout. J'apprends que les infirmiers vont enterrer tout ce qu'ils pourront ; j'y suis sans doute pour quelque chose, ayant signalé des cadavres vraiment trop visibles.

Notre appareil téléphonique ayant été perfectionné, nous n'avons plus l'écouteur à l'oreille ; nous tendons à ne plus rien faire du tout, comme tous, et chose remarquable, les Allemands ne commencent jamais. Je crains cette méthode et l'idée qu'on met en avant, de les attaquer en avril, avec l'aide de 1.200.000 Anglais (600.000 fin janvier et autant pour avril). Je suis assuré que d'ici là, les Allemands sauront tenir les Russes en arrêt et se refaire, avec les mêmes avantages qu'en août (relatifs). Les Anglais sont encore plus lents que les Russes, et les

Russes nous ont trahis depuis le commencement, proclamant alors comme maintenant qu'ils ne cesseront de combattre tant qu'un Allemand foulera le sol russe. Et voilà le succès de Nos Imbéciles. Il y a une autre espérance, c'est que l'Allemagne, qui désire la paix, et qui céderait beaucoup sur les conditions, arrive à rompre l'alliance Franco-Anglaise ; les Italiens pèseront dans le même sens, étant arbitres, et surtout puissants contre nous. Si les choses vont ainsi, la paix peut nous tomber du ciel. Dans tous les cas, il faudra purger l'esprit public, maintenant empoisonné par les déclamations académiques. Admirez-vous assez l'audace de Bergson, théoricien de l'action et de la violence, et qui passe dans le camp idéaliste comme un vieux clown ? Je n'arriverai jamais à insulter assez cruellement tous ces gens-là. Vous me voyez en humeur grise ; c'est l'effet de cette eau sale que j'ai dans l'épaule. Eliminons ! Eliminons ! Envoyez pour « Carmen » quelques conserves bien choisies et du sucre en morceaux. J'ai des piles pour le moment. Dites à X (car j'ai oublié de le lui dire) que sa lanterne de luxe est incommode parce qu'elle est trop grosse pour tenir dans la poche ; mais avec d'épais papiers rouges sous la lentille, elle est précieuse pour le laboratoire ; ainsi Gontier l'a ; j'ai toujours l'autre ; et Dujardin, le poseur de lignes, a toujours la 3e.

Il est temps de faire cuire les biftecks.

Le 10 Janvier 1915

Quelle date j'écris ! Voilà encore une année d'écornée, et je suis ici comme bétail, mangeant, buvant, dormant, ouvrant les yeux et les oreilles, et à peu près aussi content d'une chose que d'une autre ; et je trouve cela naturel ! Le mâle de l'espèce est peu sérieux...

Il n'est point de jour que je ne pense à vous. Cette guerre a resserré toute la parenté, ne pensez-vous pas ? Et il n'y a plus de scènes du tout pour moi de personne, ni de moi-même, depuis que je suis en aventure. Et ma foi tant pis ! Vous êtes une ingratitude. Votre lampe est la seule utile, de vraie utilité, la seule dans ma poche ; et la belle lampe, trop grosse, est maintenant aux mains de Gontier, et garnie de six épaisseurs de papier rouge. Cela me fait penser que j'ai une petite épreuve à vous envoyer. Prenez votre loupe et vous découvrirez un canonnier ami dans ces ruines. J'en envoie un autre (différent) à X.

J'ai reçu bidon, petite gourde, et 3/4 (!). Trésor précieux. Je demande maintenant cuiller et fourchette en aluminium, gamelle et réchaud, trésors aussi. Vous avez rêvé une grande bataille de mon côté ; elle a eu lieu 2 fois, le 13 décembre et encore ensuite ; mais jamais l'artillerie lourde n'est dans les batailles.

Je ne sais plus au juste ce que je vous ai raconté de nos excursions ; c'est en traînant le long de la route de Metz que j'ai vu la seconde bataille, c'est-à-dire des éclatements d'obus formidables et de belles ripostes de nos canons. Certains cadavres sont enfin enterrés. Depuis nous avons eu quelques éclatements au-dessus de la maison ; les jardins n'offrent aucune sécurité ; nous restons dans nos murs. Je dois dire que les Allemands tirent très bien et ne semblent pas du tout manquer de munitions ; je n'en dirais pas autant de nos grosses pièces. Triste ! Beaucoup concluront que le plaisir est le vrai ; et le militaire y arrive plus ou moins ; en ce sens les femmes aiment les militaires ; de

là de grands maux, en chaîne, et sans fin. Je n'ai pas pris trop au sérieux les institutions bourgeoises qui nous menaient à ce massacre stupide, et j'ai bien fait. Ce changement est bien moins dur pour moi que pour tous les marchands et laboureurs que je vois revenir des tranchées.

Je m'arrête ici et vous envoie toutes mes affections avec cette petite image de moi ; car j'ai maintenant à faire face aux conversations d'officiers qui s'ennuient.

20 Janvier 1915

Nouvelles excursions par neige, la neige brouille l'horizon et empêche qu'on soit vu. J'ai pourtant vu, bien distinctement, un village occupé par les Allemands. Une heure après, G. entendait bien clairement du même poste leurs fifres et leurs tambours, enfin tous les bruits d'une fête militaire ; et dans tous les villages de même. Fête de leur empereur ou affaire de Soissons ? Nous ne savons. Le commandement a dit là-dessus, dans le téléphone : « nous allons troubler la fête ». Et en route le 155, par la neige, dans l'air, fait en passant le bruit d'un train sur un pont métallique.

(...) Il me semble que vous n'écrivez guère ni moi non plus.

25 Janvier 1915

J'ai dû subir la seconde piqûre « par ordre supérieur », mais le major n'a pas pu me faire dire que j'y croyais. La vengeance est faible : j'ai très bien dormi cette nuit, sans trace de fièvre et je n'ai aujourd'hui que la douleur d'une plaie sale à l'épaule ; ce sera craché comme le reste.

Hier donc je me suis mis en marche avec Laval vers l'échelon, c'est à dire les hommes des bois. Neige légère sur la terre ; immense étang gelé. Campagne paisible, avec le canon au loin, sans aucun projectile depuis qu'ils ont changé de place. Hommes chauves et barbus, qui habitent dans des huttes. Chevaux frisés et endormis. Piqûre d'abord dans petite maison au bord de l'étang ; et puis promenades ; Laval photographie ; belles choses de Woëvre. Après cela les sauvages ont offert tilleul parfumé à l'écorce d'orange, avec un filet d'eau de vie. Etrange. Vers midi faim ; nécessité de revenir. 5 ou 6 kilomètres. Le plus beau c'est que notre retour ici fut salué par une canonnade terrible des deux côtés ; et ça pleuvait en avant sur notre route. Mais, disait un fantassin au sortir du dernier village : « Les artilleurs s'en foutent. » Il y avait aussi dans ce village une vieille femme qui allait à l'eau et qui m'a dit du ton le plus tranquille : « On a bien peur ! » Finalement nous avons passé sans encombres ; en rapportant même quelques éclats neufs et encore chauds. Il faut dire que l'artilleur a bien peur en un sens mais c'est une peur de jugement ; le corps est très tranquille. En plus il suffit de la moindre chose, un compagnon, des témoins, pour que l'on ait une belle tenue. Les jeunes sont plus nerveux ; ils ont plus de mouvement. Je joue donc le vieux grognard.

Voici l'entrée dans la salle du téléphone : « Mon capitaine, je rends compte : 1° qu'il y a un grand trou à boucher sur la route à 20 m. au delà du lavoir. C'est du 105 neuf. Voici un éclat qui le prouve. 2° J'ai été vacciné selon l'ordre ». A quoi cet homme du monde répond : « Je vous

remercie. Vous prenez toutes ces choses très gentiment. Allez maintenant vous reposer ».

Le fait est que nous avons fait un admirable déjeuner, pendant que ça tombait tout autour. Le meilleur exemple à donner est certainement le calme et l'immobilité. Les jeunes sont tout à fait mes enfants ; ils ont des moments difficiles ; ils voudraient vivre. Moi aussi certes ; mais je sens mieux la nécessité. Encore un élève tué, Becq, caporal. Je vous ai dit que Chaniac était tué, parce que je le savais d'un de ses camarades, Bouché, blessé par la même décharge. Nous sommes dans un volcan, tous chemins fermés. Il n'y a point de choix.

Je me trouve donc à la guerre et plus avant que je ne croyais au commencement ; on est facilement lâche en imagination ; moi du moins ; pour d'autres, c'est le contraire. Le hasard m'a conduit à des postes d'observation fort avancés ; nous étions partis, le lieutenant polytechnicien et moi, par temps de neige, voir un poste en construction (tranchée couverte en partie). (...) où était Gontier ; et je vois de loin cette jeune tête (...) Voyant cette jeune tête je l'ai appelé depuis l'Alouette. Et nous voilà au bord du trou, cherchant à voir à travers la neige. Pendant ce temps la neige s'éclaircit, un rayon de soleil éclaire tout. Les batteries se mettent à tirer ; nous voilà deux en retraite précipitée ; et un peu plus loin, défilés, plus tranquilles, et fumant nos pipes. Choses qui me faisaient bien peur imaginées.

Le lendemain passe le brigadier Nicot, à la recherche de lignes souterraines à vérifier par ici. Il fallait un guide pour le nouveau poste ; de nouveau en route, par bise glacée ; cet homme éprouvé ne s'occupait point du tout de l'ennemi ; il a bien fallu faire comme lui, tout en prenant les chemins les plus sûrs. Le risque est petit, parce que l'homme est petit aussi, mais la peur serait un grand mal. Le fait est qu'on ne l'a point.

Aujourd'hui me voilà au repos chez Carmen, sur une table où je vois un rôti de boeuf cru et deux litres de vin. Les pommes sont en train de

frère. Canonnade modérée sans menace pour nous. Il n'en faut pas plus pour qu'on soit tranquille. Vie absurde. J'ai des nouvelles (une belle lettre) de Desbois, qui va partir. Il n'y a aucune tristesse nulle part, si ce n'est par réflexion. Tout cela explique la nature humaine.

Le 30 janvier 1915. 7 h. du soir.

je m'aperçois qu'il est l'heure d'aller dîner ; je continuerai au quart de nuit. Je viens d'entendre un officier d'infanterie qui a l'idée de tendre des pièges à loups au bout d'un fil de fer ; et l'homme pris on l'amènerait comme un poisson. Horrible. Mais il faut bien en rire.

Le 31 janvier 1915 2h du matin

X., idéaliste, m'a envoyé des chaussures de bal, étroites, fines, en chevreau glacé ou presque. J'ai appelé Gontier « le moraliste », ce qui est une grande injure, à cause d'une morale qu'il veut débiter, et qui est à peu près aussi convenable que ces souliers-là. Ici périt Desjardins. L'homme sérieux ici, le Péguy ici, n'a qu'à mourir au plus vite ; car il n'y a qu'un remède à la tristesse, c'est la gaîté . A la paix, nous serons sérieux et méchants, car il le faudra. Mais maintenant, à quoi bon ? Notre moraliste est triste souvent, et cela m'affligerait bien si je voulais. (à gauche : Boum ! Boum ! Boum ! etc. sur nos tranchées. Serait-ce une attaque de nuit ?). Je viens de faire un appel de vigilance, et de me demander si j'allais aviser le commandement. Attendons un peu. Tant que la fusillade ne s'affirme pas, on peut rester tranquille. Je disais que j'ai de la chance d'être resté fort peu sérieux et réellement sans prévision à longue distance ; je ne lis point les journaux ou bien peu ; j'ai horreur de ces déclamations volontairement mensongères ; j'ai horreur de lire que nous progressons dans le bois le Prêtre, après avoir lu que nous l'occupions tout entier. J'ai eu une soirée gâtée (qui commençait de façon charmante) par un boucher de la Villette, sous-officier ici, qui est arrivé à dire : « Quand ces deux quarts seraient également bien faits, je dirais encore que celui qui est fait en Allemagne vaut moins que l'autre : c'est cela qu'on m'a appris à l'école ». Qui me délivrera de ces imbéciles ? Je suis bien de l'avis de votre Toto : « Ces gens sont bien forts » ; et je sais aussi que nos Académiciens les injurient depuis 45 ans sans aucun répit ; et que *Colette Baudoche* est le livre le plus abject. On viendrait à aimer les chevaux, si l'on ne voyait que des hommes comme Barrès, Déroulède, Psichari, etc. Gontier, qui est moraliste, mais de l'autre sens, avait dit à un ami ce qu'il sait pour l'avoir vu (et moi de même) : « le 75 Français est comme le 77 allemand : trop faible ; et de plus il tire souvent à côté. Trop souvent à

côté ». Son ami lui a répondu : « Vous parlez comme un mauvais Français. Et quoi ? Notre merveilleux 75... » L'ami est à Dax ou à Pau, je ne sais dans quelle ambulance. Et au fond Psichari et Péguy ne sont que de ces comédiens qui paient de leur vie aussi. Et quand on est bien méchant au fond du fond, on peut être vertueux, et même héros pour embêter le peuple. Voilà mon opinion. Heureusement, je vois ici d'autres héros qui disent simplement : « Quand aurons-nous la paix ? » Exemple le Breton Jeannin qui parle un français de cochon, et qui lave du linge tout le jour pour envoyer de l'argent à sa famille. C'est un roux tout moucheté de taches de rousseur, qui voit tout et qui sait tout. Comme il nous entendait, le Barbu et moi, parler de farces d'école, il dit : « Si j'aurais eu ct'école là, j'aurais bien appris. Mais j'ai eu que l'école du soir. » Je suis de cette patrie-là. Mais il faut dire que cela se passait dans un lieu étrange, et reprendre de plus haut. Il y a deux ou trois jours, ce sous-lieutenant le Barbu, qui est un polytechnicien (première année) à barbe rousse, et brave, et infailible, et magnifique et absolument enfant, me dit : « Venez donc avec moi au n° 2 ; tout le monde nous foutra la paix pendant 24 heures ». Et en route. La route, c'est cette route droite parfaitement sinistre. Nous deux ; et ce Jeannin, et un sale individu canonnier qui avait bien peur. Après 3 km de route, nous tournons à gauche (côté mauvais) par sentiers à travers un bois neigeux suffisamment garni de fils de fer, suffisamment fétide pour mille causes. Un bon kilomètre encore et l'on aperçoit la lisière, marquée par des abris de fantassins, parmi lesquels on trouve l'abri de l'artilleur, vraiment solide, 2m50 sous terre, couvert de troncs d'arbre et de terre. A l'intérieur un lit de camp garni de paille, table et banc, brasero avec hotte, où l'on brûle du bois la nuit et du charbon le jour, téléphone, soufflet des tranchées (qui est un fourreau de baïonnette percé)... Donc nous voilà installés là-dedans et bientôt courant par un boyau souterrain de 10 mètres (car c'est aussi le pays des balles) jusqu'à la tranchée d'observation, au bord du bois, sous les broussailles. Bon travail fait tranquillement, la jumelle à la main. Il

s'agit de savoir ce que c'est que tout ce que l'on voit ; il y faut du temps et beaucoup de jugement. De temps en temps on vous annonce quelque tir de 155 ; énorme pièce qui est juste comme un fusil ; on voit arriver le coup, on rectifie, comme si on tirait à la cible ; on entend l'obus arriver en même temps que le coup ; on voit l'explosion ; c'est un jeu peu ordinaire. On est à 800 mètres à peu près des messieurs. On voit très bien en face d'eux un fantassin de dos dans son trou, qui bat la semelle ; et puis 150 ou 200 cadavres dans l'intervalle. L'odeur est combattue par le tabac. Je voudrais tenir un civil et lui mettre le nez là-dedans. J'ai réglé moi-même un tir sur la pointe d'un bois. Enfin le temps a passé vite, non sans profond sommeil et bonne nourriture, et vin tiré des bidons, et pipes et cigares innombrables. Le soir nous nous promenions dans ce bois infernal, si joli sous la neige et la lune. Après cela il a fallu tristement revenir chez les bureaucrates fous (vous en connaissez d'autres) avec lesquels il faut manoeuvrer renardement. Je viens de rallumer mon feu (que vous m'aviez fait oublier), petite Minerve...

8 Février 1915 – 13h30

Je fais tous les métiers. Hier, je fus désigné pour commander une corvée de bois. Départ à 8 h pour la forêt avec une voiture, deux chevaux et cinq hommes. Voyage presque tout dans l'eau boueuse jusqu'à la cheville. On croit passer un gué. Cette bouillie est inimaginable. A l'échelon, nous avons trouvé pire. Les cabanes des hommes et des chevaux sont séparées par des océans de boue où l'on enfonce bien au-dessus des chaussures. Mais enfin nous n'y sommes pas restés. Conduits par un bûcheron artilleur à qui j'avais montré la bouteille de rhum Corcellet (dernière ressource), nous arrivons à une coupe où il y avait des cîmes de chênes par terre en quantité. Nous voilà à bûcheronner avec grande scie, hache et serpe ; en une heure notre voiture était pleine. Alors nous sommes allés dans la hutte du tailleur Jean, homme pondéré et hospitalier (qui mettra des tas de poches à ma capote) et nous avons déjeuné joyeusement de boîtes de sardines, de vin et de café. Cette hutte est au milieu des bois et à moitié sous terre. Nous avons été là très heureux à peu de frais ; il nous restait la moitié du flacon de Corcellet et ce rhum fut déclaré le meilleur du monde. Pipes fameuses. Ensuite retour, par les mêmes chemins humides, sans obus sur la route. (Route assez mauvaise). Au retour, le bois fut monté au grenier. Nous étions admirablement crottés et j'ai les reins un peu raides aujourd'hui. En revanche, je me suis guéri d'un rhume de cerveau.

Ici, un peu après le retour, reprise du bombardement quotidien ; nos jardins arrière deviennent très dangereux et la rue n'est pas bonne à traverser. Cette fureur de bombarder est la suite d'un foudroyant tir de concentration (je l'ai observé avec une jumelle que l'on m'a prêtée) qui a réduit au silence depuis 48 h la plus redoutable des batteries ennemies. Il n'y a pas eu de malheur ici ; cela tient à ce que le village est presque désert. Exemple : un obus entre par une porte de grange,

à 2 m. de l'écurie du Commandant X de l'artillerie de 75. La grange était vide. Les jeunes sont quelquefois nerveux ; pour moi, je suis tranquille, je n'ai plus de nerfs. Je suis prudent par raison ; mais le sifflement et l'explosion ne me dérangent plus. Car je n'y puis rien. Du reste nous allons taper avec la même méthode sur les autres batteries ; et nous aurons cette fois des auxiliaires pour contrarier la riposte.

Je me renferme maintenant dans mes fonctions de téléphoniste, attendu que mes fonctions d'observateur amateur ne s'accordent pas bien avec le service. Mais je n'ai jamais rien demandé ; j'ai une raison maintenant pour refuser. Mais j'ai vu tout le métier d'artilleur. Dans tout cela je ne cesse guère de rire, et c'est le mieux. Mais il est clair que ma vieille nature (XVIIIème siècle, comme vous dites) fleurit ici dans son vrai terrain. Comment voulez-vous prendre au sérieux la morale et la paix quand les peuples se jettent avec orgueil en de tels massacres ; c'est donner une montre aux héros d' Homère.

10 Février 1915, 9h du soir

Grands changements ici. Sur ordre du corps d'armée, toute ma batterie est partie à 4 heures pour une nouvelle position à une dizaine de km. d'ici. Je reste avec de Wathaire à cause du poste central ; mais tous les autres amis de « Carmen » sont partis ! Parti Gontier et la photographie. Et Laval, et Landry l'homme ingénieux, et Pasquet, le modèle des sous-officiers. Tristes adieux. Mais je prends cela sans faiblesse. C'est la guerre. Le lieu où ils vont est plus tranquille qu'ici. (Il ya beaucoup de lieux plus tranquilles qu'ici) mais je n'ai demandé ni à partir ni à rester. Je suis bien sagement la destinée. On a besoin de nous deux ici pour le Central, ça va bien. Tout va bien pour moi, quand je pense au brave Desbois qui va partir comme sous-lieutenant d'infanterie. Il a toujours son style. Il dit de sa mort possible : « Événement que les gens qualifieront de regrettable, et que je ne qualifierai point. » Tous ces gosses ont de la tenue, et une vertu, purement Platonique, consistant à considérer la beauté du gouvernement de soi, sans beaucoup réfléchir sur l'autre utilité. J'enverrai peut-être sa lettre à X qui vous la montrera, mais peut-être non, car ce qu'il écrit est toujours obscur et tendre, artificiel même un peu ; mais c'est de bon métal.

Refaire « Carmen », ça n'est pas facile. Tout le monde s'inscrit, car on y est bien, mais je ne veux pas, autant que possible, ouvrir la porte au sous-officier gueulard. J'ai tout de suite appelé Jeannin de Guingamp, qui sait tout faire et qui est mon ami. C'est un roux, solide, imperturbable, celui qui disait : « J'ai eu que l'école du soir », et qui lit tout ce qu'il trouve. Prodigieux. Par l'oreille seulement il connaît les batteries ennemies ; à l'oeil nu il voit tout à toute distance ; avec lui, l'ordonnance du commandant, boucher de son métier, et fin cuisinier ; et puis un observateur de la très grosse artillerie, brave garçon ; il n'y a plus qu'une place et j'espère qu'on ne la prendra pas, car le village est

encore plus vide.

Changez l'adresse. Mettez 8ème batterie. C'est à cette unité que nous sommes maintenant détachés, de Wathaire et moi, comme au commencement.

Hier et aujourd'hui pluie et neige, boue. Journées calmes mais les précédentes étaient vraiment difficiles, à ne plus mettre le nez dehors.

13 Février 1915

Reçu petit mot. Vous n'avez que trop raison. Les chaussures sont encore plus étroites que les précédentes. Je ne pourrai les utiliser qu'avec des chaussettes fines, et encore après des essais de courte durée. Cela prouve que ce qu'il me faudrait est impossible à trouver. Je vous écris sur une carte parce que je suis pressé et je manque néanmoins le vaguemestre !

Pluie et tempête. La jolie neige n'a pas tenu. C'est déjà un temps d'équinoxe. Et j'aperçois que les arbustes se réveillent. Déjà Régulus monte. Ce sera un de nos plaisirs de voir revenir le printemps. Je vous écrirai bientôt plus longuement et j'aurai certainement aussi lettre plus longue. Demain sans doute...

15 Février 1915. 5h du matin

Je suis assez content que mon portrait « en général » vous plaise. Je serai une vieille coquette jusqu'à la fin de ma carrière. Ce matin, en me rasant, j'ai été obligé de voir dans la glace : mes cheveux blanchissent beaucoup sur les côtés ; c'est très ennuyeux. Que serai-je quand je ne plairai plus du tout aux dames ? Mais pourquoi ces propos légers ? Parce que je viens de lire *Excelsior* et que je veux combattre un mouvement d'indignation et de fureur qui me vient contre ces bons journalistes. Tous sont maintenant au niveau de Barrès. C'est du propre ! Mais tout cela sera dit par un vieux canonnier en demi-solde (à une petite dame). Et il y aura certainement des mouchards pour recueillir ces propos révolutionnaires ; car Denys Cochin sera ministre s'il n'est pas mort. Présentement, je me borne à dire « à bas la calotte » à toute occasion. C'est surtout de W. qui reçoit ; et du reste il s'en moque autant que moi. Mais il va tout de même à la messe. (Justement hier dimanche il a oublié d'y aller). Il y a aussi le sergent d'infanterie Nicolet, séminariste, contre qui je lance mes flèches, il est toujours accompagné d'un petit curé qui est simple soldat, et qui lui passe des arguments. Mon Nicolet avait de l'aigreur pendant quelque temps ; mais l'amitié fut la plus forte ; et je n'ai rien cédé. Mes idées se terminent là. Je scie souvent du bois (du bois de la forêt). Souvent aussi je vais à la recherche de bois d'occasion pour Carmen ; imaginez s'il est souillé de toutes choses, le morceau de poutre ou le fond de tonneau, ou le montant de barrière que je rapporte fièrement. Hier j'avais une poutre oui n'entra pas sans peine. Dans cette vie, on devient adroit comme singe. J'aimerais aussi que vous lisiez Rabelais. La vraie histoire des moutons a eu grand succès auprès des canonniers. L'un d'eux m'achetait du savon (il voulait) et moi : « C'est savon pour le roi d'Espagne, fabriqué avec graisse de mule ». - « Combien ? » - « Oh, j'attendrai. - La vérité m'est faite. - Il m'en est retenu plus de cinq mois avant que la mule soit née » - « Combien ? ». Le canonnier savait très bien dire : « Combien ? ». Mais Landry, que j'appelais Panurge, est

maintenant à 10 km d'ici. Il est vrai qu'il n'y a plus d'obus ; et il n'aimait pas trop les obus. Je n'entre pas dans les histoires de mon Panurge ; ce serait trop long à écrire. Vous savez que ne n'en oublierai rien.

Vous avez pu voir dans les journaux les canonnades de ces côtés-ci. Le village cité est à 2 petits km à gauche et le bois à 1 km 1/2 à droite, sur cette grande route. Depuis 3 jours tout est calme. On mange mieux que jamais chez Carmen. Avec Jeannin nous avons son camarade le charcutier qui a tué hier notre dernier cochon pour la batterie (le cochon des exilés) d'où boudin, fromage de tête etc. Le tout arrosé de vins variés et de marc de Bourgogne. On raconte des horreurs sur ces dames des ambulances ; cela nous arrive de la région où l'on voit encore des femmes, par les estafettes en auto. Tout cela est vraisemblable et j'en ris. Mais je ne ris pas de l'hypocrisie. Il y a même hypocrisie (comédie) du courage - ce que je n'aurais pas cru. Je connais bien maintenant les symptômes de la peur. J'ai vu aussi de vrais braves comme Jeannin et ses amis les frères Bihou (de Guingamp) que nous avons hier à déjeuner. La belle-soeur de Jeannin reste seule (son mari tué ou prisonnier) avec quatre petits ; j'ai fait envoyer vos cinq francs. « Comme ça, a dit Jeannin, j'en enverrai cinq aussi ; ça fera dix ». Et le voilà à écrire ; il a appris à écrire ici, il y a 2 mois, en quelques jours. J'ai ses sabots aux pieds, avec deux paires de chaussettes ; c'est commode pour les nuits de faction. Quant aux bottines, courage, ô mon coeur, tu les briseras. Je les mets deux heures par jour. Allons, amie aux mains de pianiste (hélas, quand j'y pense, au piano, c'est un peu trop triste peut-être), je vous quitte. Voici le jour qui se lève. Il pleut. Il y a des gens d'ici qui retournent à Joigny. Mais qu'irais-je y faire ? J'ai oublié heureusement cette odieuse vie de quartier. Ne mollissons pas. Je ne veux vous revoir qu'à la paix !

18 Février 1915

Je suis bien content que vous ayez ri. Vous me gâtez bien ; mais croyez-moi, ce n'est pas encore tout à fait assez. J'ai reçu vos excellents

Corcellets. Sous ce rapport, le général est plus que satisfait ; et puis, au fond, il est tout à fait satisfait. Si la bonne harmonie s'étend d'elle-même, qu'y pouvez-vous faire ?

Notre Jeannin est bien ce que vous pensez. C'est une tête rousse imberbe ; il est assez grand et fort ; c'est le type de la forte tête. Parfaitement insouciant, si ce n'est qu'il pense à sa belle-soeur et aux gosses. Paresseux quelquefois ; mais ce matin, j'ai nettoyé et graissé mes chaussures, boueuses à ne pas croire, qu'il avait prises hier pour aller à l'échelon à cheval en chercher d'autres. Il était bien humilié ; mais moi, j'étais bien content. Décrotter et graisser des chaussures, c'est peut-être ce que j'aime le mieux de tout. Même les déesses blondes et onduleuses du Val de Grâce seraient mal reçues dans ces moments-là.

Nous mangeons comme des princes et la réputation de Carmen s'étend jusqu'à l'Etat Major du Corps d'Armée. Les jeunes estafettes intriguent pour y venir, à la fois pour la vue, pour les obus, et pour l'omelette aux truffes. Ces Messieurs, tous fort riches, apportent de tout et mangent bien. En revenant, ils racontent des choses à faire frémir, je suppose. mais ne frémissez pas trop, vous. J'essaie de vous dire exactement ce qui en est. Tant que nous ne tirons pas(75 ou 95) nous sommes à peu près tranquilles ; et ne croyez pas que les fortifications de Carmen soient peu de chose.

Présentement nous sommes entre deux grandes actions, l'une à Pont à Mousson, qui s'étend et ne va pas trop bien ; l'autre à Apremont et St Mihiel, sans grand changement. Les tranchées sont assez agitées, et les deux artilleries sont en alerte. Le téléphone marche beaucoup, et encore trop peu selon mon opinion : les gens dorment trop. Pour moi, je dors souvent aussi dans le jour. Et le soir, je perds des sous à la manille. Ces bons camarades valent mieux que tout. Jeannin se met en colère quand il perd, si naïvement. Mais je joue alors un jeu de casse coup, qui le met en joie ; il me tape sur les cuisses, et ferme ; mais tout

ça est bien solide ; je remercie souvent mes parents. Je termine ici. Je veux bien être battu, s'il vous plaît. Signé : Polichinelle barbu.

Borrel blessé une seconde fois. Je l'ai appris par un élève ; je ne sais si c'est grave. Voir à l'Ecole. Voilà un mariage contrarié.

Cherchez de nouveau piles. Cherchez articles *neufs*, avec bande de garantie. Voyez électricien, en face notre épicier italien. (quelles journées !)

Le printemps arrive ; je vois par la fenêtre une plaine en cuvette toute dorée par le soleil avec un joli clocher que les Allemands ne voient pas. Plus loin ils voient et ils démolissent. Les arbres ont figure de gens qui vont s'éveiller. Orion chancelle. J'ai les positions des planètes par X. Inutile d'envoyer annuaire ; mais si vous envoyez ce sera bien. Pas encore lu votre Dostoiewski ; il est à l'un de nos postes d'observation ; il en reviendra.

Maufin, Desbois, Déat, Bessières vont partir ou sont déjà partis. J'espère une paix assez prochaine, par l'intervention italienne et roumaine. Mais je sais que ce jour sera triste par la réflexion. Néanmoins le journal de Genève a raison de dire que la trahison du Pape va ruiner le catholicisme français pour longtemps. Je crains seulement le Xavier Léonisme. Cet animal annonce un n° de revue de Méta, sur Droit et Force, etc ... Je prévois des lieux communs hypocrites.

J'ai aussi une lettre de Descolas, au sanatorium, 8 route de Samoï ; Avon, S. et M. Son frère tué ; son autre frère aux armées. Lui, bien courageux, mais plus que triste.

20 Février 1915

Temps admirable. Le printemps s'annonce. Et pour comble Jeannin prépare là-bas une morue aux pommes de terre !

Belle idée, celle du traité de paix entre les femmes. Mais pourquoi ne plus croire à la loyauté, etc. ? Allez-vous tomber dans les lieux communs ? Essayez de les dominer. La violation de la Belgique était prévue depuis 20 ans, et publiquement. Nous jouons le triste rôle du faible qui en appelle à la loyauté. Attention ! il y a des chausse-trappes pour tous ceux qui réfléchissent. Sauvez-vous du moins, vous. Ne me supprimez pas tous mes plaisirs, Madame (c'est un vers). J'ai envie de chanter...

Mission amusante. Il m'arrivera ce soir un homme et un attelage. Je le guiderai jusqu'à une voiture de paysan toute neuve, abandonnée en terrain découvert. Il la ramènera. J'ai prudemment reconnu la route ce matin, en me cachant bien. « Ne nous attirez pas d'obus », m' a dit le capitaine, en me donnant cette mission de confiance ; et le fait est, que tout ce qui est bon à quelque chose autour d'ici, je le connais.

Un peu de tranquillité par ici ; mais notre village est toujours sévèrement guetté ; ça siffle au moins deux fois par jour. Et toujours en punition de quelque tir. Chose à noter : cela fait que nos tirs sont moins fréquents et moins prompts ; toute punition agit. Mais moi je ne mollirai pas, comme dit le lieutenant, et autant que j'y puis faire, je ne mollis pas. J'aurai des choses à conter. La peur agit beaucoup. Et c'est si naturel chez ceux qui n'ont que des passions...

J'ai le Dostoiewski, je vais le lire. Et d'abord, je vais manger la morue aux pommes de terre et boire noblement dans ce double quart en aluminium réservé au général.

Jeannin a maintenant 2 jeux de cartes : un de vous et un de X. J'ai dit que cela venait d'une qui aime la Bretagne. Il a ri ; il est content. Il a

touché une vareuse bleu clair ; mais on n'en trouve point d'assez grande pour moi.

21 Février 1915

Un mot seulement pour que vous changiez l'adresse : brigadier Chartier, [...]

Rien ne sera changé à mes occupations. Peut-être un peu moins de travail. Pas d'obligation de monter à cheval. Joli temps doux. Vrai printemps.

Dites au roi Charles que par ce grade, je me rapproche du trône. Je lui souhaite un foie amical. Moi j'en mangerai du de cochon, bien bon. Je fis aussi bonnes nouilles au fromage, d'inspiration. Car, en cuisine, il n'y a que le génie qui compte ; le talent n'est rien.

Je pense à vos fruits glacés. Quand ? Bientôt peut-être. Il se peut qu'on évite la grande bataille du printemps.

Nuit tranquille.

Le 27 Février 1915

Je ne vous ai rien envoyé pour l'Assemblée du Collège. Hier j'ai lu la brochure et j'ai presque regretté d'y avoir pensé si tard. Mais j'ai comme règle d'être uniquement militaire : le mélange du militaire et du civil est comédien et déclamateur. Je ne crois pas non plus que les Propos d'Alain à la paix parleront beaucoup de guerre d'après impressions, souvenirs, etc. Cette littérature est laide. Tous les récits que je lis, je sais les redresser. La guerre est affaire de vanité seulement. La simplicité est encore vanité. On va à la guerre comme on se bat en duel. Et il faut bien accepter cette loi, parce que la peur est si naturelle et si puissante qu'on ne peut rien lui accorder sans perdre tout à fait la direction de soi. Voilà pourquoi la vanité exige que l'on meure. Et d'ailleurs la situation tient l'homme. Où se sauver ? Il y a bien encore autre chose, c'est l'intérêt même qu'on trouve à l'action, que ce soit de monter à cheval, de tirer le canon ou d'allumer le feu.

Je lis dans le *Journal de Genève* que M. Belot, l'inspecteur général de l'instruction publique, et M.L. Wagner, à Kaiserlautern, ont pris tous deux le point de vue haineux du chauvinisme, tandis que M. R. Rolland... (n° du 18 février ,lère page). J'ai songé à écrire à B. une lettre capable de le faire mourir de honte. Mais je suis ma règle. Et je ne sais même pas si je le bâtonnerai plus tard, car il faut se défier de la vanité. Si je suis fier d'être allé à la guerre, il valait mieux n'y pas aller. Je ne suis nullement fier au fond ; j'y suis seulement plus tranquille qu'en aucun autre lieu...

Le 4 Mars 1915

J'ai reçu Lucien Loewen, et voilà une bonne idée ; ce livre est le plus cynique des trois beaux, et sans doute le plus convenable par cela même. Hier après-midi j'étais soudain revenu à mon ancienne vie ; à peine j'avais fendu du bois, rallumé le feu, ou épluché des pommes de terre, aussitôt je courais à mon alcôve sombre, je m'allongeais, j'allumais une bougie haute comme mon pouce et je lisais avidement. J'ai demandé à X. *la Chartreuse* et un livre de Paul Brûlat, "La Gangue", que je dois lire pour faire plaisir au capitaine, homme assez intelligent, mais qui souffre de l'estomac ; un cheval difficile à manier ; vaniteux ; tyran dans les petites choses. Hier, au-dessus de Lucien Loewen, les obus sifflaient ; cela suffit à nettoyer toutes les idées étrangères. Mais je n'avais pas besoin de cela ; j'ai toujours vécu comme dans une maison qui va s'effondrer. Cela écarte la durée et l'incertain. Aussi j'ai eu des bonheurs sans mesure, que je n'ai jamais discutés. Je vous en souhaite autant.

Il n'y a aucune raison pour que l'humeur dépende des événements ; c'est par préjugé qu'on le croit ; et si on ne le croit plus, la nature récompense.

Et comme il faut donner à ceux qui ont déjà, je vous donne la croix de fer. Je n'ai jamais entendu parler d'aucune croix de fer trouvée sur le champ de bataille ; cela est sans doute assez rare. Mais nos visiteurs importent une quantité de morceaux d'obus : cela est fort commun ici. Mais que l'on soit à 10m ou à 10 km, tant qu'on n'est pas touché, il n'y a point de mal.

Je rêve quelquefois de musique ! Mais arrêtons ici cette prose d'artilleur.

9 mars 1915

Il est possible que les correspondances soient supprimées pendant 20 jours. Cela annonce une période de mouvements et de grandes attaques. Il est probable que, en vue de ces opérations, nos batteries vont être écartées de ces régions de 1ère importance, et envoyées en défensive hors de la tragédie principale. Je ne sais si je dois en être triste ou gai, car toute chose a deux anses ; et le militaire hors de la bataille ne me plaît pas du tout. Mais je n'ai pas à délibérer heureusement. Et j'espère toujours la paix avant la grande reprise. Pour le moment il neige malgré des éclairs de soleil. Hier on ne voyait pas à un km et nous avons tout loisir d'aller au bois dans les régions ordinairement impossibles à explorer le jour. J'aime faire le bûcheron avec Jeannin. Aujourd'hui nous serons moins tranquilles si ce soleil arrive à percer le nuage de neige. Je viens d'entendre un coup de canon.

(Beaucoup plus tard) Ce fut le seul. Le soleil brille mais ne dissipe pas la brume. L'heure du vaguemestre approche. J'ai fait le portrait de la nouvelle équipe Carmen. Je vous l'envoie, mais il faudra bien m'en savoir gré.

Je rêve de musique. Il y a une harmonie entre les grands plaisirs et les grandes peines. La morale appartient à un ordre humain mieux garanti ; on peut bien en parler, mais le fait est qu'elle est par terre pour le moment et remplacée par cette détestable littérature des tranchées, qui durera bien 10 ans. Rien n'est au dessous de cet héroïsme raconté.

Heureux celui qui est sans trouble et sans méchanceté.

13 Mars 1915

Il y a simplicité et naïveté dans les actes des héros, je le veux bien. Mais dans leurs récits, non ! C'est la mort du style : c'est le triomphe de l'argot immonde. Et nous en avons pour 10 ans ; et j'ai déjà lu tout cela dans les almanachs de mon enfance. O divin Stendhal !

J'aime mieux révolte et tumulte de vous. Voilà qui est vrai. Tout le reste est mensonge, flatterie et vanité ! Il est vrai qu'il faut (...) Je dis les choses sans ménagement. Mais sachez bien que les femmes sont responsables, toutes, aujourd'hui comme autrefois, de cette fureur de vanité chez les hommes. Et en même temps, elles ont trop de plaisir à être secourables. L'amour et la guerre se tiennent par la main ; et c'est bien plus vrai encore que vous ne croyez, surtout un peu en arrière autour des Quartiers Généraux.

P.D.et S. sont des crétins sans sexe véritable ; dites-le leur de ma part. Et tenez ferme contre ces monstres de vanité, qui n'y risquent rien.

19 mars 1915

J'ai déballé hier avec ravissement toute cette batterie de cuisine. Voilà ce que c'est qu'un enfant bien gâté... jusqu'à la fin de la guerre ... mais l'esprit est faible.

J'ai lu et relu *Lucien Leuwen*. Je suis maintenant dans la *Chartreuse* que X m'a envoyée. Sans faire de mystère, j'aimerais marquer des pages pour la petite dame. Mais tout cela est comme un rêve. Si les rêves enrichissent, ça va bien.

La guerre languit ici, malgré l'arrivée de régiments neufs. Dans ces régiments neufs il y a pas mal d'hommes de quarante ans et plus, qui apprennent à se garer quand l'obus siffle. Hier il faisait beau ; notre bourg avait un air de fête ; un imprudent qui ne connaît pas les positions faisait faire des grâces à son cheval quand deux salves d'obus tombant au milieu de la rue ont fait rentrer tout le monde. Après cela les fantassins du poste sortaient tout de même de leur cave, mais à la première détonation ils se renfonçaient. C'est une chose singulière que tous ces êtres attentifs surtout à se conserver. Et ici c'est la vie de tous les instants.

On parle de nous transporter de quelques kilomètres mais, comme me disait le capitaine Espinas (Etat Major) : « cela ne vous changera pas beaucoup. Nous, nous serons sous le feu de l'ennemi. » Ces gens de l'état-major considèrent notre village comme l'enfer et nous de même les tranchées.

Je vous répète, c'est *très* important, que tous les récits de guerre sont des mensonges d'après les lieux communs de l'Echo de Paris. (On s'est bien moqué de moi parce que, sous la boîte de la poêle double, il y avait un Echo de Paris pour brûler. Ils m'ont dit : « C'est un calotin qui envoie cette poêle »...

Mais voici un discours réel. « Moi, dit l'un, je veux bien finir cette guerre-là ; mais s'il y en a une autre ensuite, je vous promets qu'ils ne

m'auront pas ; je m'y prendrai d'avance ; je filerai en Suisse ou n'importe où » - « Moi aussi, dit l'autre ; je vais en Amérique ». Cela se disait à notre table, où personne ne pense à mentir. Et remarquez que ce sont deux gradés. Le second est un soldat de métier et qui aime le métier, et qui a les plus grands honneurs d'un cavalier sûr... Je n'insiste pas pour ne pas le désigner. Le premier est le modèle de l'homme de guerre ; service important de jour et de nuit ; a la confiance de ses chefs et la mérite ; obéissance scrupuleuse, bravoure tranquille et à toute épreuve. Ces mêmes hommes disaient : « L'Alsace-Lorraine, voyons, qu'est-ce que cela peut nous faire à nous ? » Et un autre disait : « Je m'en moque ; je veux que les Allemands s'en aillent de chez nous et qu'on fasse la paix. Mais je ne suis pas si pressé ; ma femme est chez son père, mon commerce est ruiné, tout est à refaire ; je suis bien ici pour attendre ». La grande peur d'un Barrès, c'est qu'on ose faire ces discours vrais ; il veut une comédie bien réglée. Et voilà l'esprit catholique, cause véritable de tous ces massacres.

Autre discours vrai (« mon fils, vous tendez vos filets trop haut », disait le père Leuwen) : « Je ne suis pas clérical, disait l'ordonnance du Commandant. Le vieux me disait dimanche : il y a une messe à 7 h et une autre à 9 h. Comme il allait à celle de 7 h, je lui dis : j'irai à celle de 9 h. Il l'a cru. Il est bien roulé. Je ne suis pas un homme à aller à la messe par crainte ; etc. » Cela fait comprendre beaucoup de choses.

Voilà mes idées sur la guerre. En voici d'autres (déjà dites, peut-être), qui amuseront X. L'ennemi est [...] ; donc 1° il nous voit à contre-jour, avec le soleil dans l'oeil. 2° il lit la carte à l'envers. 3° remarque : les routes du champ de bataille seront bientôt aussi vertes que les prés. Il fait beau et j'ai sommeil (7 H du matin). Je vous quitte...

Le 22 Mars 1915

Le temps est vraiment trop beau. Vrai temps de carême. Les premiers soleils portent toujours un peu à rêvasser ; mais par ces jours-ci, on réfléchit trop. J'aimais bien la neige et la boue ; tout le monde était puni en même temps. Mais cela n'a pas d'intérêt ; je le pensais hier, je ne le pense plus maintenant.

Je vous écris d'abord pour vous plaire... aussi pour vous dire de m'envoyer l'adresse de Romain Rolland. Je lis de belles choses de lui dans le Journal de Genève, et peut-être je lui écrirai trois mots pour lui dire qu'il est un vrai homme de guerre, et que je pense comme lui. Il n'est pas sûr que je lui écrive parce que j'ai résolu de ne rien écrire avant la paix ; il faudra que je trouve le moyen de ne rien exprimer qu'un sentiment amical. Je me mets en garde contre cette infecte littérature qui va tyranniser pendant dix ans. Je me garde de tomber d'un lieu commun dans un autre. Si bête que soit Jean Finot, je le vois avec tristesse tomber dans cette idée de Journal Officiel que cette guerre est pour supprimer la guerre et fonder le droit ; ce n'est pas vrai. Mais qu'est-ce qui est vrai ? Voilà ce que je voudrais bien savoir.

Je vois dix minutes chaque matin le chauffeur des estafettes, qui est un Russe millionnaire engagé, genre coureur de vitesse en auto, et d'esprit noble ; nous cherchons ensemble ce qu'on pourrait dire sur le courage, et nous ne trouvons rien de pareil à ce qu'on lit ; il m'a dit deux ou trois choses précises, et moi de même à lui, mais il faut bien du temps avant que tout cela prenne forme. L'idée redoutable, qu'il faudra regarder peut-être en face, c'est qu'une mère envoie son fils au feu comme elle l'envoie à la messe ; les femmes sont terribles et ne s'en doutent guère. Elles aiment peut-être leurs enfants par opinion, comme elles acceptent la guerre ; aimer son fils et puis le donner à la Patrie, ce sont deux lieux communs etc. Mais je [...]

avait pour service de circuler en auto sur le demi-arrière, comme par exemple à 6 kilomètres d'ici côté France ; son auto a reçu un obus ; ces choses arrivent, et l'on dit même ce matin que Paris a vu deux Zeppelins. Mais vous voyez ces parents désespérés portant tout de même ce malheur en recette. Tout l'occident, comme nous disions avec ce Russe, est en train de s'avilir par ces notices sur les pauvres jeunes gens tués. Le style des échos du Figaro (payés) a tout gâté. Je ne suis pas bien sûr de désirer la paix, tant il sera difficile de parler juste. Mais tout ce qu'écrit là-dessus Romain Rolland est parfaitement bien .

Je soupçonne aussi votre Dupuy de composer le Palmarès des Normaliens. Bouquets de morts. Horreur ! J'avais envie aussi d'injurier Desjardins. Un tel public gâte les acteurs.

Il se montre ici une infinité de curés à 3 galons ; l'un d'eux me faisait les yeux doux, mais je fus insolent. Ces gens-là savent bien qu'il suffit d'un homme. Vous voyez que j'ai de l'humeur ; ce n'est pas bien ; cela ne mène à rien ; il faut d'abord absolument mépriser et puis voir clair si on peut.

Beaucoup de travail ces jours, mais peu de coups. L'activité de l'ennemi se porte à 1 km d'ici, contre une grosse artillerie qui les gêne.

Notre secteur s'appelle maintenant 123. Ma soeur vous l'annoncera peut-être et vous remercieriez. Ce qui me fait penser que le plaisir est roi sur la vanité, mais qui sera roi sur le plaisir ?

X a envoyé des bandes molletières-guêtres qui sont l'extrême perfection. Quant aux molletières nous en parlerons quand tout le 3ème lourd les aura essayées.

Le 27 Mars 1915

J'avais vu ce malheur dans les journaux ; ce que vous m'en dites ne m'intéresse pas ; il n'est pas bon que je pense à ces détails de jambes coupées ; mais cela vous est très utile même à vous. Car vous retombez toujours dans le lieu commun : « Il était parti joyeusement etc. » Songez que s'il n'était pas parti joyeusement le chœur des vieillards, des impotents et des femmes lui aurait infligé une punition pire que la mort. Quoi de pire que d'être méprisé par les faibles. Aussi, dans le premier départ, personne n'hésite, et tout le monde est courageux.

Dans la suite, la vraie guerre se charge de montrer les poltrons ; et, chose remarquable, l'homme courageux ne se moque pas du poltron ; il n'en parle guère ; il cherche plutôt à l'encourager, à le pousser. Au retour c'est le poltron qui racontera ; dans ces récits, il mettra le héros devant et lui immédiatement derrière ; ce genre de comédie est usé comme l'opéra-bouffe. Le courage du civil qui est dans son fauteuil : « Il faut tenir bon ; il faut écraser l'Allemagne », ne fait même plus rire. J'en viens à ce que je voulais dire : « *vous* avez joué votre rôle dans cette mauvaise comédie ; *vous* allez le jouer encore ; *vous* évoquez la Tante, qui se plaisait à pousser ce genre de folie à l'extrême, et dont l'âme, si elle existe quelque part, reçoit présentement cette punition cruelle et méritée. Mais le mépris que j'exprime ici clairement et sans appel pour tous ceux quels qu'ils soient qui font la guerre en paroles est certainement le plus dur de la puni- [...]

sans commentaire, et simplement de ma part, à tous ceux oui l'auront mérité ; mais *vos* fautes à *vous* sont bien légères ; je vous pardonne.

Je prêche du haut de ma montagne. Je connais ce métier d'observateur d'artillerie pour l'avoir fait trois ou quatre fois. Il est dangereux, parce que tout l'effort de l'ennemi s'emploie à découvrir le poste d'observation et à le détruire ; car, surtout dans nos positions ici, il ne peut guère découvrir nos batteries.

[dessin]

Voici une esquisse que je me permets, puisque cette lettre ne contient aucun nom géographique. Voici à peu près le profil de notre champ de bataille, l'ennemi est à gauche à des distances variées selon les armes ; entre l'observateur D et son canon C, il y a 2 ou 3 kilomètres et même plus selon les postes. Généralement il y a deux postes assez écartés l'un de l'autre. L'observateur est dans un fossé assez profond et couvert en partie. J'ai vu nos obus de 155 tomber sur l'ennemi à 700m de notre poste, mais l'observateur est quelquefois beaucoup plus près. Ce sont toujours des dangers imaginaires ; le danger réel évalué par raison est le même partout. Exemple de danger imaginaire : l'ennemi a découvert et bombardé notre poste O ; mais il n'est jamais bien sûr de ce qu'il aperçoit ; un objet brillant, de la terre nouvellement remuée, un peu de fumée, ou bien quelque imprudent qui sortait ou entraît au jour. Que faisons-nous ? Un kilomètre à droite ou à gauche du poste, sur la même crête nous faisons un faux observatoire. Des hommes remuent la terre pendant la nuit et organisent des défenses, planches, madriers etc, assez discrètement. On met sur le devant deux ou trois boites de conserve pour faire des éclairs de soleil. Il s'agit de choisir un jour bien clair, d'aller à ce faux observatoire en se faisant voir, d'y allumer un feu à l'étouffée qui fume longtemps et de se retirer vivement en se cachant. Jeannin a presque toujours des missions de ce genre et quand je ne suis pas de service il vient me chercher. « Vous vénez avé moi » En réalité ce n'est pas plus dangereux que d'être assis où je suis. Et il faut discipliner l'imagination.

Ne dites donc pas que les hommes sont encore plus fous que méchants ; ils ne sont ni méchants ni fous ; ils subissent un chantage honteux de la part des impotents, des vieillards et des femmes ; il faut pourtant bien qu'un homme soit respecté de ces insectes plats. J'approuve l'autre petit qui s'est engagé. C'est la revanche des faibles.

Tirez de là cette conclusion que dès qu'une guerre est imminente, tout le monde y pousse, si ce n'est un noble Jaurès, qui s'est mis au-dessus du mépris ; pour moi je l'ai bien osé aussi, mais non pas assez ; Je n'aurais pas pu et même ce n'était pas sage. Jaurès plus jeune et après tout cet effort prodigieux, seul exemple que je connaisse du pur courage, aurait pris les armes aussi. Voilà l'essentiel de la Comédie, et *il n'y a pas autre chose*. Tout ce qu'on raconte des atrocités allemandes, et des traits d'héroïsme de chez nous, tout cela fait partie de la comédie. C'est le chœur des faibles et des poltrons qui prend pour une fois la direction des affaires ; et Desjardins dit bien : « Je suis heureux de vivre en ce temps-ci ». Peut-être serait-il propos de recopier cette lettre et de [...]

[...] pouvoir dire, et d'avoir entendu de mon chef principal, que mon service marche bien et que sans moi il ne marcherait pas. N'importe quoi, qui marche bien, est beau.

Le 30 Mars 1915

Ce n'est pas bien d'appeler grondeuse une lettre où je vous dis ce que je pense ; et ce mouvement d'humeur chez vous me fait voir que j'ai cent fois raison. Remarquez que j'ai encore adouci l'expression. Il n'y a aucune gronderie là-dedans, mais seulement l'intention bien naturelle de fixer mes pensées quand il m'en vient ; je ne prétends qu'à mon droit de dire... Et quand tous les bourgeois se voileraient la face, je vous aurai toujours. Je vous ai pourtant fait voir cent fois qu'il est très pénible de réfléchir, et encore plus maintenant... Au fond vous me faites la même objection que la Dinde Br. faisait aux chaussettes. Ce ne sont pas des pensées pieuses que je vous envoie. Et bien mieux je ne vous pousse nullement à dire comme moi ; mais n'appellez pas gronderies des vérités désagréables ; ce n'est pas du tout un argument.

Evidemment il y a un fait bien frappant : c'est cette entrée de plusieurs millions d'hommes usant seulement de force, et qui occupent à présent une dizaine de départements. C'est immédiatement pour opposer force à force que nous sommes ici. Maintenant il faut voir comment l'élite académicienne et la plupart des gouvernants ont conduit les idées depuis vingt ans. Il faut considérer ces injures étudiées à l'Allemagne, presque universellement approuvées, ces espérances au sujet de l'alliance russe, de l'amitié anglaise, etc... Ces injures à la politique Caillaux, qui pouvait durer encore vingt ans sans gloire, enfin tous les développements sur notre Renaissance, etc... Et vous savez bien que les femmes (pour la plupart) se font un honneur bizarre d'adorer la guerre et de faire de la charpie d'avance. Le Général Cherfils dit ridiculement : « Ce qu'il y a de meilleur dans l'héroïsme de l'homme, c'est la femme ». Contre quoi les gens raisonnables n'ont pas protesté exactement comme il fallait ; ils ont battu les buissons ; il fallait aller au fait de la guerre, à ses causes réelles (ce n'est qu'une convulsion des

passions, toujours imminentes, toujours évitables), à ses terribles effets. Il fallait être féroce à ce moment-là. Est-il mauvais de l'être maintenant, et de vouloir que les civils souffrent autant que les militaires ? Nul n'est ici tout à fait innocent. Tout le monde a été lâche plus ou moins devant une opinion bien conduite et tyrannique par système. Et je suis à bon droit effrayé de résolutions comme celles de ce congrès de femmes, qui refusent de négocier ou même de considérer le problème sous cet aspect. Elles seraient insultées dans l'Echo de Paris ; voilà le point sensible. Et, comme je disais, il est tout à fait naturel que les jeunes hommes se fassent tuer pour laver ce genre d'insultes ; mais la question est là ; il y a guerre entre l' Echo de Paris et les gens tranquilles et c'est l'Echo de Paris qui triomphe ; il ne s'en cache point. Si douloureux que ce soit il faut considérer la question ainsi, fouetter les civils enfin. Voilà un bien grand sermon et je ne recommencerai pas tout de suite. J'aime mieux penser à autre chose.

Nous avons ici un beau temps un peu froid, et heureusement assez brumeux qui nous donne quelque répit après des jours pénibles. Notre cuisine va bien et vos paquets sont bienvenus. Grande nouvelle : les molletières rigides vont ; je n'avais pas trouvé la manière ; il fallait agraffer au-dessus de la chaussure.

4 avril 1915-jour de Pâques. 7 h du matin.

Il y a des dieux, mais non pas comme on croit. Me voilà depuis une demi-heure avec un bonheur plein, venu de l'Olympe certainement. Et j'ai chanté entièrement le lac de Lamartine (musique de Monsieur Niedermeyer) que je croyais bien avoir oublié. Il est vrai que j'ai mélangé aussi un chocolat crémeux avec d'excellents biscuits. Mais surtout, il n'est pas possible d'avoir une suite de rêves plus ravissants ; je vous en conterai un. J'étais à quelque dîner, i y avait de sales figures de Jésuites et une fort jolie dame juste-milieu qui m'était jetée dans les jambes sans doute par ces messieurs (cela m'est arrivé deux fois). Enfin elle m'aimait. Et nous étions à la veille de Pâques; j'ai fait une terrible déclamation contre les aumôniers militaires, contre Barrès et contre tous les bedeaux et j'ai terminé en disant à la dame : « et toi, regarde-moi bien ; si tu vas à confesse, si tu fais tes Pâques, si tu m'apportes des restes de curé, c'est fini pour toujours ». Les sales figures des Jésuites étaient bien amusantes à voir. Dans mon rêve elles étaient peintes comme sur un tableau ; chacun d'eux avait sa pose et son genre de laideur ; ils contemplaient trente ans de lâcheté perdus. Ce rêve a mille sens allégoriques, comme tout ce qui touche aux plaisirs. Des autres rêves innombrables (olympiens, certes) je ne dirai rien.

Mais il faut conter l'expédition de jeudi, dont tout cela est la suite ; et à vous je conterai exactement. Donc jeudi matin, ordre à toute l'équipe téléphonique (11 hOmmes et deux gradés) de se rendre à 4 ou 5 km en arrière pour recevoir leçons. Simple promenade. Nous partons légers comme l'oiseau, à 6 heures. Arrivés, nous trouvons un gros adjudant postier qui nous dit : « Je n'ai point de temps pour vous ; et ce que je vous apprendrais, il y a six mois que vous le faites ». Demi-tour. Nous revenons, toujours légers comme l'oiseau, en disant tous : « On perd l'habitude de marcher ». Retour. Chacun reprend son

service. Une heure après, ordre du Q.G. à l'équipe : partir pour la carrière (à côté de Flirey) avec vivres, et se mettre aux ordres de ... Aussitôt, par les soins de Lesouple, je mange un bifteck gros comme les deux mains, Jeannin bourre ma musette et nous partons moins légers que l'oiseau - 10 kilomètres environ. Des troupes, des fourgons, de l'artillerie, et toujours des coups de canon. Arrivons à la carrière qui est un ravin bien abrité avec joli village de huttes en escalade. Les obus passent par dessus le ravin mais les balles y arrivent. Il y a beaucoup d'endroits dangereux, mais dans les cabanes on est en sûreté. Nous nous couchons au soleil, mais nous sommes chassés de place en place par de mauvais sifflements. Enfin nous trouvons un coin tranquille dans l'atelier du génie, et là, je dors sur des planches, et puis on mange. Enfin officier, conseil de guerre. Au crépuscule nous partons, le maréchal den logis et moi, avec chacun un guide ; nous remontons du ravin jusqu'au plateau ; des masses d'artillerie en position, et silencieuses, à portée des balles ; l'autre artillerie [???] plus loin tiraille pour attirer les obus sur elle. Nuit. Nous nous [...]. Le maréchal [...]

Gontier. J'avais bien cru reconnaître le tapage de ma 7ème derrière le bois. Observation attentive des étoiles et des cimes d'arbre. Retour à un point convenu (que les autres n'ont pas retrouvé) - attente de deux heures dans l'artillerie - arrivée d'un nombre incroyable de pièces ; tapage des obus au-dessus ; petits jets de terre provenant des balles. Après 2 h d'attente, nous revenons. Observation attentive des chemins. Retour. On se retrouve. Entassés dans une cuisine ; petit repas, café ; impossibilité de s'allonger ; on somnole. A 1 h. du matin froid terrible. On part avec l'équipe chargée de rouleaux de fil et d'appareils. Je marche en tête et je me retrouve très bien dans les sapinières, broussailles, fils de fer. A l'artillerie, nous constatons que les pièces arrivent toujours. Incroyable ! puis nous allons jusqu'à la route (kilomètres ! Kilomètres !). Les deux équipes se séparent et il s'agit

pour moi de faire dérouler un fil sur 2 km 1/2 sans m'écarter d'un mètre, en m'aidant de la silhouette du bois et de la Polaire. C'est là que j'ai entendu réellement beaucoup de balles siffler. Froid terrible. Heureusement j'avais dans ma musette une petite bouteille de marc. Au milieu du parcours, j'envoie une énuipe avec un des fils vers la droite, je continue avec 4 hommes. Vénus se lève, les alouettes commencent à chanter. Je faisais le parcours du chien, afin de garder la direction, car les petits vallonnements souvent cachent tout. Ils ont fini de dérouler au pas de charge, car le jour venait. Nous tombons juste sur le poste sans le moindre écart. J'étais très fier. Je trouve Gontier qui m'offre du lait et du pain. Ensuite les difficultés commencent. Il faut sortir de ce bois isolé ; le boyau est plein d'eau, alors je fais des manoeuvres compliquées, en profitant de tous les plis de terrain, car le jour est terriblement clair et Mortmare nous voit. Après un long détour, nous revenons à la carrière. Et là, à 6 h du matin, nous dormons par terre, au soleil ; car personne ne nous donne rien, ni nourriture ni toit. Enfin nous revenons ici (kilomètres ! Kilomètres !). Personne n'a mangé tellement on avait hâte de s'allonger et de dormir. J'ai dormi à peu près jusqu'au lendemain matin. Et en me levant, je ne savais plus à quelle partie des jambes j'avais mal. Les jeunes n'étaient guère mieux. Mais ils se sont remis plus vite. De là cette nuit olympienne de 8 h du soir à 6 h du matin, et ce joyeux réveil ; car il reste à peine un peu de raideur. D'après ce que j'avais vu, j'attendais la grande bataille pour ce matin, mais il pleut et je n'entends rien. Il est clair qu'on va faire une énorme poussée par ici, et nous ne serons guère que spectateurs. Je n'ai pas d'opinion là-dessus ; je n'ai d'opinion que sur le foin, la paille, le sommeil, le chocolat, le bifteck, la pipe.

J'ai raconté à tous cette atroce histoire de grenade, car ils sont aussi bêtes que des polytechniciens, et il ne manque pas d'obus non éclatés ici autour ; un nigaud n'en a-t-il pas apporté un sur ma commode ; mais il fut aussitôt emporté et mis dans le lavoir. Les gens ne forment pas

l'idée d'un explosif ; ils ne sont sensibles qu'aux effets. Je voudrais écrire aussi ces choses de guerre à X mais le courage me manque - je lui répondrai bientôt ; sa lettre est bonne et sage.

7 Avril 1915

Je vous écris au galop, car le travail marche, en ces jours de grandes batailles. (interruption). Il marche même tellement que je ne sais si je vais arriver à vous écrire quelque chose. Sachez toujours que je vais bien et que j'écris souvent, notamment à vous dont j'eus une longue lettre hier (je cherche dans ma poche d'artilleur) datée du 2 avril 10h du soir et continuée samedi. Vous vous plaignez, ma soeur se plaint, X aussi ; mais ces plaintes sont bien faibles à côté de ces massacres depuis 2 jours.

Nous sommes depuis hier dans notre abri de téléphone, qui est sous terre, derrière maison, très confortable, et chauffé. Temps pluvieux avec éclaircies de soleil. La bataille continue surtout en face de nous. Hier c'était par ici ; avant-hier de même. On voit blessés et toutes horreurs. Enfin j'écrirai. Mais mouvements de troupes énormes retarderont lettres. Le propos de Joffre (qu'il ne veut pas de massacres) était peut-être pour éviter indiscretions. (Le travail continue). Les munitions (vite épuisées) donnent de l'occupation. Il y a des erreurs, des contrordres. En attendant, nous lançons des obus sur la gauche de l'action. (Ici, longue interruption) Le grand tintamarre a commencé et dure encore. On ignore naturellement les résultats, mais on voit un volcan de feu et de fumée sur la droite. Il passe des ordres continuellement et des discussions futiles aussi ; ces Messieurs seront toujours académiques.

Le 12 avril 1915

Je vous écris au galop en espérant que les lettres vont recommencer à arriver. J'ai écrit hier une grande lettre à X. où j'ai mis par écrit une espèce de sommaire pour votre manifeste ; ce n'est qu'un projet et il n'est pas composé ; mais si vous lisez avec soin, si vous copiez, si vous vous habituez à ce style étrange, si nouveau pour vous (je ris vous savez) parce qu'il est tout à fait sans ornement et sans hypocrisie (vous allez vous mettre en colère, sachez que je parle ainsi pour rire). Mais non ; ça n'est pas entièrement pour rire. Je crois que vous vous accrochez encore un peu aux lieux communs ; vous voudriez croire que c'est pour la France que le Français se bat, mais ce n'est qu'une idée de Sergent recruteur. Je n'ai pas encore trouvé un seul homme, parmi les braves soldats que je vois, qui s'intéresse réellement là-dessus. Mais aucun ne voudrait s'en aller vers l'intérieur avant la Paix ; ils rougiraient à leurs propres yeux d'abandonner les camarades ; ils auraient bien un vif plaisir à ne plus être sous le feu ; mais ils auraient honte de ce plaisir justement ; ces sentiments expliquent assez les guerres. Je les vois jouer autour de moi depuis six mois ; il n'y a aucune déclamation là-dedans, mais un gros drame à l'intérieur de chacun ; mais il ne faut pas croire non plus que l'opinion des autres agisse beaucoup ; chacun est cynique et ne pense qu'à sa propre police. Ces nobles garçons se reprochent un pas fait trop vite vers les abris lorsque l'obus siffle ; à l'alerte qui suit, vous les voyez polis et tranquilles, attendant que les autres passent d'abord. Remarquez que les portes des abris sont petites et incommodes, et que [...]

Mais il y a l'honneur de passer le dernier, qu'ils se disputent avec une politesse bien touchante, sans jamais y faire allusion ; ce sont des actes, et non des paroles. L'opinion n'aurait de valeur qu'autant qu'elle exprimerait quelque chose de vrai ; c'est là la force de l'opinion ; c'est

là qu'il faut gratter. Maintenant on a toujours un plaisir à être à l'abri pour un moment même quand d'autres sont exposés ; et dans le courage il y a une vue claire de tous ces mouvements intérieurs sans aucune hypocrisie. Cela ne tient pas directement au manifeste ; mais il faut rassembler tout cela, afin de ruiner les lieux communs ; il faut imposer aux gens naïfs ce détour de réflexion : la guerre n'est pas du tout ce que la presse officielle veut dire. Il n'y a guère de Sociologie ni de Mystique là-dedans ; et l'intérêt n'y joue aucun rôle ; une guerre est une affaire d'honneur, etc. Et par ce chemin on arrive à admettre une guerre sans résultats, l'honneur étant sauf des deux parts ; hors de cette idée réelle, tous les chemins sont fermés ; et les déclamateurs y ajoutent, tous les matins, des fils de fer et des poutres. Mais leurs travaux sont sans importance, car le chemin qu'ils barrent n'est pas un vrai chemin. L'idée du militarisme allemand est entièrement creuse ; ne vivons-nous pas sous un régime militariste et absolument tyrannique ? La guerre, dès qu'elle commence, produit ces effets-là partout ; si la paix était éclairée par l'idée juste de l'honneur, et par l'estime réciproque (fichtre chèrement payée de part et d'autre) il ne resterait rien du militarisme ni chez eux ni chez nous. Remarquez que ce travail de redressement des idées est très difficile, et attirera les plus grossières insultes et peut-être les rigueurs de la police. En revanche il suffit d'une vingtaine de femmes pour arriver à faire circuler un manifeste, une brochure et tous instruments analogues ; et le congrès est une occasion excellente. Si l'imprimerie nous fait défaut, faites polycopier, et en plusieurs langues. X ... vous communiquera les projets, il faut d'abord faire assez long, bien expliquer les choses (en passant vite sur ce qui est évident, à savoir les massacres ; en insistant sur *le massacre des meilleurs*). En essayant toujours d'expliquer que chacun est ici de bonne foi. Quand nous aurons une petite brochure, nous en tirerons aisément un manifeste plus court.

Au sujet de la haine, sentiment assez fort, mais étranger au courage, il faudrait insister sur les *différences naturelles* impossibles à

supprimer. Ne rien dire qui ressemble à un projet de Paix Universelle ; nous n'en sommes pas là.

L'idée initiale serait : Les femmes, profondément bouleversées, accablées etc. comprennent : 1° qu'elles ne doivent, ne peuvent et ne veulent rien suggérer aux hommes qui soit contraire à l'honneur. 2° que leurs plaintes ne conduisent à rien, et que leur honneur à elles est de les faire entendre le moins possible. 3° qu'elles doivent faire un effort de raison pour comprendre les causes réelles d'une guerre comme celle-ci, dominer les lieux communs qu'on prétend leur imposer, et retrouver quelques vérités d'importance et préparer, par un exposé d'idées justes, une réconciliation désirée.

Insister aussi sur cette idée qu'il ne s'agit pas de récriminer ; que les hommes d'état ont certainement agi de bonne foi et pour le mieux ; mais qu'enfin il y a certainement dans cette guerre quelque erreur énorme, puisque des deux parts et de bonne foi on fait exactement les mêmes discours. Vous en perdrez le sommeil. Mais je sais que vous n'avez nulle envie de vous fourrer dans une cave et de vous boucher les oreilles.

Il n'y a qu'un homme qui puisse vous aider utilement, c'est Michel Alexandre. Je n'ai rien reçu de lui et j'ai oublié son adresse. Je ne sais pas ce qu'il roule dans sa tête ; peut-être faudra-t-il le redresser et le ramener un peu ; mais j'en doute. Il travaillera de plain pied avec vous. La méthode : recopier, faire lire, modifier, recopier. J'aurais compté sur Desrol, mais il m'a envoyé des pamphlets contre l'Allemagne ; je ne sais si je l'ai ramené à des vues plus justes. Romain Rolland se meut à côté. Il faut aller droit, et oser. Je tiens la massue ; prenez votre fronde.

14 Avril 1915. Midi

Je ne sais plus si je vous ai dit que le bureau est maintenant charmante petite maison de troncs d'arbres et rondins, sous terre. Les

talus, au midi, sont plantés de fraisiers, d'iris, de pivoines. C'est tellement délicieux et joli, jusque dans les détails ; le bois de chêne naturel est une chose belle à voir ; et notre petit poêle ronfle bien. Réellement, je n'ai jamais rien vu de si parfaitement plaisant ; *l'Iliade* décrit des palais de ce genre. Le lit de paille est parfait, tout au fond sans le plus petit courant d'air. Comment habiterai-je d'autres maisons maintenant ? J'ai aussi culotte de cheval en velours souris qui n'a rien de militaire ; on distribue des pantalons sans aucun signe et de toutes couleurs ; cela prouve qu'on n'a pas si grande abondance d'équipement que l'on voulait faire croire. Mais c'est maintenant qu'il faudrait voir les molletières rigides ; c'est tout à fait grand seigneur. J'aurai bientôt un veston ; je cache le mien sous la capote.

Je ne sais pourquoi je pense au château de banlieue, et au piano et à l'automne doux.

17 Avril 1915

Je vous envoie la photographie de notre cabane téléphonique, qui est parfaitement belle (la cabane). La photographie est laide comme sont toutes ces images, mais vous imaginerez mieux la chose. Et quelle joie ! C'est justement l'autre petit carré que vous réclamiez pour le cadre d'Apollon.

Nuit agitée. J'étais de garde et il y eut deux attaques très violentes, l'une à 10 h. et l'autre à 3 h. Aussi ce matin j'ai dormi chez Carmen de 7 h à 10 h parfaitement bien. Et ensuite grande toilette suivie de saucisses à la purée de pommes. Jeannin m'a apporté le café au bureau et m'a fait la conversation dans son jargon incroyable, mais très clair (Il a appris le français à 20 ans). C'est printemps. Les oiseaux chantent ; la canonnade ne les trouble pas du tout. On dit par ici que l'Italie prend les armes ; si c'est vrai, c'est signe que la guerre est finie. Les officiers venaient consulter la Sybille dans son antre (1 bon mètre sous terre) et c'est ce que je leur ai dit, ajoutant qu'une nouvelle campagne d'hiver ne serait possible que si nous éprouvions un échec grave, par exemple si Paris était de nouveau menacé et même investi. C'est alors qu'il faudrait parler de guerre à outrance. Mais dans l'état où je nous vois, on peut parler de paix. Je crois que l'on trompe l'opinion sur la force réelle de l'ennemi ; il n'est pas plus affaibli que nous. Et l'idée d'écraser l'Allemagne est une idée de fantaisie. Je la trouve pourtant encore dans des lettres de civils notamment dans une lettre du petit Weil.

Je vois d'après ce que vous m'écrivez du Congrès Féministe : 1° que mes projets arrivent trop tard ; 2° qu'ils étaient tout à fait en marge, ces dames (j'ai vu cela dans les journaux) s'interdisant la recherche des causes.

Longue interruption ; c'est un des devoirs de mon état de faire conversation avec les officiers, et ce n'est qu'à moitié intéressant. Cela

veut se mettre au-dessus des sottises, mais sans idées pour les remplacer ; ce n'est qu'une prétention.

Le ciel se couvre ; nous aurons un peu de pluie et je m'en réjouirai. Me voilà revenu chez Carmen et encombré de conversations de divers objets ; il arrive un canonnier de la forteresse qui vient ravitailler son observateur ; on lui offre du fromage et un verre de vin ; c'est assez charmant à voir. Notre Carmen s'est enrichie d'une commode Empire à laquelle il ne manque que le marbre. Et voilà tout. Il me semblait que j'avais de joyeuses choses à vous dire sans fin ; mais les fâcheux ont fait envoler tout ça. C'est comme le réveil, il chasse les Apollons, les Minerves et tout le bazar, et aussitôt après, il efface le souvenir du souvenir ; sans cela la vie serait partout agréable et surtout la solitude. Au fait, je ne m'ennuie point ; je parle avec vous souvent et vous répondez très bien. J'attends toujours une lettre de Michel Alexandre, mais sans doute cet homme raisonnable ne trouve rien de bon à dire.

1er Mai 1915 – 8 h 30 du soir

Je viens d'écrire une lettre tapée à un ancien élève camelot du roi, qui m'a écrit des tranchées comme si j'étais professeur au lycée Henri IV. Sa lettre était parfaite ; il rappelait ses théories sur la guerre, et se vantait d'être dans la compagnie d'élite etc... Je lui ai répondu qu'il devrait être mort, etc. C'est un garçon d'ailleurs beau à voir et très brave, mais le brigadier ne l'a pas ménagé, et je lui ai dit ce que je pense, c'est que la guerre que j'aimerais serait contre lui et ses pareils et sans prisonniers. Certes ce n'est pas par pitié que je hais la guerre.

J'ai eu un entretien d'un quart d'heure avec le Colonel Machot, notre chef d'artillerie divisionnaire, homme intelligent et fort poli, qui me demandait, parlant de Bergson, si l'expérience de la guerre changerait quelque chose aux leçons etc. Je lui ai répondu en citant mes braves petits, presque tous tués, et lui disant que nous en étions à Hegel l'an passé, que cette doctrine se tenait, que je méprisais les journaux etc .. Il a très bien compris et nous sommes une paire d'amis.

Il faut compléter ce que j'ai dit de l'officier aquarelliste. Il s'appelle de Morlincourt ; il est élève de je ne sais quel séminaire à Rome, et lieutenant je ne sais comment. Attendez. Le quartier général est installé à Bouce dans un château qui appartient au général de Morlincourt (en retraite), père du dit lieutenant. Et ce général est célèbre pour s'être fait payer en détail jusqu'aux fleurs cassées. Son fils est lieutenant au même château, loin des obus, et c'est sur la terrasse de ce même château que je l'ai trouvé, achevant un panorama qu'il devait offrir au père Joffre.

Autant que j'ai vu, le père Joffre est gros et assez ordinaire ; mais j'étais à 15 mètres de lui ; je n'ai pas bien vu l'oeil.

J'ai toujours le portrait de Jaurès. J'ai vu qu'il a beaucoup d'amis ici comme ailleurs. Je suis bien aise qu'il soit mort. Les horreurs dépassent

ce qu'on peut imaginer. Je connais des histoires de notre côté, qui valent les vapeurs de brome. Mais il faudra oublier tout cela. Ce n'est que folie.

Notre équipe est surmenée en ce moment, par suite de lignes à poser et à relever. Et je viens de voir un de ces hommes fatigués qui venait prendre son Quart de nuit sans ordres. Je l'ai envoyé se coucher. Nous assurons le service de nuit sans eux ; je dors le jour, et très bien. Mais ce régime va finir demain, et ce n'est rien du tout. Je vois bien clairement qu'il faudra faire la paix, et qu'elle se tassera ; les crises de passion ne se terminent que par des arrangements médiocres ; les gens le croient impossible, et tout d'un coup s'y résignent. Je ne vois pas en quoi des dissentiments de fond peuvent être pénibles, s'ils sont reconnus. Car l'accord réel est rare. Je suis tout de même bien heureux d'être d'accord avec vous, mais l'amitié est au-dessus même des discussions ; il faut seulement élever un peu les bras... geste olympien. Bonsoir Minerva.

Le 8 mai 1915

J'ai soudainement envie de vous écrire, et je cède facilement, comme j'ai coutume.

Vous vous rappelez cet élève blond ; un jour je parlais avec lui en vous attendant ; naturellement il a été tué ; on m'en a tué encore deux autres ; David et Brodin ; et par malheur il m'est arrivé du lycée Henri,IV une lettre des parents ; ça devrait être défendu ; il n'est pas temps encore de lire ces choses- là. Il s'est trouvé que la lettre a été lancée fort loin et que Jeannin, Gontier et Cie ont été insultés de tous les noms. Il faudra pourtant que je réponde à ces parents-là ; et il me faudra plus de courage que pour toute la campagne, quelle qu'elle soit.

Jeannin est venu fort à propos au bureau m'apporter du café bouillant excellent. Une diversion était hautement nécessaire.

Je trouve que vous ne m'écrivez pas assez longuement à beaucoup près ; je n'aurais jamais prévu tant d'ingratitude. Et songez qu'à mesure que je deviendrai vieux, vous devrez faire mes quatre volontés. Donc, jeune fille, obéissez. Pardonnez- moi, je m'amuse à déraisonner comme si je n'étais pas à la guerre...

Je n'ai pas trouvé mauvais le manifeste d'Halbwachs pour le congrès. Les autres choses à dire, il faudra les dire, et cette pensée effrayante suffit à me consoler lorsque l'on dit que la Paix est encore loin de nous. La plus grande injure à quelqu'un, c'est de n'être pas de son avis. Mais tout cela est trop grave pour l'artilleur... Il se peut que nous allions conquérir Asie Mineure, Euphrate, Inde, Sumatra, Australie (quand la guerre sera contre l'Angleterre). Alors vous serez chasseur à cheval et viendrez avec nous, renonçant à la vaine pudeur si naturelle à votre sexe. Et aurez bon appétit et belle humeur comme j'ai. J'ai préparé pour 11 h ce jour un chateaubriand admirable, épais, saignant, juteux.

16 Mai 1915

Histoire vraie. Un avion allemand au-dessus de nos batteries, forme d'oiseau, ailes courbées, corps blindé et brillant, vitesse, force, élégance, incroyables ; tout petit, tout insolent. Mais nous téléphonons, et il arrive du sud avec gros ronflement une espèce de carton à chapeau compliqué, lourd, volant plus bas, rustique comme moi-même ; Farman chargé d'armes, et qui monte péniblement par spirales ; fumées, crépitements de fusillades ; l'élégant pigeon allemand plonge avec une vitesse folle et s'enfuit vers le nord. Cette histoire vraie va contre les lieux communs.

Le colis couverture et le colis conserves sont arrivés ; aussi le thon-sardines ; aussi le colis des élèves du certificat, avec pipe, tabac, cigares et autres bonnes choses. Et aussi des rubans verts en quantité. Jeannin les embrassait en dansant, disant : « des rubans de gonzesses », ce qui me fait voir qu'il est urgent d'adapter les moeurs aux actions ; car notre morale avance trop. Il est bon de dire que les rubans, conservés religieusement par Jeannin, se sont retrouvés dans l'eau de vaisselle. Mais les cigares furent bons. Communiquez à ces jeunes filles ce que vous trouverez convenable, avec mes remerciements. Il reste vrai que des torchons usagés feraient plus de plaisir que tout.

Jeannin est vraiment parfait. L'autre jour, étant de service à un poste avancé, il est allé se promener de boyau en tranchée, la nuit, jusqu'à l'extrême première ligne. « Il n'y a rien là-dedans. Si les B... n'étaient pas si c... ils avanceraient. » Le fait est, que sur son rapport l'estafette a parlé au général, qui fait maintenant fortifier ce coin. Le même Jeannin lit le journal de « Geneviève » et dit : « C'est pitoyable ; ça ne marche pas. Cte putain de France, on fait pourtant ce qu'on peut pour elle ». Vous riez. Et que restera-t-il de vous et de nous après cette guerre ? Amitiés aux six cheveux blancs. Je veux le jardin, mais avec un pavillon XVIIIème. Il me faudra aussi un piano. Mais nous avons encore le temps d'y penser ! En attendant, les obus allemands sont

formidables ; mais ce temps- ci, ce n'est que duels entre batteries, compliqué de duels d'avions. On se gare des morceaux qui tombent.

Je vous envoie un pétale, un seul, de mes précieuses roses. Et vous ne direz plus que le grand diable n'est pas sérieux.

29 Mai 1915.

Attention : changement de secteur : SP 120. Oh ! Mais ! Il y a longtemps que je ne vous ai écrit... Il est vrai de dire aussi que vous n'avez pas écrit beaucoup. Quoi de neuf dans le genre anecdote. L'archicube Bertaux, mon carré, depuis longtemps mon voisin, m'a enfin découvert. Brave garçon, très intelligent, plus intelligent qu'autrefois, vrai guerrier roux, sans aucune prétention ; officier interprète. Comme je lui dis : « Toi, tu n'as pas le droit de descendre à la cave, tu es un civil ». Nous avons fait petite promenade du matin (kleiner morgen wenderer) (Je vous prie de jouer ce Schumann, dans les scènes d'enfants). La belle anecdote est ceci : depuis longtemps, on veut établir ici une pièce de marine énorme, qui bombarde ma clef ou le noeud de la position (c'est le style militaire). En fait, la pièce de marine, qui nous a déjà attiré pas mal d'obus est fort en arrière et à gauche. Ici la position est excellente, mais tous les officiers disent sans détour : « Merci bien, pour nous faire bombarder... » Un civil n'a pas le droit de penser, ni même de dire une telle chose.

... Je ne vous parlerai pas de l'Italie. Les gens heureux et amoureux ne savent pas ce qui va descendre de la montagne. Boum ! Boum ! Mais il se peut aussi que l'Italie et la Roumanie, d'accord au fond avec l'Allemagne, ne fassent qu'une marche militaire destinée à amener la paix aux dépens de l'Autriche. J'en suis à un point de corne sous les pieds (si j'ose dire) qui fait que tout cela m'est indifférent.

L'énorme chèvrefeuille est si parfumé le soir que je trouve quelquefois la vie parfaite. La liberté du coeur dépend de la distance, et heureux qui en profite.

Je disais tout à l'heure, à table, du fond de mon fauteuil de général, une bonne chose : les motifs prétendus nobles ne servent pas ; mais il

y a un bon principe, c'est qu'il ne faut jamais céder à la force. Voilà le vrai nerf de cette guerre ; et, repris par ce côté-là, tous les lieux communs prendraient de la force.

Je soigne les rosiers. Je découvre des asperges, de l'oseille et du persil. J'ai cru que nous allions partir pour l'Italie ; j'y voyais un uniforme neuf (car je suis percé aux coudes) et la vue du lac de Garde ; à cela près ce serait la même chose qu'ici. Mais la chose est en suspens et, en somme, peu probable. Je ne dis pas : tant pis, je ne dis rien et je n'en pense pas plus. Il fait un temps brumeux et orageux. J'attends la fin de ma faction pour dormir à poings fermés. Beaux rêves peut-être... Le Dieu des Muses vous fait la révérence.

Le 7 juin 1915

Je n'ai absolument rien à vous écrire, sinon que je me porte bien et que je suis votre fidèle ami. Mais souvenez- vous qu'il faut me demander peu ; alors je donnerai beaucoup. Nous venons de manger à déjeuner une pleine assiette de cerises. Je crois même que la photographie a fixé la cueillette des cerises ; sujet neuf. Je verrai d'après les précédentes si l'on peut vous envoyer cette épreuve. Mais voilà bien la faiblesse de l'amitié : elle juge.

Je ne pense pas sans tendresse à votre petit Toto. Je vois d'ici d'autres enfants ; je leur donne du tabac et des cigarettes. Mais certainement il ne dit pas non plus sa vraie opinion [...]

m'en réjouis ; c'est le signe de négociations qui plaisent aux uns et déplaisent aux autres.

Aujourd'hui nous avons un fond de tonneau dans un seau de toile (envoyé par X) sur la table ; le seau est encore très propre. Cela fait comprendre les auteurs anciens : le vin monte au lieu de descendre... J'ai plaisir à vous écrire, mais vous moins à ce que je vois, et tant pis donc ! quel secrétaire prendra note des lettres qui ne sont pas écrites ? Mais tout ça m'est bien égal, Madame !

Tous les soirs, je me roule dans l'herbe en regardant le champ de bataille ; on n'est pas dérangé par les curieux : champs vierges, routes vierges. Notre effectif s'en va peu à peu aux lance-bombes, de sorte que tout le monde sera mort, même les artilleurs. J'admets aussi cette solution. Bertaux m'a tout de suite offert l'occasion d'aller à Jouy. Chacun est jaloux des obus du voisin. Mais moi, j'ai juré de suivre mon destin d'artilleur, et non mon destin d'archicube (Horreur !) Je dois dire que ce Bertaux a été charmant et tout simple et très intelligent. C'était le 1er juin. J'étais commandé de service pour refaire une partie de la

ligne entre Raulecourt et Jouy. Ce sont des régions tranquilles, qui se vantent d'être bombardées, mais on ne voit point les trous. (En guerre tout est vanité. Vous-même vous tirez vanité d'un avion. Et c'est très sot. Car qui n'est pas un héros en ce temps-ci ?)

Donc journée dans les bois et les prés. Au soir nous étions à Jouy ; Bertaux très mignon a fait manger très bien le brigadier et ses six hommes (et même ses deux chevaux) aux frais de l'Etat-Major. Retour en voiture, par les belles routes interdites en jour ; beau spectacle de nuit, fusées, canonnades (voir les journaux). Je m'interromps à chaque instant pour attraper des mouches. Envoyez quelque piège à mouche ingénieux, si vous en trouvez. Aujourd'hui même je vais chercher des tiges de rhubarbe dans les jardins pour faire de la compote. Mais auparavant je vais dormir un peu dès que ma faction sera finie. Veillent les rêves olympiens... Mais ce n'est pas tous les jours. Je n'ai certainement pas grossi ; c'est toujours cela de pris sur l'ennemi. Je crois que je vais vous envoyer encore un portrait. Mais cette fois, vous ne trouverez pas que la figure est manquée. Et surtout ne dites rien ! Les sentiers de la Parfaite Amitié sont difficiles.

L'artilleur-brigadier est en train de dessiner la concierge de Carmen (imaginaire). Et vous pouvez admirer les molletières qui ont fait 20 km à pied le 1er juin sans aucune gêne ; c'est dire qu'elles sont enfin brisées. N'empêche qu'elles étaient beaucoup trop étroites. Remarquez aussi que j'ai les coudes percés et toujours la tenue noire, pendant qu'à Paris et même à Jouy, ils sont de bleu-horizon, invisibles ! J'ai des pivoines parfaitement blanches ; comment en envoyer quelques pétales ? L'artilleur est plutôt rouge.

Je suis d'avis qu'Halbwachs fait du bon travail, je vous prie de le lui dire de ma part. Et qu'elle n'ait pas peur (la prison est peu de chose en ce temps-ci) car nous vivons sous une hypocrisie (je ne sais plus l'orthographe) monstrueuse. Je n'ai rien écrit à Romain Rolland, mais j'aimerais qu'on lui écrive de ma part, pour lui dire que je l'estime

hautement et absolument, en comparaison des lâches, exception faite pour ceux qui se font tuer, et encore...

14 Juin 1915

Ce bout de lettre n'est que pour vous saluer respectueusement. Et pour vous envoyer aussi un tout petit brin de mélilot. Il y a de la paix dans l'air et même dans les journaux ; c'est la première fois depuis le 2 août que j'ai cette impression ; et je la crois fondée. Il faut que les Français renoncent à croire ce qu'ils ont cru depuis 10 mois, je dis *il faut*. J'exprime par là une nécessité qui se montre éloquemment, par exemple quand on dit que l'ennemi n'a plus de munitions. Boum ! Boum ! et de très bonnes.

Je crois que vous n'écrivez pas trop au brigadier. Peut-être avez-vous beaucoup de choses à ne pas lui dire. Mais dites-en d'autres. Pour moi, j'ai échangé des lettres assez vives avec E. et sa femme ; ce genre de monde qui se dit infinnier n'a pas le droit de se résigner au malheur des autres. Vous ai-je dit ce que je pense de la lettre de R. R. ? Il faudrait l'imprimer à milliers, quand on s'exposerait à la prison...

Bonnes cerises, bonnes fraises. Bientôt bonnes prunes. Ralentissement de la guerre. Chaleur. Sommeil de jour, si parfait. Bureau tranchée frais et sombre. Chasse aux mouches. Grésil. Avions ; réglages par avions. Il y a mille choses que je ne peux pas dire. J'aurai bientôt un cheval, et il faut que je pense à la nécessité (peut-être) de rentrer par étapes à cheval. A quoi il faudra se préparer. Je suis bien mieux préparé à une seconde campagne d'hiver. Peut-être allons-nous jouer aux échecs. Mais alors le temps filera encore plus vite. La vie est courte partout. J'étais bien étonné de parler de musique à midi avec l'estafette Renault. Cela m'aurait aisément jeté dans une espèce de tristesse... Comme musique réelle nous avons l'automobiliste de tous les jours, qui joue de la flûte selon la règle des bals-musette. C'est bien laid...

Le 20 Juin 1915

Hélas les jours vont décroître ; ce beau printemps va sécher. Ne faites pas de reproches ; je suis bon ami, et fidèle écrivain. Reçu hier les magnifiques tape-mouches. Milliers de victimes. J'avais déjà fabriqué raquette en corne avec fil de cuivre fin ; plus énergique et moins précis. Cette chasse ne laisse aucun temps pour écrire.

J'ai trouvé dans le Journal de Genève un très bel article de Romain Rolland avec citations de combattants allemands, qu'il faut publier en petites feuilles bien lisibles et répandre partout. Prenez ce parti. Les textefs sur lesquels vous délibérez seront neutres et faibles. Ici tous ceux qui ont lu disent : « Voilà ce que nous pensons ». Et ne vous laissez arrêter par rien. Il s'agit de la mort de ces jeunes gens, presque enfants, que je vois ici un peu plus sérieux que leur âge ne le voudrait ; mais quels sourires. Je vous jure qu'à la paix j'entrerai en guerre, sans aucune pitié. Il n'y a aucune amitié qui tiendra. J'ai écrit à E. deux ou trois lettres féroces, auxquelles sa femme a répondu par le traits les plus [...]

Notre vie dépend du hasard, comme toute vie. Mais du moins notre imagination n'est pas trop tachée. Mais à quoi bon insister ? Tout cela, pour la plupart d'entre nous, est le juste châtement d'une lâcheté incroyable devant l'opinion. J'ai pourtant le sentiment qu'on pourrait choisir 21 propos d'Alain, non déplacés maintenant ; et s'il était utile de les publier, ce serait grand honneur pour moi. Il est vrai que je n'ai jamais mérité grand honneur ; non que j'aie été si lâche ; mais plutôt un peu trop heureux d'avoir été courageux sans risque. Mais je veux profiter entièrement de ma chance.

Je vous parle souvent ; je vous écris peut-être moins ; mais je me changerai. Il est vrai que je lis aussi Mauprat et que c'est bien beau. Je

ne sais même pas bien en quoi c'est de second ordre.

Mais il est l'heure d'aller à la soupe. Minerva, je vous salue.

Le 26 juin 1915

J'ai eu par X le sermon de Romain Rolland aux femmes. L'idée initiale est très bien ; mais elle n'est pas suivie comme il faut ; l'appel à l'amour est vieux comme l'Evangile, et ne donne que moutonnerie. Et on tue les moutons. A partir de cette idée, que les femmes n'ont rien fait pour la paix, je développerais ainsi. Les femmes ont trop peur de l'opinion ; cette peur est naturelle chez la femme pauvre, qui craint plus encore que son mari de perdre une place, d'être mal vue etc... Mais le mal est surtout chez la femme riche (ou à demi), qui, par des sentiments louables, adore les lieux communs. Le problème de la guerre et de la paix doit être souvent abordé, et toujours traité à fond ; il suffit d'écartier deux ou trois apparences, et de faire figurer aux débats la réalité de la chose, c'est-à-dire des morceaux de fer dans le ventre, dans la poitrine, dans la tête, ou encore deux cent cinquante cadavres sans sépulture (aujourd'hui cachés par l'herbe). (Tolstoï bon à lire et à citer là-dessus). Aussi critiquer l'admiration pour le courage, si naturelle chez les femmes et chez les enfants. Faire voir que la déclamation, si discrète qu'elle soit, est ridicule, odieuse, dangereuse. D'abord chez l'homme comme Lehugeur, qui n'aura jamais à se battre parce qu'il a passé l'âge ; et aussi chez celui qui va se battre, car il ne sait jamais s'il va s'arrêter à Boucq, à M., à R. ou à H. (ce sont des points du « front » où l'on ne risque rien du tout). Sans compter qu'on n'a pas besoin d'un grand courage pour être ici, ou plus près. On espère toujours s'abriter, etc. En revanche il faut admirer l'homme qui va bondir pour l'assaut ; mais celui-là n'est ni à la salle à manger, ni au salon. Les femmes peuvent beaucoup pour terminer par le mépris tous les héroïsmes en paroles. Et, dans l'éducation des filles et des garçons, mêmes remarques et même tactique. Je pense qu'il faudrait aussi mettre en garde contre la propagande dite pacifiste, qui déclame inutilement contre la guerre en soi, quitte à déclarer, dans un cas

particulier, que la guerre est juste et a pour fin la paix etc. Il vaut mieux accorder en général qu'il peut y avoir le ridicule et l'odieux des passions [...]

Dès que l'on croit que telle guerre est inévitable, elle est inévitable. Et si on le croit parce que beaucoup le croient, c'est la même faute : manque de courage etc...

Le temps me presse. Je tue des mouches ; je règle des appareils que l'orage a déréglés...

4 Juillet 1915

Ne vous étonnez pas si j'écris au galop, et des niaiseries. Accusez les tape-mouches merveilleux et les antiseptiques de X que je répands plusieurs fois par jour. Car je suis très raisonnable et je suis bien le seul ; ils vivraient dans les charognes.

Je n'ai jamais eu beaucoup d'espoir, comme vous savez, et je n'en ai plus guère, connaissant trop la force de l'adversaire et ses ressources inépuisables. Quant à la sottise, je veux croire qu'elle est pareille des deux côtés. Je vois que par la timidité du plus grand nombre, nous avons laissé l'occasion d'une paix avantageuse. Comment ne croiront-ils pas après cela que nous avons juré d'exterminer l'Allemagne ? Nous pouvons alors tout prévoir car selon mon opinion, qui se vérifie de jour en jour, le temps qui s'écoule donne des avantages à nos adversaires, à cause de cette organisation industrielle que nos hommes d'Etat commencent à découvrir et qui était pourtant connue de tout le monde. (De même que le projet d'invasion de la Belgique était un thème d'école depuis 20 ans). Si j'étais dans les Conseils du gouvernement, je dirais : si nous n'en sortons pas maintenant, comment en sortirons-nous ? J'ai bien vu le manifeste allemand (social-dém.) pour la paix ; mais je suis persuadé que l'Allemagne l'a offerte plus d'une fois. J'ai vu aussi par une allusion que Pelletan est mort. Quelqu'un a-t-il osé rendre hommage à l'homme de jugement qui a pris parti pour les torpilleurs et les sous-marins ? Mais la presse est au-dessous du vomissement. Un exemple bien plaisant. Gontier photographie une vieille femme de Woëvre avec la hotte du pays sur le dos ; le cliché circule si bien que nous retrouvons la photographie dans le Daily-Mail avec la mention : une réfugiée d'Ypres. Mille autres exemples si on voulait ; il n'y a pas une ligne sur les choses que je sais, qui ne soit une erreur et une sottise.

Anecdote : un de nos amis qui avait des relations en Allemagne

s'entretient avec un grand chef. Le grand chef dit : « Voyez-vous encore quelque B. que vous puissiez estimer ? » « Ma foi, répond l'autre, il faudrait voir. J'en voudrais tenir 2 ou 3 et savoir ce qu'ils pensent. Et puis, je crois qu'on a exagéré beaucoup. » Fureur du grand chef : « Eh bien, moi, si mes hommes entrent en Allemagne, ils violeront et tueront ; voilà ; les femmes, les enfants... » Un jugement de cette force ne doit pas vaincre. Et c'est tant pire pour vous. L'heure me presse. Vite je vous quitte.

Le 13 Juillet 1915

Il est difficile de rester juste quand on voit tous les civils adopter d'enthousiasme l'opinion officielle. On peut très bien se battre avec toute l'énergie possible et vouloir la paix de même. Ce qui me paraît dangereux, c'est de soutenir les yeux fermés et par devoir que nous poursuivons l'écrasement de l'Allemagne ; car, pour ma part, je considère au contraire que le but le plus avantageux est d'arriver à une paix qui n'humilie personne. Je crois qu'une telle paix était possible depuis le printemps ; je ne sais pas si elle est possible maintenant. Mais que l'on refuse d'examiner la question, que l'on se jette dans l'opinion la plus confuse, la plus terrible par ses conséquences, simplement parce qu'une tyrannie incroyable prétend l'imposer, cela me paraît une lâcheté à peine masquée. C'est une espèce de panique où chacun marche sur les siens. D'ailleurs je vois bien que c'est plus fort que vous et que nous. Et les soldats ont bien ce sentiment qu'ils paient pour les civils (pour que les civils soient glorieux ou tranquilles), et qu'on n'y peut rien. On m'a écrit que Romain Rolland aurait renoncé. J'admets. Et moi-même je ne fais rien du tout que d'insulter mes amis et connaissances. Réduit à cela, je ne supporte pas que les opinions intérieures fléchissent. Comprenez bien cela. Je sais que je ne pardonnerai pas à E., et c'est très pénible ; mais c'est encore plus aisément supportable que dix jours de tranchées. A la paix ce sera pire pour moi, du moins à ce que je crains.

Merci pour les confitures.

14 Juillet 1915

Je viens d'avoir deux bonnes heures à mon compte. (Il est 15 h 15)
Après un déjeuner supérieur : ragoût de veau, canard rôti, fromage, confitures, vin de Lorraine, Bourgogne, café, cigare ; donc après ce repas magnifique, je suis allé, seul (car tous ces militaires sont bien paresseux) au chantier d'abri, qui était envahi par l'eau à la suite d'un orage. Au fond de la cave, au coin le plus bas, j'ai creusé un petit puisard (dans l'eau, ça n'est pas bien commode), j'y ai fait couler toute l'eau, que j'ai enlevée avec un seau. Il s'est trouvé dans le même temps un bombardement de nos jardins avec du 105, qui m'a laissé entièrement indifférent, d'abord parce que je me trouvais dans une espèce de tranchée (la cave n'est pas encore couverte) ensuite parce que je m'approche de l'état d'esprit militaire, si complètement indifférent à beaucoup de choses. Les autres vont voir ce travail et vont rougir et travailler à leur tour ; c'est l'histoire de chaque jour.

Voilà déjà le vagemestre bien en avance.

Le 22 Juillet 1915

Je suis étonné de trouver les civils impitoyables. Tous de la même manière, selon les mêmes formules. Jamais le despotisme d'opinion n'a été plus lourd. J'essaie vainement d'argumenter contre Elie ; je ne vois point naître le plus petit regret ; l'embusqué considère le massacre des fantassins comme un fait prévu depuis longtemps, naturel, et inévitable, jusqu'à ce que l'Europe se soit tassée autrement. Et vous paraissez étonnée que je sois en colère. Songez qu'il s'agit de blesser et de tuer une foule de jeunes gens. Si on posait clairement la question, chacun répondrait sans doute : « Le plus grand bien, sans comparaison, ce serait de sauver la vie à ces jeunes gens, quand ce ne serait que pour six mois. Que ne dépense-t-on pour faire vivre un vieillard pendant six minutes ?

Représentez-vous les pensées d'un petit Toto, qui se sent abandonné de toute la terre et pour des raisons d'équilibre européen qui ne sont nettes dans l'esprit de personne ; mais sa mort est très nette pour lui, et la mort d'un fantassin très nette pour moi. A quoi l'on objecte toujours (à moi) : « Vous faites la guerre volontairement ». Oui, mais je prétends ne pas soumettre mon esprit à cette nécessité ; ne pas bassement adorer les opinions bien payées. Oui, je gâte par mes opinions une situation exceptionnellement honorable ; voilà mon crime. Les bourgeois tirent plus d'honneur de leurs enfants, etc. J'aurais honte si je continuais. Mais enfin je refuse de parler ou d'écrire d'autre chose que de cela. On a tué 500 fantassins la nuit dernière ; on va en tuer 500 cette nuit ; je consens à les tuer de ma main, si l'on m'en donne l'ordre ; mais je conserve tout de même le droit d'exprimer une opinion, c'est que pour ma part je préfère une paix bâtarde tout de suite à une victoire brillante qui coûtera tant de vies. Cette opinion je ne l'impose pas ; je la propose. Mais j'ai bien le droit d'éprouver une espèce d'horreur pour ceux qui ne l'ont pas. Car enfin vous avez une

opinion sur l'avenir du pays ; ce n'est qu'une opinion ; mais vous n'hésitez pas à la produire et à combattre l'opinion contraire, sachant que vous contribuez à faire tuer des milliers de jeunes gens. De la part de gens qui sont dans leur fauteuil cela me paraît mériter le fouet. Et je vous jure que ces gens-là je les verrais en péril de mort, je ne remuerais pas le petit doigt. Pourquoi le ferais-je ? Cherchez une excuse. Il n'y en a point ; voilà ma vraie et ma seule pensée, et je ne vois pas pour quelle raison je la dissimulerais à vous.

Je l'atténue, par un sentiment d'humanité.

Envoyez-moi plutôt des confitures. Votre ami.

25 Juillet 1915

Je vous ai écrit une lettre bien en colère, qui aura gâté vos projets de vacances ; et cela même est juste. Il est effrayant que des gens songent à se reposer. Et que m'importe que vous creviez tous puisque vous les civils vous considérez comme tout à fait négligeable la mort d'un millier de fantassins. Mais on ne peut pas toujours être en colère.

Au sujet de la permission je vous dirai que je n'en prendrai point. A vrai dire, je dois priver les civils, autant qu'il est en mon pouvoir, de tous les plaisirs quelconques, afin qu'ils pensent à la paix autrement que pour dire ou'il est inutile d'y penser. Je devrais donc refuser vos confitures, et certainement je le ferais si mes camarades ne les aimaient pas tant. Retenez bien ce devoir : tant que vous n'êtes pas atrocement malheureux, malheureux à mourir, vous n'êtes pas dans l'état convenable. J'entends bien que vous refusez de vous y mettre ; mais votre T. ne peut pas refuser d'y être...

Vous dites que vous seriez traitée de folle et de sans-patrie. Qu'est cela à côté des grenades et des gaz empoisonnés. Donc vous vous embusquez ?

Vous dites qu'il ne faut pas désespérer. Mais sachez que pour continuer seulement à bêcher quand les obus pleuvent, il faut être au-dessous du désespoir. Les militaires ont bien tort de vous écrire qu'ils sont contents.

Le camelot du roi de Basly (c'était à Joigny) me disait : « J'ai une douleur au coeur ; j'en puis mourir ». Je lui répondais : « Eh bien, mourez ! qu'est-ce -que cela fait ? » Je vous en dirai autant pour les bains de mer ; s'il faut aller à la mer ou mourir, mourez. Chaniel, Michel, tant d'autres, aimaient mieux vivre ; ils sont morts tout de même. Il y a aussi M.R., embuSqué à cause d'un état du coeur qui pourrait... Je l'ai invité aussi à mourir. Mais il ne veut pas non plus

mourir. Ce n'est pas une petite chose que mourir, certes.

Tout cela répond à vos secrètes pensées, heureusement. Si vous êtes juste, vous lirez ma lettre à E. afin de lui gâter ses vacances. Si tous les T. de France écrivaient comme ils pensent, et comme j'écris, la paix aurait peut-être des amis réels.

Le 6 août 1915

Il y a une bonne raison pour interrompre les discours sérieux, c'est que la censure montre les dents ; on nous menace de nous condamner à la lettre ouverte, ce qui serait féroce.

J'ai reçu un colis de conserves excellentes et vous me chercherez une petite bouteille d'aluminium que vous remplirez d'alcool à brûler, pour moi faire ma barbe.

Je n'entends parler que de permissions. Le premier résultat est de compliquer étrangement le service ici. Du reste je ne m'obstinerai dans aucune résolution et je ne ferai rien (avec suite) qui puisse vous faire de la peine. Mais il reste vrai que je n'ai nullement envie de traîner dans les trains avec une musette sur le dos ; tout ça pour quoi ? Pour avoir le chagrin de partir encore une fois : non, non. Ce fut assez difficile déjà. Ne trouvant pas de solution, j'ajourne ; je partirai avec la classe 14 à laquelle j'appartiens ; mais j'espère que d'ici là il arrivera quelque chose. Et si c'était la Paix ! Mais la censure interdit peut-être ce genre de souhait. Il serait bien plaisant de constater en d'autres temps que la censure est exercée par les plus timides sur les plus audacieux. S'il n'y avait pas d'autre danger, on rirait bien de ce doux gouvernement, qui roule des yeux terribles.

12 août 1915

La censure n'a duré que deux jours ; elle est supprimée en ce sens qu'on revient au régime ancien. Je crois pourtant utile de montrer une certaine prudence. Longue lettre de Michel Alexandre, réponse à une lettre difficile à digérer, sur le texte : « Vous m'avez sauvé ». Je lui ai dit d'aller voir à Sévigné. Là on lui donnera tous les renseignements nécessaires. Une entrevue serait de première importance. J'ai averti aussi X. Je ne m'occuperai plus de ces choses qui sont l'affaire des civils. Ce que vous me dites de T. et de ses camarades ne [...]

chose de bien nettoyé à l'intérieur pour tenir selon les ordres. C'est étroit et défini, horriblement difficile ; à la hauteur du bel animal humain. Le sublime ne naît que sous ces formes définies et même rétrécies. Je m'étonne de l'avalissement de toute notre littérature de guerre. Tout cela est d'ailleurs défini dans les *Mars* ; il est impossible de prévoir mieux. Mais n'ai-je pas prévu aussi la forme que les projectiles auront dans 10 ans. (et il y a peut-être 15 ans que j'en ai envoyé le dessin à Elie). Dès qu'on ne prend plus les passions pour des raisons, on est naturellement dans le vrai. Le difficile est de se délivrer. J'aimerais vous transcrire la lettre de M.A. mais c'est trop long. Il me confie une tâche bien lourde. Il serait certainement plus expéditif de mourir pour la Patrie que de vivre pour elle ; mais il n'y a pas lieu de choisir. Toutes ces tâches, de même que celle de guerre, effrayent de loin (c'est le jeu des passions). Il est très important de ne pas faire bagage de ses passions.

La vie ici est toujours la même ; tranquille avec surprises, encombrée un peu de petites corvées. Votre artilleur est en bonne santé aussi, et peut-être rougeaud aussi. On a des prunes autant qu'on veut ; les vôtres étaient meilleures et mangeables, mais les raisins étaient

pourris. Ce sont des folies d'amitié bien douces. Je vous envoie ce frère
artilleur ; l'épreuve est d'un sale ton ; la pose est de soldatesque, mais
il paraît que c'est très très ressemblant. Cela fait comprendre la
légende concernant le vieux brigadier (version des fantassins) : « c'est
un colonial qui a déjà été 2 fois maréchal des logis, et 2 fois cassé ». Ces
choses font la joie de Gontier, toujours charmant et très intelligent ;
mais bilieux. « Je passerai ma vie à me venger », voilà comment il traduit
les idées. Cette traduction n'est pas infidèle en ce sens qu'elle conserve
toute la force de la chose. Les bilieux sont utiles à cela. Et ils sont
beaux quand ils sont assez intelligents pour penser sans passions. C'est
le cas. J'avoue que je suis quelquefois très heureux de parler de tout
avec ce garçon. Résumé : il y a unanimité contre l'opinion unanime.
Courage. L'horizon s'éclaircit un peu, il me semble. Mais ne parlons
pas politique ; il n'est pas temps encore. Avez-vous l'héroïsme de
m'envoyer *l'Otage* ? (un autre exemplaire s'il s'en trouve). Je ne vous
cache pas qu'il sera perdu.

4 Septembre 1915

Vous voyez que je n'ai plus de papier à lettres. Je sais qu'un lit, en revanche, a été expédié. Je vous dirai si j'aurai passé au travers ou non. Pour mon hamac, ce fut une belle histoire. Un jour, c'est une attache qui a cédé, un autre jour une autre et finalement le mur, auquel les attaches tenaient trop bien. Le trou du mur est rebouché, mais à chaque fois, je tombais joyeusement.

Il y a un aspirant, sortant de Centrale, de Condorcet, du nom de Guillaumeron. Il vit avec nous. C'est la vraie jeunesse de ce temps ; il prend tout au sérieux et apprend autant qu'il peut. C'est beau à voir. Nous le promenons, Gontier et moi, dans ce paysage désolé. J'apprends en même temps encore plus de choses. J'ai eu la chance de voir 4 fois un obus en l'air, jusqu'au moment où il commence à redescendre sur sa trajectoire. J'ai vu aussi des tas d'autres choses dont on ne peut pas du tout parler. J'ai vu aussi des bois et des ravins que je ne connaissais que d'ensemble ; et une incroyable église de Fl. dont voici à peu près le profil. [dessin] Ces courses n'étaient pas seulement pour instruire l'aspirant, mais d'abord pour montrer certaines lignes à Gontier, qui est sous-officier des lignes depuis 2 jours. Il en résultera pour moi que je ferai mieux ce que je voudrai pour l'ensemble du service et peut-être aussi que je m'occuperai un peu moins à prendre des factions ,et un peu plus de la surveillance du personnel et des lignes. Nous grattons avec bonheur dans les fils et les vis. Il pleut. Il pleut. Les fantassins sont déjà dans l'eau. Je n'en vois partout que des vieux, ou bien des enfants sans barbe ni moustache.

Je suis content que vous ayez vu M. A. J'ai des nouvelles de Borrell qui est maintenant capitaine et de Desbois toujours sous-lieutenant, et qui, après un long séjour aux états-majors, va se trouver au combat. Descolas est mort de cette longue maladie qu'il avait. J'ai à écrire aux parents ; mais je recule.

Vous, bon phannacien, nous aurions pu vivre aussi sous la Terreur. On ne choisit pas. Mais nous aurions tout de même regardé les nymphes des Tuileries et cet homme un peu court, mais si bien fait. Mais il convient que je sois dans la boue.

J'ai lu et relu *l'Otage*, même des fois en pleine guerre d'artillerie ; convenable aussi. Oui *la Foire aux Vanités* sera lue après le bon *David Copperfield* que X m'a envoyé.

11 Septembre 1915

Faites- moi des reproches,mais n'oubliez jamais ce que je vous ai écrit maintes fois. Je reçois aujourd'hui vos confitures solides, le tome 1 de *la Foire aux Vanités*, et le buvard avec le papier à lettres. Le fait est que je n'avais plus du tout de papier à lettre ; mais surtout je suis plein de travaux, et surtout surtout je suis presque sûr que vous avez reçu une lettre qui rend vos reproches inutiles, ou alors, c'est que j'ai rêvé que je vous écrivais ; vous ne direz pas que ce n'est pas beaucoup plus joli, puisque les rêves sont involontaires. Ainsi je mérite des compliments pour ma volonté et pour le reste. Voilà ce que c'est que de gâter les garçons.

Donc changements. Mon sous-officier est parti à Fontainebleau. Gontier l'a remplacé et convient parfaitement pour ce travail d'agent-voyer électricien. J'ai d'abord dû lui montrer le matériel et les lignes dont j'étais le gouverneur intérimaire ; d'où des promenades étonnantes que je crois bien vous avoir contées. Des bois, des vallons dans les bois, d'énormes pièces dans les vallons. Boum ! Boum ! Des villages encore plus sinistres que celui-ci et notamment Fl. qui est l'horreur même. De vieux fantassins tout blancs et des collégiens vêtus en militaires. Enfin toute l'horreur avec un temps admirable. Mais il y a déjà 8 jours de cela. Je vous ai bien écrit (ou j'ai rêvé)que nous allions avec un nouvel aspirant, Guillaumeron, élève de Centrale à Condorcet. Depuis grandes occupations autour de la TSF.

A chaque réglage par avion, il y a à surveiller 1° le sans-filiste et la transmission du sans-filiste aux batteries intéressées ; 2° Les conversations qui voudraient se mettre à la traverse ; 3° les panneaux de calicot qui sont au bout d'un autre téléphone et qui servent à parler à l'avion. Tantôt le brigadier court recruter des hommes pour tout ça ; tantôt il s'installe dans la Cave TSF comme une araignée au milieu de sa toile. J'ai dû organiser le service du Central sans moi. Je fais des

remplacements de jour et de nuit quand j'ai le temps ; absolument librement. Le reste du temps, nous cherchons avec Gontier à réaliser de petites améliorations, en profitant des immenses travaux d'innombrables fantassins. Imaginez votre artilleur et son ami dans un boyau en zig zag où on voudrait vivre tant il y fait bon au soleil avec un petit vent frais. Nous étudions le tracé d'une ligne sur petits piquets plantés dans la paroi ; tantôt nous sommes cachés de l'ennemi ; tantôt le von Montsec, comme nous disons, nous voit (peut nous voir). Alors nous filons tout petits comme des lapins.

Il tombe de belles pommes dans le boyau, nous croquons. Et nous écoutons les canons afin de savoir s'il ne va pas tomber autre chose. Présentement (il est bientôt 5 h) je vais aller au bureau faire 2 h, ce qui est moyen de voir si tout marche bien. J'ose dire que vous ne m'écrivez pas beaucoup. Je viens de m'interrompre pour voir un de nos avions qui a bien reçu 200 obus autour de lui et qui ne mollit pas. Ce qui prouve qu'il ne suffit pas d'avoir des canons braqués pour arrêter les avions. Je sais Que M.A. est allé à Blois. Il y a beaucoup à faire pour changer les sentiments avoués ; et il faudra toujours en venir là.

14 Septembre 1915. 5h30 du matin

Je viens de recevoir petits gâteaux et papier à lettre ; ce papier à lettre bleu joli m'a transporté de joie. C'était presque aussi charmant qu'une lettre. J'ai eu aussi lettre hier. Et je crois bien avoir écrit beaucoup. Je n'irai donc pas au coin. J'ai le sentiment polichinellique que vous me gâtez beaucoup. C'est parfait comme ça.

Aujourd'hui temps gris et petit brouillard tiède qui a empêché toutes les opérations. Ce matin je suis parti avec Gontier vers le N.E. pour voir une ligne à nouveau tracé ; je lui ai montré un nid de fraises qu'il ne connaissait pas ; nous avons grappillé aussi dans les vignes ; le terrible observateur ennemi ne pouvait pas nous voir. A peine un malheureux coup de canon de temps en temps ; tout à fait en dehors de notre champ. Mais en face et à gauche à 30 ou 40 kilom. quelle canonnade terrible. On s'habitue à cette vie flâneuse, à ces attentes interminables. Mon travail principal depuis le matin jusqu'à 17 h est d'attendre quelque réglage par avion, ce qui est annoncé un quart d'heure à l'avance. Alors il s'agit de courir, de mettre tous les hommes à leur poste, c'est à dire 4, et de surveiller le tout avec le téléphone à l'oreille à côté du sans-filiste, en notant les incidents, de façon à pouvoir faire au lieutenant un résumé de la chose. Si aucun avion ne vient, je m'installe au central de 10 h 1/2 à midi, à l'heure de la soupe. Je fais de même de 5 à 7. Le soir, après les premiers appels de nuit, je m'assure que les chefs de poste ont bien compris la consigne de nuit, afin que nos 14 pièces ne fassent pas Boum à contre bon sens. Après cela, on se couche. Une nuit sur 4, je fais la nuit de 19 h à 7 h au poste central. C'est vraiment peu mais pourtant les journées passent vite. Il y a des difficultés de gouvernement amusantes. D'abord chez Carmen. J'ai dû congédier tous les cuisiniers et balayeurs, plus les observateurs de la Forteresse, ces diables ayant joué gros jeu toute une nuit malgré la défense de l'aspirant. Ainsi nous nous sommes séparés de Jeannin,

non sans quelque regret ; il est vrai qu'il s'est montré insolent et malfaisant à souhait ; mais il n'est pas à craindre que les passions manquent jamais pour justifier après coup n'importe quelle guerre.

Il paraît à Genève (j'y pense) un petit bulletin illustré "La guerre mondiale", qui malgré son aspect misérable est parfaitement bien rédigé. Bonne lecture pour Y, bonnes cartes, renseignements bien filtrés ; c'est ce que j'ai lu de mieux. Le journal de Genève, d'ailleurs si intéressant, me paraît un peu trop réactionnaire, et favorable à la France par préjugé. Le petit Bulletin dont je vous parle (à peu près le format du Miroir, avec la 1^{ère} page illustrée) est purement scientifique.

Nos journaux ont bien changé de ton ; mais ils sont encore nourris d'illusions dangereuses. Je ne me rappelle plus si au Luxembourg, avant le départ, je vous avais fait des discours stratégiques. Ils n'étaient que trop vrais ; et maintenant j'en fais d'autres qui ne sont pas bien réjouissants non plus. Il me paraît hors de doute que si l'ennemi veut mettre quinze corps d'armée ramenés de Russie sur un point de notre ligne, il y aura un fléchissement notable et peut-être encore une espèce de panique ; car on a trop fait espérer, en compensation de massacres dont l'ampleur commence à apparaître à tous, la victoire, la vengeance, la paix pour un long temps ; je suis bien loin de croire que ces discours insensés soient bons pour affermir les courages ; et, si l'on renonce à ces discours-là, il faut pourtant bien proposer une fin raisonnable, quelque arrangement moins ambitieux. Vous avez lu dans le Journal de Genève les dernières propositions allemandes (intégrité de la Belgique ; statu-quo pour France-Allemagne ; mais cessions en Afrique et indemnités à débattre. Pologne indépendante). Il me semble que là-dessus on pourrait aisément, utilement négocier. Une chose me frappe, c'est que la Russie, auteur premier de la prise d'armes, est maintenant la plus touchée. L'Autriche et la Serbie se trouvent hors d'état de prétendre par elles-mêmes. La situation n'est donc pas très écartée d'une espèce de justice et je souhaite que l'esprit

public chez nous arrive à le comprendre au lieu de répéter des lieux communs ridicules. Il est bien entendu que nous nous préparons tranquillement à la campagne d'hiver. Mais cela même nous donne le droit d'exiger que le civil réfléchisse et se fasse des notions exactes ; je n'oublie pas non plus que nous sommes forts et bien armés ; je le constate et je m'en réjouis. Mais c'est quand on se sent fort qu'il faut négocier. Je ne devrais pas revenir là-dessus. Mais les événements vérifient tellement ce que je disais... Je voudrais savoir si les civils sont aussi fermés qu'il y a 2 mois.

22 Septembre 1915

Je réponds à votre longue lettre que je viens de recevoir. J'ai lavé Onoto, comme vous voyez et j'y ai mis de la belle encre bleue envoyée par X. Ce qui fait que je vous vois en fillette à cerceau avec le ruban de cepapier dans les cheveux. Tout bleu.

Aujourd'hui journée d'attente depuis 6 h : Réglage annoncé et dont nous n'avons aucune nouvelle.

A la guerre on dépense un temps infini à attendre. Ma soeur m'écrit qu'à Paissy les paysans attendent de grands évènements et bientôt la délivrance. Ce sont des sentiments utiles. On en a souvent de pareils par ici. Mon opinion sur la guerre est qu'un chef génial nous manque cruellement, sans compter qu'on saura que nous avons été presque trahis par l'inertie bureaucratique. Il y a des faits précis qui dénoncent un contrôle bien négligent. On dit que tout est réparé.

J'ai écrit enfin au père de Descolas ; vous pensez bien que je ne lui ai rien écrit d'utile. Comment faire ? mais je lui ai écrit en ami de son fils. Descolas était un brun bilieux aux cheveux presque crépus, au regard magnifique. C'était une espèce de socialiste, qui, aux derniers temps, était devenu mouton bêlant comme les autres. Mais qui eut des périodes admirables.

Je vous envoie une photo qui est une oeuvre d'art et l'image exacte du lieu le plus sinistre que j'aie vu. Ma soeur en a une épreuve mais moins belle. Celle-là Gontier me l'a donnée par amitié.

Je n'ai pas dit au hasard que la Russie était la cause première de la prise d'armes. Car il n'y a qu'un acte qui soit sans remède dans les moments de crise, c'est la mise en marche des troupes ; or ce sont les Russes qui ont pris les armes les premiers. Les autres, pour ne pas être surpris (car une mobilisation troublée par l'ennemi, c'est l'épouvantail pour les théoriciens), ordonnent aussi la mobilisation ; c'est la

première impulsion, qui produit aussitôt des passions et des opinions qui s'y rapportent, et le chef hésite à contre-ordonner ; cela lui est impossible, presque physiquement impossible. Tel est le sens des dernières lettres du tzar à empereur. L'Allemagne ne pouvait rien. Quand on marche par la vertu d'un traité d'alliance, c'est un rôle plat que de retenir l'autre. Notre ministre disait dans une situation analogue : « La France est calme, et résolue », ce qui équivalait à la réponse de l'Allemagne : « Je ne puis rien sur l'Autriche ». Dire autre chose, ce serait dire à son allié : « Si vous faites la guerre, je vous lâche ». Chose déshonorante. Donc etc. Du reste l'opinion qu'on se fait là-dessus a peu d'importance.

Je n'ai pas rêvé au sujet des Propositions de paix. Tout cela a d'ailleurs été démenti, comme il est d'usage. En effet je ne trouve rien à donner aux Anglais ; c'est là le point difficile. D'autant qu'ils ne souffriront pas que l'on consolide l'empire colonial allemand. Mais je laisse ces choses. Et je passe à la psychologie...

Les psychologues sont des serins. Mais la psychologie peut être entendue convenable[...]

l'histoire naturelle de l'esprit, et par conséquent l'étude des passions toujours. Commencez par lire et copier le *Traité des passions* de Descartes avec cette double idée :

1° L'esprit humain (ou divin si l'on veut dire) est un instrument parfait dès qu'il juge sur idées claires et qu'il sait douter quand il faut.

2° L'esprit d'un homme est un nid de sophismes passionnés, d'erreurs trop grossières pour être des opérations de l'esprit. Ce sont des mouvements de passion dont la psychologie donne la clef. La psychologie traite de l'union de l'âme et du corps, sans essayer rien de plus qu'une bonne description.

I. La Sensibilité ou les Passions. D'abord la sensibilité du corps, comme telle. Plaisir ; douleur. Puis aussitôt les passions qui viennent de la prévision. Désir, espérance, crainte. Il faut traiter ici de l'activité du corps qui n'est que réactions, réflexes, défenses instinctives. Donc traiter ici de l'instinct et de l'habitude. Le sentiment de ces réactions seulement esquissées conduit aux sentiments (anxiété, angoisse et tout le reste, ce qui, joint aux perceptions et aux idées, produit l'amour, la haine, la vengeance etc.

II, L'activité (vue comme pensée). Reprendre l'instinct et l'habitude. Décrire la volonté, la force de caractère, la liberté, sans suivre ici trop Descartes, quoique pourtant il nettoie bien le problème. Si nous n'étions pas tout à fait libres, nous ne penserions pas du tout.

III L'intelligence. Etude de la croyance notamment, c'est-à-dire de l'effet des passions sur le Jugement, ce qui est une riche matière. (aussi je reprends une nouvelle feuille). Il faut commencer par l'association des idées et la mémoire (comme imitant bien ou mal l'intelligence, ainsi tantôt la suivant, tantôt la gênant). Puis l'Imagination qui est le vrai titre de toute la psychologie. Puis l'assentiment, la croyance, la foi. Mettez là-dedans la Sociologie, c'est-à-dire l'imitation, la mode, l'opinion publique. Faites une histoire des superstitions et préjugés. Concluez en passant à la logique en action, oeuvre de beaucoup, éclairés à la fois par l'art de raisonner et par l'expérience.

Votre principal travail doit être d'abord de raccorder les chapitres d'un manuel (par ex. celui de Roustan) qui suive le programme, avec le plan que je viens d'indiquer et qu'il faut suivre. Vous le suivrez parce que c'est un beau chemin. Vous ne lirez que pour trouver des détails.

La Folie sera sans cesse invoquée comme exemple de la Psychologie pure, c'est-à-dire de ce mécanisme étrange qui comprend l'apparence de sentiments, de projets et d'opinions et qui n'est pourtant que hoquet et convulsions toujours. Le mécanisme du corps humain sera toujours la dernière explication.

Le langage, qu'il faut mettre au commencement de l'étude de l'Intelligence, est le plus beau de l'affaire et le triomphe des fous. C'est le langage qui donne figure d'Idées à de simples réflexes. Le premier langage c'est la convulsion et le cri qui l'accompagne.

L'Enfant sera présenté tout du long comme un petit fou qui donne espérance, qui remue d'abord et regarde ce qu'il fait et écoute ses propres cris. L'enfant qui est furieux et exaspéré de s'entendre [...]

En voilà assez pour toute la rue Soufflot... En vérité je ferais un bien beau cours.

L'Esprit se repose ici et c'est vous qui en avez la fleur. Que les passions sont embêtantes. La recherche du plaisir, tout ingénue, est bien plus méprisée, mais bien moins dangereuse. Mais quel cours de morale. S'il vous plaît, Olympienne, bouchez les oreilles avec les petits doigts, faits justement à cette mesure.

Il fait beau. Temps adorable. O Luxembourg, quando ?,-

Et ne soyez pas ingrate. Ecrivez-moi volumes de Psychologie.

26 Septembre 1915. Soir

Les communications sont bien lentes. Vous m'écrivez encore que la Psychologie est idiote et je comptais sur quelque programme enthousiaste et gigantesque.

Comme je veux user honnêtement de ce charmant papier, je vous écris tout de même, après une journée de guerre d'artillerie fort agitée. Il faut examiner d'abord ce qu'ils appellent sensibilité, qui n'est que l'étude des Passions. Et l'ordre à suivre est important. Après avoir parlé sommairement du Plaisir et de la Douleur localisés dans les organes, il faut en venir au sentiment, d'abord sous les formes inférieures : conscience confuse de plaisirs ou de douleurs et en même temps des objets qui les produisent et des mouvements que nous faisons instinctivement pour y échapper.

Il faut classer les mouvements instinctifs. Tremblement, frisson, chair de poule, chaleur et froid etc. Et l'autre espèce, contracture, grincement de dents, agitation convulsive plus ou moins retenue, chaleur, rougeur ou pâleur, trépignement, halètement etc.

La première espèce comprend la peur sous toutes ses formes (ajouter aussi l'angoisse, l'anxiété). La seconde c'est la colère. Et toutes les deux se rapportent à une douleur présente ou attendue.

Par rapport à la joie, il y a une joie douce avec relâchement des muscles, respiration aisée, coloration vive, sentiment de bien être, de soulagement etc. Il y a une joie active qui se rapproche davantage de la colère : animation, agitation, l'haleine suspendue par moments etc.

Au sujet des plaisirs et des douleurs il est bon de classer aussi :

Plaisirs :

- sentiments de bien être.

- sentiment d'activité réglée (danse, armes).
- plaisir résultant de la suppression d'une douleur.
- plaisirs troubles mêlés de douleur (se gratter).
- plaisirs locaux (ex, le goût).

(on arrive insensiblement aux plaisirs esthétiques par deux chemins, par les plaisirs de la vue et de l'ouïe, et aussi par le sentiment de l'activité réglée comme danse, escrime.)

Douleurs : classification analogue.

- sentiment de malaise (chaleur, froid, fatigue.)
- plus localisé : étouffement, crampes.
- avant les douleurs locales, les douleurs qu'on peut appeler normales, comme faim, soif.
- douleurs locales : nombre infini.

Une fois qu'on a les joies et les tristesses fondamentales, il faut commencer à considérer les objets auxquels nous pensons en les éprouvant. Si nous rapportons un état de joie à un objet considéré comme source de cette joie, c'est amour, qui se divise en deux selon que c'est un objet inanimé (gourmandise) ou un de nos semblables (amour au sens ordinaire).

Pour la tristesse, c'est la même chose. Et l'on a ainsi le dégoût (pour les choses) et la haine (pour les personnes).

Lorsque l'objet en question est seulement possible et dans l'avenir, et que nous pensons principalement à l'intervalle de temps, nous avons l'espérance et la crainte. Pour le passé ce sont des sentiments comme consolation, reconnaissance, ou bien horreur. Il s'agit seulement d'esquisser. Quand l'avenir est probable il peut y avoir anxiété, ou bien la joie correspondante qui n'a pas de nom.

On arrive ainsi peu à peu aux passions proprement dites, qui dans leur développement sont de société, c'est à dire modifiées par les opinions, l'éloge, le blâme.

Orgueil : Vanité, fierté, ambition.

Avarice : sécheresse, Egoïsme, Dureté, Prudence excessive.

Amour : sensualité, coquetterie, jalousie.

Ce dernier mot me fait penser que la tristesse peut se rapporter à un objet agréable si l'on en est privé, et la joie à un objet désagréable, si l'on en est protégé ou délivré. Cela est à expliquer avant les passions.

Il est l'heure de notre soupe. Je suppose que vous appréciez ces présents du coeur.

4 Octobre 1915

Après d'étranges courses de nuit, nous sommes au repos, prêts à partir. Le canon fait un bruit terrible, mais sans conséquence pour nous. C'est l'image de la guerre pour les [...]

endormi, malgré une bonne nuit dans une grange. La santé est parfaite ; je vais lire *David Copperfield* sur ma botte de paille et être assez content, ce qui est plus important que tout. Voilà le soleil qui rit : je pense que c'est vous qui me l'envoyez.

J'attends toujours de savoir où vous en êtes de la Psychologie. Avez-vous remarqué que ce n'est pas autre chose qu'une théorie de l'amour et de la guerre. C'est ainsi qu'il faut la prendre.

6 Octobre 1915 (carte)

Santé excellente malgré vie nomade. Reçu gros paquet de lettres hier, et paquet lingerie bleu. Lettre de la dame professeur m'a fait beaucoup de plaisir. Je me croyais au temps des travaux paisibles. J'écrirai dès que je pourrai. J'ai un petit feu et envie de dormir. J'espère une bonne nuit sans trop y compter.

Vous trouverez ici ma nouvelle adresse ; l'ancienne est encore bien bonne pour longtemps. Simple changement de mots.

Grandes amitiés.

Chartier Emile.

Brigadier.

105^{èm.} rt. d'artillerie. 3^{ème} groupe.

S.P. 120.

8 Octobre 1915 (carte)

Je suis pris au dépourvu par l'heure du courrier enfin normalement rétablie. Je vous écris au galop pour que vous rassuriez les uns et les autres. Repos, c'est-à-dire travaux dans les bois et petites complications. Rien d'autre. Attente qui peut être assez longue. Beau temps. Ecrirai plus longuement un de ces jours.

J'écris à ma soeur. Impossible écrire lettres. Pas le temps de trouver papier et enveloppe.

9 Octobre 1915

Je disais hier en ouvrant petit paquet dans ce trou de craie où j'étais assis sur aiguilles de pin avec toile de tente sur la tête : « Il y a des gens qui ont de l'esprit », car il me manquait : 1° un passe-montagne bleu horizon pour la nuit et pour le jour aussi, 2° des cigarettes anglaises qui sont gourmandise pour Gontier et pour moi, sans compter tabac jaune toujours bienvenu ; Il faut donc dire au chapitre XXIIème ou je ne sais quel autre qu'il y a un jugement bien juste nettoyé par le sentiment. Peut-être le fond de la sagesse [...]

bien voir ; cela ne change pas les règles du bien voir, mais cela permet de les appliquer.

Remarque : dans ce pays de grande guerre, l'épaisseur des abris contre les obus dépend du nombre de galons. Pour dormir aussi. Mon capitaine dort sous un toit de deux rangs de troncs de sapin, et moi sous une toile de tente. Aurons-nous assez de notre vie pour mépriser ces gens-là. D'ailleurs nous avons passé une nuit excellente, sur tas d'aiguilles de pin, bien enveloppés et enfermés dans cette alcôve de craie. J'ai revu Bertaux à l'Etat Major. Il me dit : « En somme, des gens de notre âge sont solides en postes ». C'est vrai, mais il ne fait pas attention qu'il vit avec des 5 galons sous des abris ou dans des maisons. Tout cela est nul, ou de peu. Lui, du moins, juge bien la stupidité des grands chefs qui croient aveuglément ce qui leur plaît, et puis, quand l'évènement n'a pas répondu, prennent d'autres projets avec la même fermeté de théâtre et puérile activité. Comme j'écrivais, nous sommes au repos depuis 2 jours, nous allons prendre position, je crois ; et ce sera comme à Bt. avec des abris bien plus solides, puisqu'heureusement toutes maisons sont démolies.

Vous voyez sur ce papier des traces de craie ; il n'y a que cela.

11 Octobre 1915 (carte)

Je ne suis même pas sûr de la date. Ici où je suis, dans un abri d'ailleurs solide, je gratte vainement mes poches. Je n'y trouve que l'autre côté de votre carte. Reçu grande lettre de vous. D'ailleurs tout arrive très bien. Mais mon papier à lettre est en déplacement et moi aussi, non sur le même chemin. Boyaux, Boyaux, à rompre les meilleures jambes ; les mains noires réellement comme la suie. Mais Polichinelle a dit avec raison : « C'est partout comme ici ». Mêmes explosifs dont on se préserve par les mêmes moyens ; nous bien mieux protégés que là bas. Utilisons travaux des autres. Terrain sec et dur, bon pour la guerre. Non plus boue vaseuse sans remède. Au total beaucoup moins de danger. Aussi je ne regrette pas l'espèce de sinistre table d'hôte, même avec omelette. Ce n'étaient que des apparences haïssables ; et si mauvais que soit le réel, il est pourtant meilleur que toute tromperie à soi-même. C'est pourquoi, je ne suis pas malheureux du tout, mais au contraire parfaitement content.

Je peux écrire à ma soeur qui met une enveloppe dans chaque lettre, mais dites à X que, pour aujourd'hui, je me borne à cette carte ; et encore, j'ai mahqué le courrier à cause de boyaux, boyaux, boyaux.

15 Octobre 1915

Je viens de recevoir ,et j'ai sur ma table rustique, votre paquet sous papier beige. Je ne l'ouvre pas encore à cause de l'encombrement incroyable. Nous sommes à peine installés dans notre magnifique caverne de craie. Bien solide, car il est tombé un obus juste dessus l'autre nuit, sans autre mal qu'un peu de terre qui a coulé. Les gros travaux sont faits. Notamment une ligne assez longue vers un poste avancé a été posée sans accident à travers toutes les horreurs concevables. Mais c'était la même chose à B., avec cette différence que la campagne là-bas a gardé son air de campagne, au lieu qu'ici la craie remuée transforme ces petits vallonnements en tas de neige sale, avec quelques maigres bois de pins. C'est le champ de bataille selon la littérature et la peinture. Quant aux obus, c'est toujours la même chanson et Fl. était au moins aussi terrible que Souain. J'écris le nom sans scrupule parce que le temps des manoeuvres est fini ici pour le moment. Chacun s'enterre et canonne.

Je devine à travers le papier du paquet un solide chocolat et probablement du papier à lettres. Les factions recommencent et j'aurai le temps d'écrire. Mais il y a toujours mille petits travaux hors des factions, par exemple réparer nos braves appareils, qui ont plus d'un an de campagne. Il n'y a que Gontier et moi qui puissions entreprendre ces choses.

Il y eut aussi le voyage, très varié. 1° la nuit dans les bois et la boue : hommes et paquets dégringolaient de notre caisson à 4 chevaux. Il y eut ensuite une journée entre deux nuits dans pays vivifié à Void derrière Toul. Et puis une autre étape de nuit fort longue par routes plantées d'arbres dans brouillard. Tantôt perché ; tantôt marchant. Puis embarquement à Fougues (près Toul). Voyage en fourgon, jambes

pendantes, très agréable, d'une dizaine d'heures par Chalons sur Marne jusqu'à St. Hilaire. Puis à Vadenay, deux jours de repos en village avec bon lait, au son du canon. Et puis, marche au canon la nuit, dans brouillard et installation provisoire dans les bois ; et puis occupation de la position de combat dans ce champ de craie remuée. On trouve partout de grands abris et de beaux boyaux, dont on ne sort guère. On ne voit que de petites montagnes de craie et le ciel. J'ai revu Bertaux à la première heure, mais je doute qu'il vienne par ici. Ce n'est pas un lieu de promenade.

Le 17 Octobre 1915

Vous voyez que j'ai reçu votre charmant papier à lettres. Je vous écris au milieu du fracas des obus, car ça bombarde fort ici autour ; tout à fait comme aux mauvaises heures de Beaumont. Mais nous sommes dans un bon abri. Il faudrait un très gros projectile et juste dessus pour nous incommoder. Ce bombardement interrompt nos travaux de creusement ; nous évacuons la craie dans des paniers ; il faudra faire une chambre de supplément et étayer avec des troncs de pins. Et nous sommes 4 pour faire ce travail. Il est vrai que cela nous occupe et pour la fatigue, j'ai oublié ce que c'est. J'ai repris l'usage du beau lit vert juste comme je m'accoutumais à coucher par terre. Les obus sont un mal qui réduit tous les autres à rien. Avant lui, en sondant une tranchée, le sol ayant manqué, j'ai roulé très bien dans le fond, sans aucun dommage, et j'ai pu constater que le casque protège merveilleusement la tête,

L'endroit est, comme je vous disais, râpé et crayeux. Le village est en petits morceaux, mais il y reste pourtant une pompe, en bon état, qui donne de très bonne eau. Mais hier il fallait traverser un paquet de Marocains braillards. Nous avons rapporté 2 seaux et des [...]

Je reprends cette lettre, après une interruption de 3 heures, pour travaux de mine et de sape ; nous avons profité d'une accalmie dans le bombardement. En même temps, comme nous remettons la terre sur notre abri (c'est justement ce que je viens de faire) nous sommes mieux protégés. La guerre se réduit présentement pour moi à ces travaux sur place, car les lignes étant posées, l'équipe suffit aux réparations et il faut assurer le service du bureau. J'aime assez le travail de terrassier-sapeur-mineur ; j'aime les trous en terre, on n'est bien que là. La surface est inhabitable.

Envoyez confitures si vous avez encore, mais de préférence dans des

boîtes assez grandes (1 livre) en évitant le seau qui se crève facilement parce que trop mince. Aussi des harengs saurs marinés feraient bien ; n'y en a-t-il plus ? joindre une petite boîte de sel et une de poivre. Faire vous-même ou dire à X. Ici on n'est guère ravitaillé ; les chemins sont dangereux et nous n'avons plus ces estafettes quotidiens qui arrivaient en auto.

Encore une interruption, toujours pour le même travail. Je ne pense pas à grand' chose. Là-haut on ne fait que recevoir la terre en paniers et l'étaler, tout en surveillant les éclatements autour, dans cette grande étendue, de façon à rentrer dans son trou si cela se rapproche. L'artilleur est très calé là-dessus, attendu que nous sommes aussi bêtes qu'eux. Nous battons une zone et puis nous allons manger la soupe. Et voici justement la soupe. Après quoi le vaguemestre ne tardera pas.

Le 20 Octobre 1915

Journée agitée aujourd'hui, par la nécessité d'aller avec Gontier poser une ligne tout à fait en avant. Le retour a été marqué par les incidents les plus violents. G. a compté plus de 1500 coups de gros calibre qui nous menaçaient tous dans un pauvre petit trou où nous étions comme des lapins. J'ai cru qu'il allait devenir fou de peur ; et chose à retenir pour votre Psychologie, au plus fort, il s'est endormi une dizaine de minutes dans mes bras comme un petit enfant. Moi j'ai fumé pipes sur pipes, avec l'intention forte de m'en tirer sans dommage ; à quoi je suis arrivé. Songez que pour comble nous avons une mitrailleuse pointée sur le boyau où nous faisons bien trois cents mètres à l'heure. Dans tout ça, j'ai beaucoup moins peur que dans mon lit, aux premiers jours de la guerre. J'ai le bonheur de voir exactement les choses, quand je peux les voir, et cela éteint l'imagination. Dans le fait, j'étais bien moins abrité sur mon lit de B. quand les éclats d'obus arrivaient sur les portes d'alcôve. Je vous dis cela puisque vous demandez quelque chose des horreurs de la guerre. Pour les cadavres, je n'en souffre pas ; ce sont de toutes petites choses par terre, sans relief ; et le principal est enterré. A F. L. les paquets de cadavres avaient tout à fait la même densité mais moins d'étendue. Ne me plaignez pas beaucoup, car je ne suis pas bien sensible à ce qui voudrait déclamer, comme ruines, obus, cadavres...

Desbois blessé et en traitement (convalescence) au Creusot m'a écrit. Il regrette de n'être pas tué. « Il me semble que l'univers se dépeuple autour de moi ». Trouve que « le fait de vivre est bien pénible ». Conclut : « Je pense [...]

... même chose. La guerre : crime passionnel etc. Encore un dont le feu a changé complètement les idées.

Un boyau ? C'est un fossé profond de 1m50 à 2 m, grandi encore par les tas de terre des 2 côtés, et sinueux de façon à éviter les coups en enfilade. Par exemple, si l'ennemi tire selon la flèche, le boyau sera sinueux comme l'indique la figure ; oui, fatigant à suivre. 1° parce que fil double la distance ; 2° parce qu'il est très étroit ; 3° parce que le fond en est très dur. Le boyau suit les pentes quand il y en a. Aujourd' hui, j'ai fait 10 km, ce qui fait 20 de boyau. Mal sous les pieds. Du reste, c'est la dernière expédition de ce genre et j'aime autant cela. Mon travail est sédentaire. Et il est impssible que je sois partout.

Oui, J'ai mon masque contre les gaz. Mais je dois dire que les obus ont absolument la même odeur qu'à B. Je me rase tous les 4 jours environ. Gontier n'a nul souvenir de Lajeunesse artilleur. Comme gants, fourrés en peau tannée 8 ¾. Surtout confitures !

Le 75 tire comme un fou et même sur nos troupes. Il a lancé ce matin, par dessus notre boyau, au moins 3000 obus. La terre remue alors comme un pont métallique.

Passe-montagne bleu fait mes délices.

23 Octobre 1915

J'ai nos autres cigarettes (américaines) que Gontier a encore payées. Ainsi je gagne de l'argent. Et je ne puis rien acheter avec.

L'expédition que je vous contais va avoir comme conclusion une citation pour les deux poseurs de lignes ; moi, je trouve que c'est beaucoup, mais Gontier trouve que ce n'est pas assez. Heureux ceux qui ont les nerfs en équilibre.

Il est question encore de départ. Est-ce pour Serbie cette fois ? Je regarde venir les événements avec calme. Car qui peut savoir de si loin ce qui est bon ou mauvais pour lui ? N'en dites rien encore.

Je m'occupais aujourd'hui à démêler du fil car il n'y a rien de plus terrible sur le terrain, qu'un fil brouillé, qu'il faut couper et rattacher. Je pensais à la psychologie, dont le dernier mot est sans doute qu'il faut par décret renvoyer les passions au mécanisme, et n'y pas intéresser son jugement, mais au contraire en retirer son jugement. Le fou est justement celui qui ne fait jamais rien de tel, mais qui prend toujours les mouvements de son corps pour des opinions vraies (par exemple il juge du danger d'après la peur, ce qui lui fait plus peur encore ; de l'ennemi par la colère, etc.). J'ai reçu aussi ce soir des confitures et des liqueurs fortes. Tout arrive très vite ici. Tout s'organise aussi. L'abri est magnifiquement agrandi et boisé ; on y dort parfaitement.

Je lis à petits morceaux *D. Copperfield* qui m'enchantent. Je voudrais n'en jamais voir la fin. Et j'ai encore *la Foire aux Vanités* à peine commencée.

Aussi principes sur les fils brouillés : tant que les extrémités sont fixées, il ne peut s'y rencontrer de noeuds véritables. Gontier dit avec raison, mais niaisement, que cela est un peu trop clair. J'ai le portrait de Descartes pour répondre. Beau, l'histoire du portrait de Jaurès.

Mais cet esprit noble ne se rencontre guère chez les combattants avec lesquels je vis. Le nationaliste qui voudrait bien retourner à la fabrique, voilà l'homme le plus commun ; et cela vérifie ce qui a été dit.

Dit à Gontier (cela pour amuser Y) : « Votre style a une qualité qui est le manque de naturel ; mais ce n'est qu'une promesse ». Roche disait : « Voilà ce qui fait dire que Chartier n'est pas sérieux ».

Nous faisons du bon travail pendant que les grands chefs nous ignorent. Au bout de mon fil, à moins de 20 m. de l'ennemi, est le fantassin ; et au premier signal nos canons partent et sans danger pour nos tranchées. Savez-vous que quand le fantassin vous prend pour des artilleurs de 75, il vous dit à peu près des injures ? « Le 75, dit Gontier, tire comme un ivrogne ». C'était vrai en Woëvre, et c'est vrai ici.

Merci aussi (je mêle tout) pour Réchaud national, pour essence en tube etc., aussi pour eau de lavande.

Vous dites qu'il faudrait faire semblant de creuser des abris ailleurs ; mais la terre est toute remuée ; l'ennemi n'y peut rien voir et tape au hasard.

Quand nous reverrons les douces Tuileries ? Comment savoir ? L'avenir est bouché par tous ces tas de terre ; on ne voit qu'un peu de ciel bleu, présent, non à venir, et inviolable. La grande faute des peuples est de chercher à faire un avenir beau ; si la Tante vivait, comme elle comprendrait.

Je vous ai dit, je crois, que la tyrannie des officiers était assez pénible à supporter. Mais n'exagérons rien, ce sont des enfants. Faites mes amitiés à votre petit T. Je le vois si bien en cycliste, avec son court mousqueton. Mes compliments aussi. La guerre est très loin de la paix ; mais la vertu de guerre est de paix aussi. En un sens, le cercle s'ouvre ; en un autre, il se ferme. Ce serait bien du malheur si toutes ces folies ne se contrariaient pas elles-mêmes.

Bonsoir. Il est 9 h, ce qui est tard pour des gens qui dînent à 5 H et se

couchent à 6. J'irai dormir bientôt. Un des troncs de sapin dans la caverne est phosphorescent ; c'est beau.

Reçu sel et poivre. Charmants.

27 Octobre 1915 au bivouac.

Nous avons quitté hier soir ce lieu de délices appelé Souains. Nous sommes dans un bois, avec des baraques et de la paille. Et nous n'allons pas en Serbie. Peut-être en W. après 8 jours de vie nomade loin des obus. Position incommode pour écrire. Et j'attends pour faire couper mes cheveux et ensuite me laver un tout petit peu. La dernière journée de S. a été agitée et peu agréable. Nous ne trouverons pas pis. Si nous revenons à B. nous trouverons heureusement les maisons occupées et il faudra bien vivre dans des abris. Mais il est plus probable que nous irons dans quelque lieu voisin.

Le feu s'enrhume et le temps devient frais.

2 Novembre 1915

Je reçois vos lettres et vos paquets. Nous sommes dans la honteuse position de repos, en réserve. Nous arrivons à peu près à échapper aux petits ennuis du métier en posant des lignes parfaitement inutiles. Ce matin nous étions en corvée de bois, ce qui fait que je vous écris au coin d'un bon feu, chez une pauvre bonne femme, qui nous loue une misérable chambre. J'y dors comme un roi.

J'attends beaucoup de bien de ce ministère, nettement radical, avec un chef sans scrupules ; et qui n'a peut-être qu'une pensée sincère, c'est la haine de la guerre et un jugement cynique sur toute cette littérature meurtrière.

La joie de n'avoir plus d'obus à craindre est bien puissante ; on en aurait honte, presque. Il est vrai qu'à Souains il y en avait un peu trop, d'obus. On conte ici, qu'à B., depuis notre départ, on n'a plus entendu un coup de canon. La guerre se meurt. Qu'on l'enterre bientôt, et qu'on oublie cette folie ; il n'y a pas d'autre solution. On ne demande pas de pardon pour une crise de colère, on l'efface.

Oui, nous ferons une belle Psychologie dans quelque rue Soufflot. La guerre a cela de bon qu'elle supprime un tas de lieux communs. Mais à quel prix ! Je vais dormir sur un vrai lit. D'ailleurs on y dort mal ; on est trop bien.

Il y a aussi la vermine de Champagne qui nous donne bien du mal. Petits maux dont il faut rire. Songez que nous avons dîné avec : 1° Boeuf en salade ; 2° fromage ; 3° Confitures ; 4° noix. Le tout avec du pain frais, ce qui est meilleur que tout.

4 Novembre 1915

Je vous écris au coin d'un pauvre feu ; il est vrai qu'il ne fait pas bien froid. Ce matin, promenade dans le brouillard, pour découvrir une interruption dans le fil de la ligne qui réunit les 2 batteries. Ces lignes sont le joujou de M. l'officier ; parfaitement inutiles ici. Il y a des journées entières où G. et moi, nous ne songeons à la paix que pour nous venger. Heureusement l'oubli saisira, ces choses avec tant d'autres. Mais il est sûr que je ne pourrai plus voir de galons d'officier sans un sentiment de crainte, de révolte, d'horreur. Cette tyrannie s'exerce maintenant pour des riens ; ces oisifs ne cherchent que l'occasion d'embêter quelqu'un. Je remarque que ce sentiment des malheureux citoyens se retrouve dans l'infanterie. Songez que par ce brouillard glacial, ce matin, on faisait manoeuvrer le 339 qui revient de Champagne. Mais tout cela sera mieux dit en d'autres temps.

La guerre se calme par ici. Je regardais hier B. au bout de l'horizon, très net, comme une barrière, et l'on n'y voyait que quelques rares fumées d'obus. Je voudrais bien y être au lieu de mener ici cette existence de troupier cantonnant. Nous avons revu nos estafettes qui promènent leurs chevaux par ici. Notre division est en réserve et prête à partir au 1er signe. On parle de nouveau de la Serbie ; mais ce n'est qu'un écho des bruits passés je crois. La plupart d'entre nous y partiraient avec joie, pour échapper à cette odieuse vie d'ici.

J'ai reçu beaucoup de journaux de Genève. Je crois que l'Allemagne s'usera à ces folies orientales. Mais il faudrait avoir la sagesse de ne pas attendre la fin de cette aventure. Car la défaite de l'Allemagne risque d'être un mal pour l'avenir, par les idées de revanche etc.

Nous n'avons pas de grands besoins ici ; on y trouve de tout. Je m'arrête pour aller travailler avec Gontier à faire passer une ligne le long des maisons. Il faut montrer qu'on travaille. C'est bien pire que le

collège ; il faut un fameux ressort pour remonter à l'ancien niveau. Car l'esclavage avilit et la révolte aussi. Nous en revenons toujours à dire : « Comme quelques coups de canon seraient utiles ».

Mais ne noircissez pas. Je mange et je dors bien et je fume des pipes considérables.

Le 13 Novembre 1915

Ici ce serait le plus noir ennui. Mais je brave aussi l'ennui, assez content quand je passe quelques bonnes heures au coin d'un bon feu, en pensant à des choses mal définies. Il ne faut pas se hâter de définir ; la guerre dure encore.

J'ai vu aujourd'hui mes deux garçons qui viennent de recevoir leur croix de guerre ; cela convient pour les enfants. Et d'ailleurs il y a peu d'hommes. Ce qu'il y a de charmant dans l'histoire, c'est qu'il n'y a pas eu encore de citation d'officier. Le commandant, homme faible, s'est offert cette petite vengeance.

Ici je doute de la guerre. Il fait un temps affreux ; on ne voit rien ; on n'entend pas un coup de canon. Déjà la peine des autres m'apparaît comme purement imaginaire ; c'est pourquoi j'aimerais être plus près ; de loin on a une espèce d'inquiétude difficile à expliquer. L'imagination est sans doute l'ennemie la plus redoutable. Ce sont des choses qu'on ne peut chasser et qu'on ne peut fixer. Restent les souvenirs, mais ils sont aussi imaginaires. Trop de poésie. Dites à T. que *l'Iliade* est le plus beau poème ; je suis amené à chaque instant à y penser. « Une table faite artistement, un beau lit... » « Quand ils eurent apaisé leur désir de nourriture... » Et puis le mouvement singulier des passions guerrières, cette colère étonnante qui s'emploie à achever la chose à faire, quand elle devient difficile ; c'est du Platon aussi. Et nous vivons dans ce temps- là. Aussi la peur du bel Alexandre ; c'est tellement cela.

On dit ici que nous allons retourner bientôt à nos anciennes positions. Je désire violemment ce métier émouvant. C'est stupide. Voilà le secret des guerres. Et la difficulté est qu'il ne faut pourtant pas tuer l'animal de guerre. Ce qu'il faut dire, c'est que les fantassins, autant que je sais, sont absolument occupés à supporter l'épreuve ; ils ne voient rien au-delà. Ce devoir immédiat est suffisant ; là est la racine de l'obéissance ;

on monte sur l'ordre comme sur un cheval. Ce jeu si simple des actions et passions est exploité parfaitement [...]

donne la paix de l'esprit. Il n'y a qu'à voir les pièces du mécanisme. Spinoza ne pouvait pas tout deviner. L'esquisse de Descartes est peut-être plus complète en un sens, et certainement plus profonde, par cette liberté de l'esprit qui peut toujours s'élever et dominer et dompter les passions, comme on remue un bras. Il n'y a aucune difficulté ; le seul piège c'est de trahir l'esprit, comme la finesse nous y invite...

Ecrivez-moi... Il faut manger maintenant, et puis dormir, car la promenade à cheval est à 7 h demain. J'ai un bai brun (d'emprunt) assez vigoureux et très sage, juste ce qu'il faut pour me durcir les jambes peu à peu. Avant-hier sur le haut de ces collines, nous avons reçu, à cheval, la première neige. Froid aux mains, on mettra les beaux gants.

Le 24 Novembre 1915

J'écris à vous pour dissiper une certaine mauvaise humeur, qui vient de la vie de collégien que l'on mène ici. Mais quoi. J'apprends aujourd'hui que la vie est de nouveau très dure à B., à dause des obus. A bien regarder, vaut encore mieux me lever au galop pour l'appel de 7 heures que recevoir des 13 et des 15. Mais, dans le fait, on accepte bien plus facilement le risque de guerre que les petites tracasseries de l'état ironiquement appelé repos. Tout le temps est pris jusqu'à 17 heures. Heureusement, de 8 à 10 et de 13 à 15, j'ai à enseigner l'alphabet T.S.F. à 7 canonniers de diverses batteries ; cela me préserve de beaucoup de petits embêtements.

Tout est défendu. Nous avons une voiture de gros bois par jour, mais vert et humide. Je trouve une heure tous les jours pour grimper et aller au bois mort. Eh bien, depuis hier, c'est absolument défendu. Depuis aujourd'hui, défense d'avoir les mains dans ses poches, même au repos etc., etc. Naturellement cela ne va pas sans quelques petites rages intérieures. On a encore quelques égards pour moi. Mais à mesure que le personnel se renouvelle, cela se perd. Le dernier arrivé des lieutenants me parle exactement comme il ferait à un conscrit breton illettré. J'en ai honte pour lui. Si la censure ouvre cette lettre, qu'elle prenne cela pour une réclamation que je crois légitime. Enfin ce sont de petits maux ; et je passe mon temps à me recommander la prudence et la modération. Car il ne faudrait pas que cet état de prisonnier de guerre déforme le caractère ; il faut sortir d'ici entier, et même garder le moins possible de ces rancunes qui ont une cause particulière. Difficile. Plus difficile à mes yeux encore que de fumer une pipe sous le feu.

Oui, je pense à ma permission, mais avec une fureur que rien ne peut calmer. Comment ! On me demande de m'en aller huit jours et de revenir. Et on oublie que pendant ces huit jours je serai une misérable

chose de 3ème classe, aux ordres d'un sous-chef de gare. Vous n'imaginez pas de quel ton un chef de gare parle à un brigadier. Comme un chien errant ; mais c'est trop peu dire. Je ne sais si je pourrai m'y résoudre. D'ailleurs l'idée même des permissions en guerre me paraît parfaitement odieuse ; les citoyens auraient dû les refuser. Ils répondent : « Cela fait tout de même plaisir ». Oui, comme la pâtée au chien.

Comme vous je guette les signes de la paix. J'en aperçois. Je veux rester indifférent jusque là. Il le faut. Je veux dire qu'il faut être très poli avec des gens dont l'impolitesse est étudiée. Ma foi tous les Propos d'Alain se trouvent bien payés. Les affaires étant ainsi liquidées, j'en pourrai écrire d'autres dans une liberté admirable. Non dans la *Dépêche*, qui s'est déshonorée en attaquant Romain Rolland...

Oui, j'avais omis de vous dire que le confit d'oie c'était admirable en qualité et en volume. Y ne s'est pas trompé. Qu'il en soit remercié ici.

De quelle injustice parlez-vous au sujet de nos croix de guerre. C'est une chose convenable et correcte au contraire, et tout à fait à l'honneur du groupe. Deux téléphonistes se conduisent bien sur un terrain où ont travaillé notamment deux lieutenants, un sous-officier, un brigadier. Sur la proposition de leurs chefs, on les cite et on les décore. Aucun chef ne se propose lui-même, et c'est la leçon qu'il fallait donner. C'est parfait au contraire. En ce qui me concerne il y a des serments que je veux tenir et qui dispensent de toute explication. J'ai été payé dès ma jeunesse par des boutades qui visaient loin et qui m'attendrissent quand j'y pense. Au jeune âge c'est ainsi qu'on pense. Et il faut bien commencer comme ça ; par exemple prononcer que Ruysen est un âne, Taine une ganache, Barrès un niais et autres propos. Ce sont des fusées pour éclairer la route.

Ne pensons point aux jours amers de la permission, mais à la bienheureuse paix, et au Luxembourg retrouvé. Voilà. Et aux Tuileries de même.

Signé : Grand Cheval

(cette signature est pour embêter la censure)

29 Novembre 1915

Je suis assez tranquille depuis 2 jours car mes hommes sont à une manoeuvre et je suis resté pour instruire les apprentis sans-filistes (alphabet morse au son). C'est une chose que je fais très bien sans que personne surveille. Et me voilà content. Ce qui fait voir qu'avec tâtonnements l'armée emploie tout de même bien ses ressources.

S'ils n'étaient pas sots, ils me feraient enseigner aussi quelques notions d'électricité. J'ai déjà lancé dans la pratique du 31ème corps, quelques réformes d'importance et qui dépendaient de la théorie. « Théorie et Pratique », j'ai dit des choses là-dessus, brillamment vérifiées ici. Si j'avais dit à la Tante : « je ne me trompe jamais », elle aurait compris. Les gens, à vrai dire, ne savent rien ; ils parlent un peu de tout et se fient du reste à l'expérience qui répond toujours à la manière d'Apollon Delphien ; l'imbécile reste imbécile.

J'abrège. C'est l'heure de la soupe. Grave affaire. Je vais prendre assiette et cuiller, aller à cuisine roulante, boire 2 ou 3 assiettes de bouillon et rapporter du bouilli et des pommes probablement. Je trouve du pain frais.

5 Décembre 1915

Je vous écris au galop. J'ai reçu sifflet ; inutile ; c'est petite trompette que je voulais. Reçu aussi mandarines et mille autres choses dont je n'ai pas le détail. Beaucoup de vous. Et le détail importe peu.

Votre commentaire de Platon est juste et beau. Naturellement il ne vous a pas échappé que l'idée est enveloppée dans une plaisanterie sur les chiens, et vise à faire voir que même les guerriers ne peuvent se passer d'un peu de philosophie ; ce passage a plus d'un sens très riche. Le chien lui-même fait une différence entre connaître et ne pas

connaître etc. Et en même temps la notion d'étranger (c.à.d. d'ennemi) est parfaitement définie : ce qu'on ne connaît pas. Mon élève de la rue Soufflot a mérité une récompense ; mais je crois bien qu'elle se l'est déjà donnée. Minerva est pleine de ruse.

Je vois que mon changement de n° vous a jetée vous aussi dans des réflexions à côté. Il n'y a absolument rien de changé ni dans notre personnel, ni dans notre matériel, ni dans notre manière de faire la guerre. La censure me permettra bien de dire, car c'est une chose ancienne, que pendant près d'un an nos deux batteries étaient plus près de l'ennemi qu'aucune autre de notre secteur ; le 75 était à presque 3 km en arrière. Et comme nous portons plus loin, vous voyez quel beau travail nous pouvions faire. Nous le referons bientôt et dans la même région, mais non pas au même endroit ; plus sur la droite (je pense que la censure permet ces renseignements indéterminés. D'ailleurs j'évite de signer, car 15 jours de prison sont bientôt attrapés.)

Périodes de manoeuvres, assez intéressantes pour nous. La dernière dura toute la journée sous une pluie violente ; mais on n'y fait plus attention ; les plus éprouvés furent les appareils. Dans quel état ! Mais c'est déjà réparé et prêt à servir. Et l'artilleur de même.

J'ai appris la mort de Borrell, non officielle, mais néanmoins affirmée. Celle de Bessières prisonnier depuis Beauséjour et blessé, mort à Ingolstadt. Desbois est rétabli.

Les tout jeunes fantassins que l'on voit ont un regard qu'on ne peut pas oublier ; ils se donnent à vivre jusqu'au printemps. Pour moi, je compte toujours m'en tirer, par ruse et industrie d'artilleur.

J'ai beaucoup à faire, étant de nouveau seul ; mais je n'ai plus de vrais ennuis ; la bonne volonté triomphe à la fin.

Au revoir, et même à bientôt ; vers le 1er janvier sans doute.

16 décembre 1915.

Je viens d'allumer une fameuse pipe, après avoir gratté patiemment toute l'adresse de X, plutôt que de quitter le coin de cheminée d'où je vous écris. Ce que vous me dites du vaccin me fait horreur ; je considère l'eau sale comme bonne tout au plus pour se laver. Demandez donc si mon âge (47 ans et plus) ne me dispense pas de cette cérémonie. J'aimerais le savoir. A la première opération, on m'avait reconnu ce droit, et puis le major a ordonné. J'aimerais connaître le règlement, et vos gens du Val de Grace vous renseigneront [...]

Romain Rolland aura une immense action, mais presque sans effet immédiat, à cause de cet immense mécanisme qui est en marche, et chose remarquable, presque partout sans volontés fortes pour diriger. Une armée conduite par de bons Contrôleurs Généraux, et ainsi partout. Ce sont des gens qui ne savent que continuer en organisant. On fait des obus, on les lancera etc. Il ya de l'apathie étonnamment dans cette espèce d'activité. Il ne faut pas croire que de telles remarques montrent le découragement ; le courage est étranger à ces conceptions, et à toute conception. Quand la bataille n'aurait ni raison ni fin, elle n'en aurait pas moins lieu à l'heure fixée. C'est sans doute ce que l'on comprend le moins hors des armées. Demandez à l'artilleur pourquoi il tire le canon etc. L'exécution d'un ordre se fait avec un fanatisme véritable, sans autre idée. Aucune autre idée ne peut se présenter. L'homme est un animal qui fait ce qu'il fait. Par exemple faire des signaux ou les comprendre ; cela suffit à un homme ; ou bien pointer, ou bien courir. Ce n'est ni ennuyeux ni désagréable. Celui qui tire à la cible tire toujours le mieux qu'il eut, etc.

Mais je m'aperçois que j'ai des boutons à recoudre. Il faut y courir comme à autre chose.

19 Décembre 1915

Nous revenons d'expédition, naturellement je ne peux pas vous dire où ; mais c'était intéressant ; de nouveau nous avons entendu le tintamarre des obus ; sans dommage, et dans un pays parfaitement beau ; petite montagne, cols, belles lignes, belles forêts. Figurez-vous de beaux abris sous terre, avec de grandes cheminées et des feux admirables (10 gros morceaux de bois en bûches). Mais dehors et sur notre chariot, il faisait terriblement froid, surtout par cette nuit lunaire, mais enfin on revit ; il n'y a que la guerre qui console de la guerre. D'autant plus joyeux de penser qu'on y sera bientôt en permanence. Et en attendant nous ne sommes pas embêtés ici (sur l'adresse maintenant 10ème au lieu de 11ème.) J'y ai de vieux amis et j'y suis bien traité ; ce qui fait (outre le travail bien fait et la bonne volonté évidente) que le jeune officier d'Etat Major est maintenant tout à fait convenable et même prévenant. J'ai en charge ces jours-ci de faire un petit cours d'électricité à nos téléphonistes ; et vous pensez si j'ai rédigé un beau sommaire, irréprochable, et approuvé sans correction. Tout ça occupations charmantes. Et ce soir nous retrouvons un lit, ce qui va paraître bon, quoique nous ayons bien dormi une fois sur des planches et l'autre sur de la paille.

J'ai trouvé en rentrant votre lettre où vous me parlez des conceptions personnelles de ma soeur. Heureusement votre Renarderie arrangera tout, mais les liens de famille sont réellement ce qu'il y a de plus fortuit. Il y a eu gaffes multipliées que je vous conterai ; tout cela est assez pénible à ronger ; c'est pourquoi j'aime mieux la vraie guerre que cette existence de sous-officier presque sans travail. Du moins je mange à un mess ce qui enlève tout souci.

Ce changement de Batterie me sépare de Jeannin, qui est précieux mais encombrant ; intéressant toujours. A l'autre village (Censure, je n'ai nommé personne !) ce Breton restait deux heures à lire tout ce

qu'il trouvait et raisonnait sur *Nicolas Nickleby*. Ici, je vous écris au coin d'une immense cheminée de campagne. C'est dimanche. Le vieux est au feu. G. aussi dans un petit coin. La mère et la fille jouent aux cartes avec les fameuses chaussures rouges que les fantassins salueraient presque. Je vais me hâter de les salir ; c'est un peu gênant d'étaler ce luxe parmi tous ces pauvres diables oui ont de tristes chaussures. J'ai commandé à X une culotte de velours gris souris ; cela c'est moins voyant et j'ai donné toutes les explications possibles.

Le 28 Décembre 1915

Il faut toujours que je vous écrive en courant, et que cette première ligne compte pour six pages de lettre. Manoeuvres ! travail casse-tête pour apprendre rapidement le morse lumineux à un tas de pauvres bougres mal doués. Du moins c'est de première utilité. Les leçons d'électricité attendront. J'ai toujours 3 choses à faire au lieu d'une. Et avec rapidité. L'autre jour, après la première heure de leçon de morse, le lieutenant vient interroger et s'étonne...

Mais je laisse cela. Il faut s'il vous plaît donner mon souvenir fraternel à l'excellente miss Scott, que j'ai toujours honorée, et en revanche, ne rien dire du tout à la folle ivre de lieux communs. Ça fait un vers que je dédie à Y, pour qu'ayant égard à ma situation assez misérable, il me fasse pension de pruneaux, poulardes, pâtés et autres soutiens de poésie.

On raconte que le roi Charles ayant demandé à un poète où il trouvait ses rimes, le poète répondit que c'était dans la terrine à pâté. Ce qu'ayant compris, aussitôt lui fit pension de, etc. Mais plus tard de cela.

Pour le moment n'envoyez rien, car aux premiers jours de janvier, j'irai consommer sur place. Et peut-être je remporterai *Illiade* latin-grec, afin de la traduire en français vigoureux. Ce seront mes classes de Woëvre. J'ai bien sommeil, je vais dormir. Bonsoir Minerva.

17 janvier 1916

Petit mot avant dormir. Voyage excellent. Beau temps. Absolument rien à faire.

Bidon glorieux ; contenait encore un litre pour fantassins. Boîte de toilette parfaite. Petite jumelle est, dit G., une merveille de leur industrie ; joujou délicieux.

Je suis content de revoir hommes et chevaux et d'entendre canon.

1er février 1916

Un peu de patience. Je suis en déménagement. Laissez-vous donner détails et nouvelle adresse par X. Mes affaires ne sont pas encore rangées et j'ai à faire pour réorganiser ce poste énorme, fils du hasard et très abrité, quoique très en avant (1200 m.) ; impossible d'en dire plus. Mais c'est toujours le coin que je connaissais. Hommes nouveaux. Officier bien charmant. Mais séparé de G. qui est au désespoir. Mais ce sont les petits maux de la guerre.

Je vous écrirai d'inspiration. Cette lettre n'est que pour vous le dire. Mais vous devez écrire beaucoup plus, par égard pour l'homme très occupé.

Br. tél. C. en subsistance à la 25ème Bie du 14ème Rt. d'artillerie

S P 120.

8 février 1916

Vous ne pardonnez pas assez à un homme qui a déménagé. Je crois d'ailleurs vous avoir écrit depuis que vous avez dit que je ne pas (*sic*). De ma cabane de village nègre, je considère ces choses comme de peu ; non point l'amitié, certes, mais les reproches d'amitié. Ici, je suis content. J'entends beaucoup de bruit, et je rétrécis. mes promenades tout le long d'un ravin bien agréable et qui est même le seul endroit agréable dans ce mauvais coin. Je travaille exactement toute la journée, plus un quart de nuit, mais aussi j'ai deux poëles, un lit de bois avec sangle excellent, du chocolat le matin, la lumière électrique, et enfin tout le confort. Avec cela, j'ai le sousgouvernement des 75 et des tirs de barrage, ce qui exige des lignes continuellement vérifiées, et un personnel vif. Je viens justement d'essayer 24 lignes. Il neige. Cela produit des troubles bizarres. D'ailleurs tout est tranquille dans l'artillerie ; mais la fusillade marche et les balles sifflent au-dessus de nous. Je comptais bien venir exactement ici ; c'est un endroit qui me plaît, parce que les bons et les mauvais endroits sont vite connus. La prudence y compte plus que le hasard. Les canonniers sont des jeunes tout à fait charmants, plus naturels que l'autre équipe, et plus cultivés aussi. J'y gagne aussi de travailler avec des officiers agréables ; il faut seulement que le service marche, et il marche. Seulement c'est compliqué. Plus de vitesse que dans l'autre village. Il faut que tout se fasse dans un temps quasi-nul.

Avant cette petite neige, c'était printemps et soleil déjà ; ces choses n'ont plus guère d'importance, mais on s'y laisse prendre tout de même, quoique dans ce coin le massacre soit le régime ordinaire. « Il ne sert point de se désoler ». J'ai encore relu *l'Otage* et toujours avec un enthousiasme vif.

J'ai reçu ce soir un paquet de vous contenant une précieuse marmelade de pommes et du bon tabao. Merci ! Merci ! Je fume des

pipes innombrables, je compte des secondes et je bois selon la juste mesure. La cabane est propre, sèche et chaude. Je la préfère cent fois à une maison de village.

Je doute de cette permission, si c'est un rêve ou non. Etrange, moi à côté de Brunel, dans ce costume de guerrier boueux. D'ailleurs, je n'ai eu aucune tristesse en rentrant ; mais maintenant, de plus je suis content. Militairement, je suis chef d'un poste d'artillerie divisionnaire, et investi d'une haute confiance. J'apprends justement que ce sot, qui se défiait toujours, comme un pion des jésuites, est évacué ; je m'en réjouis pour l'ami Gontier qui est resté seul là-bas dans la vase paysanne.

Après avoir tant eu de chevaux, je n'en vois plus du tout.

15 février 1916

Je vous réponds sans tarder, Car vous avez l'humeur variable et c'est bien naturel. Chacun a la peau à vif ces temps-ci. Même mon cuir tanné d'artilleur est encore un peu trop sensible. Ce triste coin offre un défilé de morts et de blessés chaque jour et chaque nuit. C'est la guerre vraie. Et les canons n'arrêtent guère ; ceux de l'ennemi non plus, et toujours sur les fantassins. Nous autres nous n'avons pas grand'chose à craindre quoique nous soyons dans la gueule du loup. Jamais je n'ai encore eu mon logement si près de ces messieurs. En montant à mon balcon (qui est le sommet de la crête) par un boyau naturellement, j'aperçois à un kilomètre le plus sinistre champ de bataille, tout étroit, limité par une crête toujours ; et le cimetière qui est ici près s'allonge. En contraste avec ces choses notre vie est presque heureuse. Les téléphonistes sont jeunes, vifs, bien entraînés ; le travail marche ; je passe mon temps à des écritures simples : tant de bombes sur telle tranchée à telle minute. Tant de coups tirés par nos batteries. Tant de secondes pour déclencher un tir. Telle ligne coupée à telle heure, réparée à telle heure, et à des réparations délicates, vis, fils, etc. On arrive à s'intéresser violemment à toutes ces choses ; et on arrive aussi à défendre [...]

J'ai au moins trois fois par jour [...]

[...] lieutenant venu de la marine (il use son vieil uniforme noir très beau), qui a un peu la tête et le sourire de R.R. Le commandant est de même poil (s'il m'est permis de parler ainsi) que Y ; et il a des expressions de clown du même genre. D'ailleurs simple et juste. Quelle différence avec ce sous-lieutenant que j'avais et qui d'ailleurs vient d'être évacué à la satisfaction de tous. Il y a aussi un lieutenant Giraud, de l'infanterie (340) spécialiste des téléphones, et qui est gentil à la manière d'un élève. Comble ! Le capitaine de la 25^{ème} ressemble un peu à Brunschvicg et est presque avec moi comme Br. lui-même. Ce

sont de petites choses, mais qui rendent la vie facile. Le colonel lui-même, quoique vif, est affectueux et plein de confiance. On dirait que ces gens m'ont donné asile ici, jugeant mal des officiers de là-bas, tous ridiculement défiants et soucieux de garder les distances. Il est vrai de dire aussi que plus on se rapproche de l'ennemi, moins ces distances sont marquées.

Le lieu et les risques ? C'est très singulier. Selon mon expérience d'artilleur je juge que là où je couche et le long du sentier où je cours 20 fois par jour on ne risque à peu près rien. Maintenant si l'on veut aller chercher de l'eau à 20 mètres d'ici, on est sous le feu d'une mitrailleuse ; et si l'on va dans le bois à l'opposé, on risque d'avoir très peur d'un 105 ou de quelque saleté de ce genre. En face, sur l'autre versant à 50 mètres d'ici il y a de tout à recevoir, balles et obus. Il s'agit donc d'ouvrir l'oeil et de bien connaître les heures et tout. Cela vous savez bien que je m'en charge. Tout est instable. C'est ainsi. J'étais préparé à de plus grands maux.

20 Février 1916

Le camembert et les oeufs durs sont une charmante folie qui a réussi. Retenez que ces tubes d'étain sont peu pratiques. Il vaudrait bien mieux un cornet de papier pour le sel et un flacon pour la sauce. Mais je dois dire que le fromage s'est montré supérieur.

Content que vous ayez la 4ème série des Propos. Mais oui, je suis content d'être comme je suis ; c'te bêtise ! Vous savez que je ne suis pas bâti pour souffrir beaucoup de mes fautes tant qu'elles n'avalissent pas le jugement. Evidemment cela mène loin en dehors des usages ; mais ces fautes sans remords n'épaississent point l'esprit. Vous avez dû remarquer que c'est par égard pour les autres personnes que je me prive de faire beaucoup de joyeuses folies. Du reste, par ma nature, *je* ne regrette pas de ne les avoir pas faites, pas plus que je ne regrette celles que j'ai faites.

Le développement des idées est ce qui m'intéresse ; et ça marche toujours mieux que je ne l'espérais. Il ne faut donc jamais me plaindre. Cette dure vie de guerre *m'est [...]*

[...] méchants, je prendrais la guerre comme un effet inévitable ou un juste châtement si vous voulez. Mais, etc. Mes jeunes amis étaient presque tous doux et justes ; ils ont été précipités dans ce gouffre par la niaiserie d'une foule d'hommes assez tristes, trop sûrs d'eux-mêmes, trop respectueux de ce qu'ils ont dit une fois. Sans compter les vils coquins qui s'aplatissent devant le pouvoir, et qui arrivent toujours à se tenir loin des coups. Mais, soyez tranquille, ces choses seront expliquées. J'ai assez de ruse pour avoir des chances d'échapper à ces éclats qui frappaient aujourd'hui notre toit. Et après ces choses, on verra bien si les hommes seront aussi bêtes.

L'heure de la soupe vient m'interrompre...

29 Février 1916

Je vis dans un tintamarre peu ordinaire. Le feu de l'artillerie ne cesse ni jour ni nuit. Ce n'est pas croyable. La nuit on entend les obus siffler au-dessus du toit. La promenade est moins que jamais à conseiller, et du reste le temps manque. Chose à remarquer, les deux officiers de service, qui restent 6 jours et sont relevés pour 12 jours, ont plus de travail que nous. Ici parenthèse. M. dit que nous aurions bien besoin d'une toile cirée (foncée et solide) pour la table ; dimensions 1 m *sur* 0,90 m. avec des semences pour la clouer. Quelque chose de très ordinaire. C'est pour notre table à manger. Et M. s' imagine que j'écris à des fées. Mais c'est vrai aussi. Car les fées ça apparaît, ça s'évanouit, et ça laisse des paquets de tabac bien réels. Vous ne faites que des folies en tout cela. Mais que faire de mieux ? On distribue des paquets de tabac aux fantassins qui reviennent des tranchées. Tout est bien ainsi.

Je déchaîne maintenant des tempêtes cent fois plus bruyantes que là-bas. Et encore nous n'arrivons pas à brûler toutes les gargousses qu'on nous offre.

Vu aussi à l'oeuvre des ambulanciers américains ; c'est très bien. Mais terribles choses. Les routes sont sanglantes sans métaphore.

Le clocher éventré que vous savez est justement près de nous ; il est toujours dans le même état, autant que la prudence m'a permis d'y voir. L'observateur annonçait qu'il s'était effondré ; mais j'ai bien vu que non, en faisant 300 m. peut-être sur une route terrible avec des écriteaux : « Passage dangereux ». Il était dangereux l'an dernier ; il est passable maintenant ; j'ai vite appris toutes ces choses. Et en somme mes occupations m'entraînent rarement hors de la zone protégée. Ce qui est hors de doute c'est que, s'il y avait quelque poussée de 2 ou 3 km ici, nous serions tous prisonniers. Tant que cela n'est pas, nous

dormons très bien.

Ce matin à dix h. (j'avais fait un quart de nuit) je me suis réveillé [...] d'un quart de chocolat fumant et de deux têties dorées. Le poêle de la gare [...]

[...] plaques de fer pris aux boîtes de conserve. Le dessus est un couvercle de marmite ; l'ensemble chauffe bravement la maisonnée. Les lits sont faits ainsi :

[dessin ?]

Je suis dans le lit inférieur et bien au chaud. C'est très compliqué pour y entrer. On y dort parfaitement. C'est collé au rocher. On se sent si bien à l'abri !

Prudence avec ma soeur... et l'on admire que nous ayons la guerre ! Toute passion est guerre et disons que n'importe quoi est passion dès qu'on y consent. Ma foi vive le plaisir ; c'est un Maître bien doux.

J'ai lu le Desjardins qui m'a abruti.

11 Mars 1916

Il est sept heures du matin. Je travaille depuis cinq heures, et puis après je vous écris, ayant réfléchi à des choses tout en fumant ma pipe et buvant 1° chocolat, 2° café. Je pensais que je me retrouvais tellement le même après tous ces mois de guerre, sans l'ombre d'un changement ni physique ni autre, et sans l'omhre d'une vraie tristesse, sans doute parce que je n'ai pas trahi ma propre pensée, ni mes concitoyens~ non plus, ayant été irréprochable dans les actions comme vous aussi. Et, pour les opinions, il me semble qu'alors elles sont libres et respectables, puisqu'on a payé pour. Mais en réalité il n'en est rien ; et tous ces mendiants d'opinion estiment qu'on ne leur a rien donné, si on n'a donné aussi son esprit. Ainsi ces gosses sont bien dévoués et dociles ; et d'ailleurs ils n'aiment pas la guerre, et ils sont assez protégés pour éprouver la pitié. Donc en action ils sont de mon avis ; mais je ne puis pas apprécier la guerre devant eux, ni dire qu'une vie humaine a pourtant un prix sans comparaison etc. sans les mettre en *colère*. Cette colère est certainement le fait le plus étrange de cette guerre. Car enfin je fais ce qu'il faut faire et plus (au sens strict) ; et pourtant colère de Léna, colère d'Elie, colère de ces braves enfants ; on dirait que ce qui les irrite c'est justement de ne pas pouvoir m'injurier. Il faut que je m'habitue à me taire là-dessus, et à réfléchir seulement sur ce que j'appelle avec G. (nous nous entendons très bien) le Pamphlet Intégral. Car il faut arriver à naviguer autour de cette colère comme autour d'un écueil.

Autre histoire. Un électricien d'ici vient tous les jours nous traduire le communiqué allemand (que je comprends sans lui du reste). Conversation. Très flatteur et ayant assez lu. Anarchiste d'opinions et disant que l'idée de Patrie ne se soutient pas, et que les hommes ne se battent que par peur du revolver de l'officier. Opinions courtes. Avec cela est enfant de choeur à la messe, ami d'aumôniers, et se dit croyant

absolument. Je n'aime pas ce genre d'oiseau. Vu aussi hier petit aumônier chauve et barbu avec casque qui va réellement dans les tranchées et qui est très simple.

[...] plus mêlé d'amertume, vrai. On ne définit pas l'héroïsme dans un fauteuil etc. Je résume et peut-être que c'est moi qui le lui ai fait dire. Mais enfin il l'a dit.

Ici un capitaine et un lieutenant m'appellent monsieur, ce qui est gênant mais moins que d'être engueulé injustement. Et cela donne le ton aux autres. Sous ce rapport la vie est facile. Facile aussi par l'énorme travail toujours exactement fait et le sifflement des obus fort près, qui ne cesse guère. Une légende ridicule ; mais il faut bien rire. Un peu à l'arrière, autour de Gontier, on avoue enfin ce qu'on savait depuis longtemps, c'est que cet étrange brigadier n'est autre qu'un commissaire aux armées. Rigolo : « Quand on va chercher de l'eau on écoute. Parce que Bzim ! Bzim ! C'est moins rigolo. Les environs immédiats sont dangereux. Obus et balles, il arrive de tout.

Merci pour les piles, etc. Je sens bien de l'amitié dans tous ces paquets. Aussi confiture de Tazade précieuse et bonne. Mais un bon gros pot serait plus avantageux, de confitures plus vulgaires. Car ces petits pots sont trop vite mangés. Les enfants d'ici sont d'ailleurs fort polis, très exacts au service, et beaucoup moins nègres que ceux de là-bas. Le 37ème d'artillerie dont nous avons ici un groupe est un régiment sérieux, un peu pédant. Le 14 est un régiment fou, toujours au galop, charmant. Tous deux ont des pertes couramment. Triste. Et les fantassins s'usent régulièrement aussi.

N'envoyez aucune brochure ; mais des livres rigolos et pas chers ; des éditions illustrées en deux colonnes comme un passage de Willy, *Fromont Jeune* de Daudet, *Le bonheur de Ginette* de Gyp. Nous en avons beaucoup d'autres. Ca circule et ça fait passer le temps.

18 Mars 1916

Merci pour les livres que j'ai reçus ce soir. C'est bon, quoique un peu plus sérieux que je n'aurais voulu. Dites, j'ai énormément envie de la plus forte des deux longues-vues. La petite jumelle est charmante et ne me quitte pas ; mais elle est un peu faible. Ainsi, concertez-vous avec X, et envoyez. Je vous bénirai.

Je savais que vous arrangeriez les choses avec ma soeur ; ces terribles natures sont assez faciles à conduire. Vous avez compris ma politique et pourquoi les confidences seraient pires que tout. D'ailleurs je ne pense guère à tout cela, en dehors des plaisirs, qui me paraissent excellents dans leur genre. Et quant à X, j'ai pour elle une affection absolument inaltérable d'ordre supérieur, à cause de son écriture, la plus belle que j'ai vue avec celle de Lagneau.

Je ne suis pas malheureux ; je n'en ai pas le temps. Ces jours-ci le travail est tout à fait écrasant. Je me glisse dans mon lit avec bonheur et je dors comme un chat. Au travail ordinaire s'ajoute le souci de creuser un abri pour un nouveau poste de T.S.F. Je fais cela avec mes hommes. C'est sain, c'est agréable, ce n'est pas trop dangereux, mais cela prend du temps. Et l'ennemi tire comme un sourd, coupe nos lignes, et jette des éclats jusqu'à notre seuil. Hier principalement je n'ai pas pu faire une course, cent fois répétée, de notre bureau à celui du colonel, sans entendre un obus passer au-dessus ; nos batteries ont des pertes sensibles, mais elles tirent tout de même comme des enragées et juste par-dessus nous. Le soir, c'est un éclair énorme ; et le bruit vient nous frapper et nous secouer. Je trotte dans tout cela, et tout est fait, et tout marche. Et l'on a son chocolat le matin, avec une belle rôtie. Mes téléphonistes sont charmants, gais, attentifs, et je les préserve de l'engueulade. Car ici, je sais ce que j'ai à faire et je le fais. Du moment que le colo est content tout marche.

J'ai sommeil mais je vous écris tout de même, parce qu'enfin il n'est pas juste que je vous écrive toujours en rêverie et quelquefois en rêve...

Oui, horreur : Horreur ! Je ne m'en donsole pas. Je ne m'y habitue pas. J'ai vu aujourd'hui un fantassin de **41** ans, professeur d'anglais au Collège de Joigny, aux tranchées ici depuis janvier, simple, farouche, clairvoyant. C'est terrible à voir. Je l'ai chargé de chaussettes, blagues, pipes et briquets reçus d'Albertville.

Je vais dormir. Je reçois de vous à peu près un paquet par jour. Ce sont des folies qui me vont au coeur.

21 Mars 1915

Je suis terrassier depuis huit jours, en plus du reste, et j'ai fait un magnifique trou pour loger l'abri de T.S.F. Ce travail s'est terminé sans accident, et j'en suis bien aise. Nul lieu n'est sûr ici en dehors de notre petit coin, et il vient tous les jours jusqu'à notre seuil. Il est vrai que nous tirons comme des fous et l'ennemi aussi, sans qu'on puisse apercevoir un dessein dans tout ce bruit meurtrier.

Les livres m'ont paru parfaitement choisis. Le Tristan Bernard (*Secrets d'Etat*) est vraiment bien. Jeanne Doré aussi. J'ai relu *Rose et Ninette*, bon roman, mais sans aucun style. Je l'avais oublié. Notre jeune téléphoniste (classe 16) a lu avec passion *l'Evangéliste*. Je vous ai demandé ces livres pour contribuer à cette espèce de bibliothèque circulante, assez bien fournie dans notre village nègre.

Gontier me téléphone souvent. Mais je le détourne de venir ces temps-ci. C'est vraiment trop dangereux. La folie de Verdun est contagieuse et les jours sont déjà trop longs. J'aimerais encore mieux les jours courts des Tuileries et les beaux aspects de l'hiver.

Ici temps adorable. Soleil déjà presque gênant. Travail de terrassier dépoitraillé. On sue aussi à porter les rondins, les madriers et les planches. Cela se fait dans la nuit et sans pouvoir s'éclairer. Travail dangereux. Mais notre situation pourrait être tellement pire.

Il est 6 h. du soir, et je bois du chocolat froid qui reste de ce matin, en fumant une cigarette. Pendant ce temps les obus sifflent et pètent, et le major travaille. C'est tous les jours ainsi et je ne m'y habitue pas ; de même que je ne m'habitue pas au rire des jeunes toutes les fois que cela éclate assez près. Je sais qu'ils ont bien peur. Alors quoi ? Tout est mensonge en ce temps, même les mouvements de l'instinct.

Je vis au milieu de gens qui chantent faux. A cela près ils sont parfaits. X. a envoyé un foie gras que nous mangerons ce soir (nous avons

acheté un litre de vin en supplément).

Le travail ne cesse pas. Je suis dérangé à toutes les lignes ; en général c'est pour donner un renseignement. Le service est très compliqué ; il faut penser à tout et tout savoir. Par exemple on me demande : « Où est le lieutenant X ? ». Il faut dire tout de suite : telle batterie ou tel poste ; par tel fil, etc. Ou bien encore on demande l'observatoire A. Il faut savoir où il est et par où on peut l'atteindre. Et si la ligne la plus courte est coupée, il faut dire tout de suite par quel détour on l'aura. Cela occupe assez. Et on dort bien. Mais tout en dormant j'entends tout.

Cette fois il faut que je me déplace...

27 Mars 1916

Il y avait à franchir des passages qu'aucun homme n'aborde sans inquiétude. Il pleuvait, la nuit venait. Je me suis mis dans le fourgon sous une toile fumée ; il faisait noir. J'étais assis sur un sac de coke ; et il ne pénétrait là-dedans que des éclairs d'artillerie.

Je réfléchissais et suis arrivé en sûreté avant d'y avoir pensé. Et c'est une espèce de preuve rare pour la puissance d'attention. Je dis cela comme quelqu'un qui se pèse pour savoir s'il a maigri...

11 Avril 1916

D'abord dites à Y. que les foies gras étaient purement magnifiques. C'est très supérieur à ce qu'on appelle pâté. Ne dites pas à X., il serait vexé car ce foie gras a vaincu le sien.

... Vite je vous écris. Je travaille beaucoup. Le temps vole. Et j'arrive à oublier ces morts violentes qui voltigent. Il ne faut pas moins que la méditation suivie pour supporter un univers pareil. L'ennemi est nerveux et nous tire très bien dessus. Tant pis ! Je considère chaque journée comme une conquête, et comme un chapitre soustrait aux forces. Je ne pense pas que le résultat des méditations vous sera longtemps caché... Sachez seulement que *rien* des leçons de Sévigné (sans doute les meilleures, certainement les plus libres que j'aie jamais faites), que rien n'est

perdu dans cette tête bien aménagée ; un obus peut la casser certes, mais **non** pas la mettre en désordre par simple persuasion. Toute la philosophie est ici à l'épreuve, et tient le coup. En somme je ne suis pas abruti du tout. Et moins que jamais dans cette petite maison de bois, avec ces travaux variés qui ne cessent pas. Une sonnerie cesse de marcher. Il faut chercher, gratter, et dans des tableaux qui sont les plus compliqués de tous et assez fragiles avec cela. A un autre moment, une fiche vous transforme en sourd ; on trouve enfin un petit cordon de cuivre cassé dans sa gaine de soie. On découvre la cassure en maniant avec précaution, tout en écoutant les croc croc dans l'appareil, lorsque le cuivre touche le cuivre. Tout ça ne rend pas sot. Pour les mouches volantes, éclats et balles, on s'abandonne au hasard dès qu'on a suivi la prudence. Il faut que je vous quitte. Occupations...

14 avril 1916

Je ne sais pourquoi je pense au château de banlieue, et au piano, et à l'automne doux. Mais c'est sans regret ; je n'ai pas eu une minute de regret ni même de vraie tristesse depuis que je suis à la guerre. Je dis à peu près comme Fabrice : la mort est partout ; j'y pense fort souvent, mais comme à une chose que j'espère bien éviter par mon industrie. D'ailleurs les affaires vont bien par ici, et selon moi la paix se prépare. Et je maintiens contre tous les civils que la paix est à désirer pour elle-même et que ce bien nous suffira, même sans garantie pour l'avenir ; car la seule garantie de paix, c'est la paix. D'ailleurs je ne m'ennuie pas de la guerre ; au contraire j'y suis habitué. Au fond cela m'est presque indifférent, comme tant de choses.

Je ne suis nullement amoureux de Natacha car elle est brune, mais je suis conquis par le livre, comme vous pensez bien. Seulement je ne puis comprendre ces esprits inquiets ; pour moi, j'ai des doutes comme on a une botte de compas... Jeannin vient de chercher mon quart.

17 Avril 1916

Je n'ai qu'un petit moment ; mais il faut que j'envoie de ce nouveau papier. Cette boîte verte, pleine de cigarettes, avait son éloquence. C'est comme le langage des fleurs. Et cette prodigalité assez folle est très raisonnable en somme. C'est une manière charmante de dire bonjour ; comme le beau salut de la petite fille.

[...] de l'embarras. Dans l'autre je me sentais si bien caché déjà ! L'expérience de Verdun fait réfléchir sans doute.

Ecrivez longuement vous ! Et j'écrirai plus longuement une autre fois.

Le 22 Avril 1916

Beau temps, un peu frais. La bataille s'est calmée ici ; elle semble déplacée vers le N.E. Le résultat en est qu'avec un grand effort et beaucoup de pertes on n'avance guère. Et ce résultat est plus propre que tout autre à nous rapprocher de la paix. Si maintenant l'Italie prend les armes, vous verrez que la guerre va finir. C'est partie nulle ; et ceux qui ne veulent pas le voir tueront bien des hommes inutilement. Je ne m'explique absolument pas qu'un non-combattant puisse souhaiter autre chose que la paix tout de suite, seulement par respect de lui-même.

Mais il faut dire ceci : les passions que la guerre a calmées chez ceux qui se battent, je ne les ai jamais connues. J'aime plutôt la guerre ; et depuis que j'y suis, je n'ai pas eu un moment d'impatience ; et j'y ai connu des plaisirs parfaits (de même que vous aimez les récits de guerre). Mais dès que je pense aux camarades, j'ai la guerre en horreur, sans nuance, sans restriction, et je veux la paix ; je ne dis même pas une bonne paix ; simplement une paix acceptable. Il est bien clair que si nous étions vaincus, je dirais : tenons ferme et sans fin. Et j'aurais alors à vaincre le découragement des civils qui surviendrait tout d'un coup et serait sans remède, tant cet animal est difficile à conduire. Avant-hier, ou peut-être un jour avant, je suis allé à Boucq, dans l'auto des estafettes, pour chercher du matériel. J'y ai vu :

1° Des gendarmes embêtants, que j'ai envoyée au diable. Le sauvage de Beaumont n'est pas patient.

2° Des embusqués très bien habillés (Boucq est sur la première ligne des embusquée)

3° Le père Joffre, que j'ai très bien vu.

4° Une revue du 157ème avec musique (et canon au loin), ce qui était émouvant beaucoup.

5° Un lieutenant chargé de me délivrer le matériel, et qui terminait une grande aquarelle panoramique. Travail pressé. Dialogue bien amusant ; mais j'ai renoncé à me faire entendre. Pourtant, à force d'obstination et en allant de l'artillerie au génie, *j'ai* pu rapporter le plus nécessaire. Je suis revenu ici joyeusement, là-bas j'aurais vite connu la tristesse et même peut-être l'ennui...

La veille de ce voyage hors des obus, j'ai fait une reconnaissance du côté des obus en vue d'installer un poste nouveau. C'était dans un bois terrible, bien haché, charmant par l'aubépine verte. (Les hirondelles sont arrivées et j'ai vu un bourdon ce matin).

Ecoutez : il y eut ordre d'installer ce poste qui est loin et assez dangereux. Aucun des officiers, pendant 2 jours, n'eut la curiosité d'aller voir l'endroit ; c'est pourquoi moi et le maréchal des logis des lignes, nous y sommes allés un soir, le bâton à la main ; et Jeannin qui a demandé comme un enfant « aller avé vous ». Le lendemain j'apportais le fil ; ordre du maréchal des logis de n'en poser qu'un petit bout (pour qu'on puisse dire que les travaux sont commencés). Heureusement sans rien dire, il pose tout. Le lendemain, ordre réitéré et pressant. Alors on y fait porter le téléphone et on y envoie un brigadier et 2 hommes. Et les officiers tourmentent l'appareil, demandant « ce qu'on voit de là-bas ». Tout cela est incroyable. D'autant qu'il y a un ordre général de Joffre, déjà ancien, d'après lequel les postes d'observation d'artillerie doivent être occupés en permanence par un officier. Je suis au bout de mon papier et de mon temps. Envoyez saucisses et jambon ; mais non couverture. J'ai toile de tente. Merci.

28 Avril 1916

Un petit mot au galop. Tout a changé. Beaucoup moins de travail. De la brume avec du beau soleil. Moins d'agitation autour de nous. Sommeil et repos. Bientôt permission sans doute. Toujours bon travail. Et les jours passent. C'est ce que je leur demande !

29 Avril 1916

J'ai reçu le colis de conserves. Toujours cette prodigalité pleine de sens. Il est possible que je parte demain et que je sois lundi à Paris. Mais cela dépend aussi de tant de choses.

J'ai très bien retenu la phrase : « Si vous aviez pour moi de tendres soins vous m'écrieriez beaucoup plus pendant les vacances qu'en autre temps, et beaucoup plus en autre temps que pendant les vacances ». Si vous oubliez ce que vous écrivez, vous ne seriez donc que la dinde commune, comme tant d'autres, ou la plus perfide Judith à double pensée, ou quoi ? Vous frémissez, Madame !)

Je viens de relire encore une fois *l'Otage* où l'on peut trouver aussi tout ce que je dis là. Mais peu importe. Je vais donc voir Paris. Printemps ? Ce serait charmant à la hussarde ; mais le tragique de X m'ennuie. Le vrai tragique est ici et j'aimerais bien l'oublier un peu.

Mais oui, *je travaille*, et même très bien. Les choses se calment par ici. Il reste du temps **et** de l'espérance.

Ce soir entre 7 H et 10 H, dîner chez l'abbé Harel, aumônier de la division, avec le Capitaine, son lieutenant, un lieutenant mitrailleur, deux majors à deux galons et un ambulancier américain. J'ai joué aux échecs avec l'Américain et je l'ai gagné ! J'ai aussi mangé de l'omelette et du beurre, ce qui est rare. Et cette fois nous étions dans un fameux souterrain à côté de l'ambulance. L'observatoire où j'ai déjeuné, l'autre jour, un obus deux jours après est entré par la fente large d'une maison, a enlevé la tête d'un observateur et blessé un autre.

Pendant plus d'un mois, c'était un jeu de massacre ici autour. *Enfin* c'est bien calmé. Peut-être d'ailleurs ne reviendrai-je plus ici. Situation instable présentement.

2 mai 1916

Un simple petit bonjour. Je compte partir demain ou après demain.
Impatient un tout petit peu. Le travail est de nouveau un peu pénible.
Mais en revanche le printemps est si beau.

A bientôt.

14 Mai 1916

Un mot en courant. Vite ! Travail et sommeil. Me voilà dans ma maison de bois encore pour quelques jours seulement, et pour déménagement et transition. J'y suis revenu sans incident, mais non sans quelque émotion. Il a fallu s'habituer de nouveau aux bruits terribles. L'heure me presse, j'écrirai plus longuement. Toujours même adresse.

22 Mai 1916

Ce n'est pas encore le jour de la longue lettre, et je ne sais quand il viendra. C'est une existence où on ne s'installe pas, heureusement confortable à cause de cette belle chaleur. Le repos durera certainement une vingtaine de jours au moins. Mais il faut finir. G. arrive et il faut aller bricoler pour départ demain. Je vous ferai savoir où nous nous fixerons, si nous nous fixons.

Le 26 Mai 1916

Si votre Toto voyait mon pied gauche, certainement il dirait : « La voilà la fine entorse, la belle entorse. Un mois assuré, sans compter les suites ». Je refuse de considérer les choses ainsi ; je ne les considère point du tout. Je suis dans un lit ; la douleur a beaucoup diminué ; la nourriture est fade et abondante ; mon masseur est un luthier du faubourg Poissonnière, et mon major est un homme charmant qui craint d'aller à la guerre.

Alors ? Que dire de plus ? Je suis tout à fait tranquille. L'entorse elle-même n'est qu'un accident de route banal. Le caisson bascule un peu, se relève, et dans ces mouvements la jambe gauche de moi, assis à reculons, est prise par la roue de droite avant. J'ai cru tout cassé ; je me suis retourné vivement et ai pu tirer ce pied non sans froissements considérables. A partir de ce moment, je fus l'homme sur le brancard, déjà loin de toute agitation. Ensuite je fus l'homme au lit que toutes les puissances vinrent saluer, disant naïvement que j'aurais mieux mérité une glorieuse balle de shrapnell dans le mollet, comme si on choisissait. Considérons plutôt cet événement, disait l'homme couché parlant à soi, comme un signe, annonçant à coup sûr un mois de repos, et peut-être une convalescence plus longue ; tout cela payé par une vie certainement ennuyeuse, mais où tout est racheté par la permission de dormir !! Admirable chose. Peut-être allez-vous aussi envier cette « grosse entorse » (c'est l'expression du masseur.)

Ennuï : on ne fume pas. Mais je me connais ; je n'ai point d'habitudes. J'y pense de temps en temps, mais sans envie. Du reste c'est ma nature, même ça... Je n'ai jamais eu de désir qu'une heure de rêverie n'ait satisfait... (Ici interruption. Je viens de lire le Petit Journal. On se demande d'où sortent toutes ces divisions, de part et d'autre ; mais la réponse vient aussitôt. Retranchez les pertes des effectifs connus, ajoutez les nouvelles classes et vous aurez des divisions de quoi nourrir

la plus formidable bataille, presque sans fin. Je suis déjà sujet à juger mal de ces choses, en spectateur. Il faudra que je pense bien à conserver la belle tranquillité de l'homme de guerre... Fatigant un peu d'écrire au lit. Ecrivez beaucoup et envoyez livres et journaux.

30 Mai 1916

Je suis tranquille ; je puis penser à de grandes compositions, et les journées passent. Tout cela s'arrange comme si une providence y veillait. C'est même trop bien. Nous sommes trois seulement dans l'immense salle des petits blessés. Je ne sais pas du tout si le major est chirurgien ou médecin ; je compte plus sur Mère Nature que sur lui, et je ne me fais pas de souci. Il y eut torsion violente, froissement (marques rouges sur fond jaune). Le bloc de l'articulation des doigts est encore chaud et lourd, les chevilles sont enflées et le pied est boudiné. Mais tout cela n'est ni battant ni fiévreux ; ce pied est philosophe comme s'il fumait la pipe.

Il y a un écriteau « Défense absolue de fumer » dans cette salle, moyennant quoi on fume comme Suisses en caserne. J'ai une table de jardin à la tête du lit pour le petit bazar. De l'encre pour stylo. Quoi de mieux ? Je vous dis qu'un fantassin ferait neuvaine pour avoir une telle blessure. Le major annonce maintenant 6 semaines de patience et 15 jours de convalescence. Je rougirais bien de cette chance imméritée. Mais ne jugeons point sur l'ordre des choses. Notre vue est courte toujours, mon très cher frère, mais principalement en ce qui concerne notre propre durée. Il faut laisser courir. Les nuits sont un peu longues avec de petits sommeils, et des réveils du pied. Mais, dit Pangloss, tout est encore pour le mieux, car Nature prévient ainsi ankylose, paralysie et autres maux. Mouvement modéré guérit. Le temps de l'examen est passé, à cause d'enflure. Mais l'autre Major, qui était doux, sur le lieu même, a exploré fort **bien**. Bonne chaussure souple et solide a beaucoup protégé ; il ne peut y avoir que tiraillement de tendons et autres cartilages. Tranquillité éloigne inflammation. Travail de tête dégage pied. J'ai toujours aimé la position couchée (vulgairement de cubitus dorsalis, lateralis, semi-ventralis. Meditatio errans, defixa, moderata. Astronomica contemplatio, id est du plafond). Je médite,

parmi les chapitres, un éloge de Descartes, certainement à la hauteur. Il a été dit par l'homme levé : le théorème est un homme couché. Mais il est mieux dit par l'homme couché : l'homme couché est un théorème. (Particularis propositio ; conversa absolute. Aristt. Analyt. prior. Le numéro m'échappe, mais les lexiques le savent). Me voilà moins à la bière, ce qui fait quart de moine. Ayant lu *les Martyrs* par rencontre, y ai trouvé un bel éloge des dieux païens, et des paysages d'orient plus que tapés... Chateaubriand est le vrai Barrès ; il avait de l'humeur tandis que l'autre petit manque même de joie, et non pas seulement de coeur, comme il avait été dit en 98. Ainsi d'un pied boiteux le penseur va mesurant. Fi donc ! En temps de guerre ! Mais je suis hors de guerre, je n 'y peux rien. Ho ! mes pauvres diables de compagnons, où sont-ils ? Boivent-ils vin ou chocolat, ou thé, qui est grande misère, et où, et comment, et ainsi dans les dix catégories (dont les stoïques retenaient seulement quatre ; mais c'est méthode de mendiant). Donc, j'y reviens, l'entorse est tibio-tarsienne, ce qui veut dire j'ai mal au pied et je bois de la bière de ménage...

Mon voisin le Bordelais a une toute petite entorse, mais il tire vanité de la mienne.

Ici énterruption (8 h du matin) par l'homme au thermomètre. Je suis obligé de bien m'appliquer pour ne pas lui fournir une température de couleuvre, à cause des courants d'air sous brachiaux. Ce matin il est content ; j'ai fait monter l'instrument jusqu'à la normale. C'est ce qu'ils appellent n'avoir point de fièvre. Rigolo. « Ne nous frappons pas », comme chante le chœur des Carafes dans *la Glace Brisée*, opérette d'Alphonse Allais, musique de M. Ambroise Thomé de l'Académie Française...

Autre-Hier est venu Grand Vicaire ; mais il ne nous a bénis qu'à moitié ; il se méfiait. C'est un faux grand homme aux tempes bossues, qui parle comme un paysan. Nous aurons aussi le préfet de Nancy, qu'on dit, nous avons du monde bien. Ce que j'en dis, ce n'est pas pour me

vanter. Notre infirmier est un pauvre curé bien bon et bien maladroit. Le Vicaire Général m'a dit : « Si vous n'êtes pas content de lui, je le flanquerais à la salle de police », à quoi j'ai répondu (il m'avait appelé brigadier) : « Oui c'est vrai, vous êtes son brigadier ». Il a dit : « son capitaine, plutôt ». Ces fonctionnaires sont tout à fait ridicules. L'autre voisin est un artilleur de ma division qui se guérit d'un pied de cheval dans la figure (sans grand dommage, mais sanglant). C'est un montagnard de Savoie qui demande pourquoi les officiers sont payés 20 francs par jour etc. Mais personne ne sait répondre. Ce sont de sottises questions. Peut-être avec X pourriez-vous trouver un Rabelais en volumes assez petits à envoyer successivement [...]

1er Juin 1916

J'ai eu hier vos livres et aussi les fleurs, qui sont une charmante folie. Cela est dans mon quart ; parure à demi misérable, tout à fait dans la note. J'ai déjà lu beaucoup. X aussi a envoyé livres. J'ai chocolat en surabondance. Donc n'envoyer rien de plus, afin de ne pas faire scandale ; mais toujours le Genève. Nous sommes ici loin de tout, au milieu des chants d'oiseaux, mais sans rien voir que des toits et des cheminées. J'ai lu *Melle Dax*, qui est un roman bien faible, mais non ennuyeux. Signalez à Y que c'est toujours (au point de vue de la forme, strictement) l'école de Zola. Romain Rolland aussi dans *Jean-Christophe*. Imparfait. Mélopée protestante. Le bout de paysage-la ville-le dialogue-l'histoire abrégée de chacun. (Voir les Margueritte, qui sont les dindons de la chose). Surtout rien n'est terminé. Le trait de prose manque toujours. Quels cochons d'enfants. Le Tristan Bernard m'a fait rire jusqu'au mal de ventre. C'est très bon pour l'entorse.

Je continue grands travaux, et les journées passent vite. Quand il n'y a ni travail ni guerre, ça passe toujours trop vite, mais quand je pense à mes pauvres compagnons... que reçoivent-ils sur la figure ? Si on avait deux pieds, on y courrait, tant on est bête. Mais ce pied mérite vos éloges. Il est encore boudiné, et jaune marré de rouge sombre, à croire que ça ne guérira jamais ; mais moi, je sens bien qu'il se guérit. Je fais des courses unijambistes, à grande vitesse, dans cette immense salle. Et j'élève sagement le thermomètre à 36,6, ce qui suffit au thermomètreur.

Pour le Rabelais, rien ne presse. Je vais signaler à X que j'ai un mauvais Rabelais de Garnier qui est bon à perdre. A la paix (quand donc, Dieu des Armées ?) je m'offrirai un beau Rabelais, mais sans notes. Je n'admets même pas les variantes au bas des pages.

J'aimerais traduire aussi Homère. Mais le temps manque. Mais dites

à Y de vous traduire mot à mot la fureur d'Achille, ou bien la blessure de je ne sais qui (Diomède ou quoi ?)

Les passions se satisfont par la violence même ; mais elles n'en conviennent point ; de là tous ces projets ridicules.

Et si je demeure boiteux, on m'appellera la Boiteux Circonspect, peut-être.

Ainsi j'arriverai à dire plus de choses encore avec moins de mots encore. Mais que je suis loin de la musique. Ho ! Popoï ! Philoctète aussi était à l' hôpital, avec un mauvais pied.

3 Juin 1916

Je vous écris en attendant la visite du Major. Ce pied est assez convenable. Il est maintenant encore enflé, et violemment strié de rouge. Il faut dire que les bottes jaunes ont bien protégé, par solidité et souplesse. Mais c'est une fameuse entorse tout de même, avec meurtrissure majeure ; et je suis tout au plus au 9ème jour.

Il est probable que les camarades sont « Là -bas ». Je n'ai point de nouvelles directes, mais mon voisin l'artilleur qui est de la même division apprend hier qu'ils se sont embarqués, déjà longtemps il y a, pour destination inconnue. On sait bien ce que cela veut dire. Il n'y a guère qu'une destination inconnue présentement. Il se peut que tout cela touche à sa fin, il y en a des signes. Quand on pense au détail des clauses on croit que cela ne finira jamais ; mais c'est toujours ainsi ; comme sont les pics, infranchissable de loin.

Florence Halévy m'a justement envoyé *Gargantua* en deux petites brochures. J'ai lu le livre d'Eugène Le Roy, plein de bonnes choses, bon livre de lecture pour l'Ecole et de bon style. Mais c'est tout. Car il oublie les passions. C'est un peu comme Erkmann Chatrian ; il ya quelques méchants, et beaucoup de braves gens. Mais ce n'est pas vrai. Il y a l'animal industriel et juste, et puis les passions qui le font déraisonner, même la passion de faire acheter le chocolat qu'il préfère. Ainsi il n'y a point de progrès véritable. Car les situations, le bien-être et la paix n'y changent rien. Les passions seront toujours aussi fortes, mais nulles aussi (si ce n'est un peu de chagrin sur le lit), dès qu'on les connaît. Mais c'est comme le chien qui a une casserole à la queue ; il ne s'avise pas de s'arrêter pour calmer un peu ce grand bruit derrière. S'il s'arrête pourtant, tout est terminé. Mais voilà une chose que personne ne croira, je veux dire pour d'autres casseroles. Ainsi personne ne croira que si la guerre s'arrêtait, ce serait la paix tout soudain. Idée fausse de la nature humaine. Contre quoi j'ai écrit dans

ma maison de bois, et j'écris encore dans ce lit d'hôpital, avec assez de facilité dans cette position horizontale, favorable au cerveau, dit Hippocrate et aussi Galien dans son chapitre *De Cubitu*.

Je viens de lire le journal de ce matin. Je vois que la flotte anglaise a souffert beaucoup. Diable ! si nous allions être inférieurs sur mer aussi. Mais peut-être cela conduirait à la paix. Oui. Pourvu que les conditions restent ce qu'elles étaient. Vous voyez que j'avais 10 fois raison, il y a 6 mois et plus, contre tous vos guerriers en chambre, qui voient les choses par crainte et espérance. Il se peut bien que j'aie le temps de me guérir et d'en voir de terribles. Et du reste, je n'y peux rien.

Ici s'intercala le déjeuner, à savoir potage, bouilli, purée aux pommes.

Je reviens à cette bataille navale. Après réflexion, et d'après les faibles documents que j'ai (mais les autres seront menteurs), je crois que les choses se sont passées ainsi. [...]

[...] surtout à la sortie du canal de Kiel. Ils n'ont pu opposer aux cuirassés que des croiseurs et des destroyers, lesquels se sont approchés pour avarier les cuirassés et les faire reculer ; mais non sans de grandes pertes, par la supériorité d'artillerie des cuirassés. Les cuirassés allemands ont sans doute surtout des avaries secondaires. Cela va redoubler le courage de ce terrible peuple.

Ici s'engage une conversation. Il y a un quatrième, Alpin. Il résulte des récits que c'est la même chose partout. Hélas, hélas ! tant pire. Je fume une bonne pipe maintenant et je sens à peine une petite chaleur à mon pied. Le major est charmant. Il commence à bavarder. Je crois qu'il est habile. Mais du reste aucune complication n'est à prévoir, puisque je n'ai ni douleur ni fièvre.

7 Juin 1916

Je marche donc avec une béquille. Mais j'aime encore mieux sauter librement sur un pied. Je ne deviens ni triste ni abruti, toujours par mon raisonnement : si je suis triste c'est affaire d'estomac ; donc je ne suis point triste d'être triste, etc., ni abruti d'être abruti, etc. Succès brillant pour la théorie.

Le pied appuie bien du talon et même du milieu ; c'est au bout que c'est encore enflé et je suppose un peu tordu encore à l'intérieur. Mais en s'étirant avec méthode on doit redresser tout cela. Après examen attentif et désagréable du major, on ne voit point qu'il y ait de fracture.

J'ai un état d'esprit étrange quand je m'y abandonne. Car j'ai peur d'y retourner, et en même temps je veux y retourner, pour me mesurer avec cette peur. Cela est assez sot ; mais vous ne changerez pas l'orgueilleux mâle, toujours assez fier d'être réellement sans pitié. Triste. Le pied, à ce point de vue, est humiliant. Et d'ailleurs tout est dissipé par des travaux plus convenables à mon état.

Lisant, je lis. Relu *Confessions* de Rousseau. Mon voisin ne peut s'en arracher, quoiqu'il dise toujours que c'est bien long. Mais comme je lui dis, Rousseau n'a point du tout pensé à ne pas vous ennuyer ; ce n'est pas un bouffon de foire.

Aussi Stendhal m'a plu de nouveau absolument. Mais il faut se méfier de la Collection « Lese meilleurs livres », qui coupe effrontément. Et pensez si je m'en aperçois. Petit mal, mais il est bon que cela soit su.

Le major est charmant ; mais je ne crois pas que je tirerai grand avantage de la situation. Cependant il faudra bien que je boite quelque temps ; et où mieux boiter qu'au Luxembourg ? Mais cette caravane à canons m'attire malgré moi ; il me semble que j'y suis chez moi plus qu'ailleurs. Rien n'est plus ridicule. Il faut dire aussi que la campagne entre 3 heures et 6 heures du matin est bien belle, surtout ce dernier

coin de Lorraine, absolument digne de cette Jeanne qui fit la guerre par amitié.

Les fleurs ont duré jusqu'à aujourd'hui.

8 Juin 1916

J'ai enfin des nouvelles de G. qui est en route par voie ferrée. On ne devine que trop où ils vont les pauvres. Et même temps je reçois un paquet de lettres avec la mention évacué, qui me reviennent par vous, du diable si je sais comment, car votre adresse n'est pas en général sur vos lettres. Vous m'expliquerez. Grande lettre de vous hier, bien agréable...

Je viens de comprendre pour les lettres. On a trouvé votre adresse sur le paquet de livres, et on a tout renvoyé à la fois. Je ris des températures basses. Cela tient à ce que je ne couvre pas bien l'instrument ! Dès que je m'applique à rester tranquille, j'ai une température normale, 36,6.

Vous pouvez très bien lire *Critique du Jugement* de Kant. Vous y trouverez beaucoup de choses, mais passez vite sur ce qui n'est pas esthétique, pour une première lecture. Chaque idée se suffit à elle-même. Et n'attachez pas non plus d'importance à ce qui est système ; grapillez.

Pour le plan en question, je trouve le sujet abstrait dans la forme. Vous pourriez le prendre par son contraire : que veut-on dire si on soutient que le problème moral est un problème social ? Ceci :

1° La moralité vient de société.

2° La moralité consiste à sentir la contrainte sociale et à s'y subordonner.

3° La moralité consiste à comprendre la pensée sociale et à s'y subordonner.

4° La moralité consiste à réfréner le sentiment individualiste et la pensée critique.

Ce qui est alors à examiner par ordre. Mais je n'y vois pas bien clair.

Au premier point de vue, la Société est fin et l'individu moyen (par ex. dans la guerre) A l'autre, la Société est moyen et l'individu est fin.

Le fond du sujet serait à prouver que la société est méchante par elle-même, par l'empire des gouvernants et des médiocres, par une religion de forme, par la puissance de l'ordre établi, qui se transforme en droit. Contre quoi se révolte toute conscience. D'ailleurs cette opposition doit se résoudre. Société forte suppose de plus en plus individus libres (commerce, inventions, critique. Ex. la préparation de la guerre). Cela revient au devoir d'obéissance. Obéir en corps non en esprit. Mais concéder aussi grande vérité. L'injustice sociale (pauvreté, etc.) Habitude de profiter du travail d'autrui (1) empêche progrès moral. Il faut agir des deux côtés, etc.

Cela suffira amplement pour corriger les infortunées dissertations.

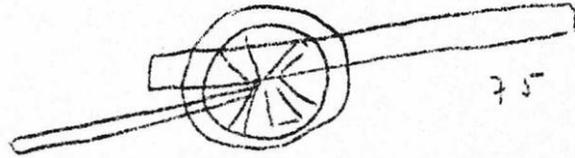
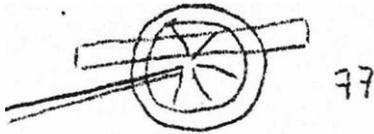
(1) le riche se trouve porté à cela et ne sait comment en sortir et y renonce. Il faut donc une société passable pour que l'individu puisse être bon, etc., etc.

Voici la soupe, je vous quitte là-dessus.

11 Juin 1916

Je vous écris assis à la fenêtre et regardant un boulevard caché par de grands arbres. Le pied ne fait plus aucun mal. Mais l'enflure du bout fait toujours supposer fracture. Et c'est toujours six semaines. Et puis après cela une convalescence. De la chance pour moi qui avais toutes chances de me faire tuer là-bas, par une fureur contre la peur, ce qui n'est pas bon. Il faut de la ruse aux téléphonistes, sans quoi ils sont les plus exposés de tous les artilleurs. Et je crains que l'enfant G. ne bondisse comme un chevreau, ce qui est pire que tout. Dans l'incertitude j'ai écrit un mot à l'abbé Harel, l'homme à casque, ami de Borrel autrefois, qui me renseignera sur tous, et aussi sur ce capitaine Roux de la 25ème, si parfaitement charmant, qui disait à un déjeuner d'officiers : « oui, prenez la place d'honneur, réparons ce désordre qui fait que vous n'êtes pas général ». Mais moi, je ne vois là aucun désordre, car, comme général, j'aurais aggravé la guerre, je crois bien. Et le fait est que je l'ai toujours aggravée dans mon petit cercle, étant nourri de Clauswitz et des fortes doctrines allemandes. Un général n'a pas à s'occuper des morts et des blessés ; c'est donc un métier à fuir.

Je viens de lire votre journal de Genève où j'ai trouvé l'organisation de l'artillerie austro-allemande. 24 pièces de 15 par corps d'armée, c'est leur grande force. Il n'est pas là question du 21 à tir rapide dont vous parliez. Mais je le connais assez, j'en ai tant entendu en l'air de ces grosses bouteilles. Et cet obusier porte à 10 km. au moins comme le 15. Toute leur supériorité est dans la portée, et cela tient sans doute à leur poudre.



Voici deux croquis qui font voir la différence de

Voici deux croquis qui font voir la différence de longueur du 77 et du 75, qui ont même portée. Cela explique bien des choses et pourquoi nos obusiers, à longueur égale, portent moins bien.

Pardon d'avoir si sommairement traité la question posée. C'est que je veux éviter ces questions d'école, y penser le moins possible. Ce sont des formes encombrantes. La morale a bien des moyens convergents, les uns sociaux, comme la messe et le mariage indissoluble, les autres moraux qui expliquent les premiers. Les moyens sociaux sont seulement mal compris. Les expliquer c'est déjà la morale. Il n'y a conflit peut-être qu'en apparence ; ainsi la diplomatie a des moyens contre la guerre ; et la démocratie est responsable de cette guerre plus qu'on ne croit, par la liberté de crier. Les monarchies ont peur des passions et nivellent à la fois la raison et les passions. Longtemps encore on y gagnerait, car la raison c'est souvent Durkheim, Basch, Bergson, Barrès, etc... Me voilà dans une question réelle et un peu loin de votre sujet. Mais je lâche tout.

[...] au dodo. En ce moment j'ai la jambe malade simplement croisée sur l'autre, sans aucune gêne. Le progrès se marque de jour en jour. C'est une belle chose qu'une machine qui marche bien. Aussi cela se paie.

Vous trouverez bien seule l'autre thèse, qui est que la monarchie devient pire que tout et ferait payer la sécurité trop cher (Restauration).

13 Juin 1916

Ou pour mieux dire (ainsi parlait Lagneau ; c'était sa transition ; et certes elle est belle) il y a échange du social et du moral. Car d'un côté le social, avec ce qu'il a reçu et ce qui tient, messe communion confession toutes les huiles et tout le diable, et la prison et l'échafaud etc.. doit semer de la morale ; comme un semoir, qui ne pousserait pas certes si on le plantait. Mais un vieux semoir peut semer de jeunes graines, dirait notre soeur Sygne. Le social est donc bon dans le sujet , mauvais dans le souverain et en soi. Inversement le moral est stérile sans les oeuvres, c'est à dire qu'appuyé sur ce que le social y a mis de solide et de musclé, le moral doit créer du social nouveau à son image, sans se lasser, autrement dit placer ses trésors. - Voir Auguste Comte là-dessus et bien comprendre sa devise : Ordre et Progrès, qui est pleine de sens. L'ordre c'est le social et c'est le soutien. Par exemple l'éducation est d'abord d'ordre, et même l'instruction, écrire, copier des maximes, ranger les chiffres et savoir lire l'heure, savoir la table de multiplication etc. Le Progrès se fait par la réaction du moral sur le social. Exemple un ménage. Tableau de l'ordre. Le choix, les fiançailles, la visite de santé (obligatoire ou non), les espérances, les témoins, les amis, les fauteuils, les anniversaires, le linge, les bassinoires etc. Sans cet ordre la réaction morale n'aurait pas où se prendre pour organiser la famille en esprit. Le progrès suppose toujours l'ordre *résistant*. V. A. Comte. On ne modifie qu'un ordre ; on n'organise que sur une organisation. Il faut donc que *les deux* soient forts ; car chacun tire sa force de l'autre. Ou pour mieux dire l'ordre reçoit les serments du progrès. Bonne précaution. Voilà le sujet et le reste est misérable. Mais voyez, il a fallu un temps pour que les paroles arrivent au souverain ; les bureaux les ont gardées. D'où nouveau développement : il faut des bureaux. De même la production capitaliste, c'est l'ordre, et le socialisme, c'est l'esprit. Assez là-dessus. Au besoin refaites tout le

sujet ; c'est même très utile, car on ne peut changer qu'un ordre préexistant.

J'ai lettre de Desbois qui n'est pas mort et qui n'est pas non plus lieutenant. Sa citation portait d'abord : mépris absolu de la mort ; mais ces mots ont disparu. Pourquoi ? Parce qu'il méprise aussi beaucoup d'autres choses. Les hommes sont à la guerre ce qu'ils sont en paix. Voyez comme j'écris plein plein.

Dites, hier lundi de la Pentecôte nous avons mangé dinde truffée. Est-ce pas surprise de Y ? Evidemment c'est défendu ; mais ce fut pleinement agréable. Et il en reste pour un second repas à quatre.

Les révolutions détruisent pour changer, et elles usent ensuite le plus clair de leurs forces à établir un ordre tant bien que mal qui porte toujours la trace de sauvagerie, autant qu'il est neuf. Au contraire, c'est dans le moment qu'un ordre est bien établi qu'il faut le changer. On sait alors ce que l'on fait et on économise l'effort de police.

Autre idée. Dans le désordre public la moralité faiblit, par le mauvais exemple, par la nécessité pressante. Il faut un excédent, c'est à dire une injustice en ordre, pour que la conscience s'interroge ; voilà pour les riches. Peut-être aussi un esclavage d'abord invincible, pour que les passions soient réfrénées ; voilà pour les pauvres. Il faut un peu d'instruction partout. Mais l'instruction est un effet de l'ordre économique peut-être plutôt qu'un effort de conscience ; elle le devient ensuite, parce que la réflexion est éveillée. Exemple : la conscience s'élève chez les mécaniciens, les électriciens, etc. Chez les banquiers, comptables, etc. ; même les fautes sont mesurées ; ce n'est plus la passion furieuse. En somme sans un ordre social tel quel, la réflexion ne naîtrait point. Sans une mauvaise morale (obéir, respecter, etc.) la vraie morale n'aurait même pas ses mots. La principale démarche de morale consiste à juger un ordre communément respecté. Par opposition toujours, comme l'Évangile consiste à juger le Pharisien, ou l'ancien régime chez nous. Mais s'il était détruit tout à fait, sur quoi s'appuierait-on pour juger ? De la même manière la cosmographie se perfectionne par critique d'un système.

9 h. J'ai votre lettre. Mais oui, qui doute de cela ; la mort n'est pas tragique, et à la guerre cela n'est nullement redouté. C'est la mutilation qui fait peur ; et cette peur est le plus grand mal. C'est pourquoi je pense réellement que ceux qui sont morts sont des veinards.

Je ne serai pas évacué à l'intérieur. La marche du pied (si l'on peut dire) est toute régulière. L'enflure et la sensibilité diminuent de jour en jour. Il faut compter encore une semaine avant d'essayer de poser le pied. Ensuite une dizaine de jours pour reprendre contact avec le sol. Après cela convalescence d'une dizaine encore. Ensuite retour aux batteries directement. Ce temps passera vite ; et le temps d'hôpital passe vite.

Votre Toto avait oublié sa condition d'esclave. Moi, je ne l'oublie jamais. Oui, envoyez à l'abbé Harel, aumônier divisionnaire (S.P.120) cigarettes, tabac, et cigares à 2 sous. Aussi enveloppes et papier. J'ai nouvelles de Gontier toujours en vie et de Desbois qui était en permission il y a quelques jours.

A bientôt Luxembourg et conversations.

Dans *Madame de Bovary* (ainsi disent les militaires sans exception) il y a de belles choses ; trop peu. J'en copie ici une (p. 190). C'est après la lettre du papa Rouault : « les fautes d'orthographe s'y entrelaçaient les unes aux autres, et Emma poursuivait la pensée douce qui caquetait tout au travers comme une poule à demi cachée dans une haie d'épine ». Encore, voyez comme c'est bon de copier ; la fin est traînante. Mais ce regard est beau. Rares, je dis, ces belles choses. Je vois pourquoi ; il y a trop d'esprit (*V. Bouvard et Pécuchet*). Aussi, semblable à Zola presque partout ; il écrit en journaliste, style de gendarme. P.191 : « et il manqua consécutivement à 3 rendez-vous ».

L'arrivée à Vouville est un commencement au milieu du livre. L'enfance de Charles, écourtée. Emma, ce n'est rien ; c'est une brune qui aime d'après les lieux communs. Pécuchet femelle. Telles sont mes pensées de cette heure.

Merci pour vos pensées à vous. L'hôpital a cela de mauvais qu'on y devient poltron. Contraste sans doute entre ce qu'on imagine et l'état du corps. Si encore cette peur vous retenait à l'arrière, elle serait bonne à quelque chose. Tous ces mouvements sont naturels et expliquent tout de la guerre. Mes pauvres garçons, comme vous savez, sont à un mauvais endroit, dont j'ai pourtant des nouvelles passables.

En attendant de les joindre, j'écris, j'écris. Si vous aviez eu l'idée d'écrire beaucoup, vous verriez comme c'est amusant.

Nulle nouvelle de la canne. Je me demande si elle arrive par chemin de fer ou bateau. Au reste, il ne faut pas envoyer beaucoup de choses, car en principe tout est défendu. L'administration est faible et malveillante ici, comme partout.

Je ne puis pas ne pas penser comme Ledebour, je ne puis pas ne pas penser mille autres choses. Et les autres gens couchés pensent beaucoup aussi. Elie m'envoie de belles dissertations sur l'avenir de l'Europe. J'ai le malheur de penser aux individus.

Le pied est très sage et remis en forme. Je ne le poserai nulle part avant un mois plein. Admirable qu'un si petit accident donne une si longue tranquillité.

Adolphe dit à peu près (Portrait d'Ellénore) : « la considération, qui n'est faite que de calme... » et autres fortes remarques, mais il me semble tout à fait sans style. Balzac, au contraire, a du style toujours, que je crois. Mais qu'est-ce que le style ? Je finirai bien par le savoir.

Je sens que la guérison commence et va marcher vite maintenant. Toutefois il faut attendre au 24 pour poser le pied par terre.

G. m'a écrit un peu plus longuement. Et ce qu'il dit est bon à considérer.

Voici un résumé à demi-mot. M.R. repris. « On ne le savait pas perdu ». Du bruit mais pas de mal. On a exagéré tout, pour couvrir les fautes. Les rosiers fleurissent. Les routes ne sont pas des écumoières. Enfin cet oeil d'artilleur intelligent a tout ramené à la juste grandeur. Il estime que la C. était « plus traîtresse ». Ainsi se vérifie le mot d'Arlequin : « C'est partout comme ici ».

Je viens de prendre bain de pied chaud, qui a rendu tout écrevisse et assez gonflé ; je fais modérer ce genre de traitement, car il n'y a que l'eau froide, et encore vivement jetée, qui rende le pied dur. Mais tout viendra en son temps.

Je regrette ce que je vous ai dit des sujets scolaires ; car ils sont tous bons. Et justement leur vertu c'est de détourner l'esprit et de le forcer ; c'est ainsi que l'on découvre des idées toutes neuves. Si tout est neuf à la fois, forme et fond, cela ne se noue plus. « Sur des pensers nouveaux... ». Oui, mais je n'ai pas pu lire les Elégies de ce Monsieur, que j'ai sur ma table. Que cela est plat.

A. de Vigny, mieux, dans *Servitude* que j'ai aussi. Bon à relire de très près, et encore mieux ces temps-ci. Mais *Gargantua* ne m'a pas donné grand-chose. Toutefois il est juste de dire que la trivialité est un remède aux vices, et certainement le meilleur. Frère Jean a bien le mouvement de guerre. Peut-être je connais trop tout ça.

Voilà maintenant le masseur. Après le masseur, la soupe. Et maintenant cigare de 2 sous. Bon !

Depuis que je sens mon pied léger, j'ai envie d'aller voir les rosiers de Gontier. On est bête.

Ce qui suit est pour votre Hélène-au-nez-insolent. La petite infirmière fait son entrée après le major. 1° elle fait de l'oeil à chacun. « Avez-vous bien dormi, Messieurs ? ». 2° elle fait le salut militaire à Mr. L'abbé (infirmier). 3° elle me fait constater que son brassard a le cachet du ministère. Ca vaut encore mieux que du Tristan Bernard. Il est vrai que la timidité rend les femmes folles de 18 à 55 ans, et les cheveux blancs, encore folles jusqu'à 58. C'est pour ça que je suis toujours gentil avec.

Vous voyez que mon pied a des ailes. Mais maintenant, avant de travailler, il importe de dormir.

C'est effrayant d'écrire cette date. Le temps passe. Et nos meilleures années sont jetées au panier. Les gens qui s'ennuyaient se sont bien vengés. Le temps me manque. Moi aussi j'ai un Anglais à ma droite. Illness, no long, very short etc. Baragouin héroïque ; car je suis interpreter and French master. Je constate une fois de plus *combien* cela rend stupide de chercher une autre forme. Une seule langue suffit. Problème : y a-t-il des écrivains véritables qui aient bien su une langue étrangère. Réponse : oui. Stendhal savait l'italien et l'anglais. Rousseau savait l'italien.

Je marche comme un lapin. La canne est merveilleuse. On l'appuie à la hanche et elle marche sans qu'on s'en occupe.

Mon dernier camarade va s'en aller. Gontier m'écrit qu'il est terriblement bombardé. Et il dit que là-bas les obus tuent beaucoup plus qu'en Champagne. Effet de réglage par avions, de terrain et aussi d'imagination. Car le désespoir est avec eux. Je ne suis pas fier d'avoir eu raison.

L'infirmier m'annonçait encore deux mois de traîne-la patte. C'est possible, mais le pied au repos est tout à fait like safe (?). Je parle mal, mais je prononce absolument bien. Singe moi. Tout cela gêne un peu travail. Que voulez-vous ? on ne peut pas être toujours en prison. Et pourtant, je mérite des pieds à la tête, tant que Briand n'y est pas. Quel relâchement dans toutes les affaires ! Quel bavardage mou. Le jugement manque. L'Angleterre n'a pas su si elle avait vaincu. Qu'avons-nous fait, pour mériter tout ça ?

Yours for ever (?)

(Je marche sur des oeufs)

Anecdote à ne pas dire à X peut-être. Gontier a les 101. Il les prête au lieutenant stupide et embêtant J. L'autre trouve bien. Alors G. (enfant étourdi) dit : « C'est de Chartier ». Réponse authentique : « Oh oui : Alain Chartier. En effet, c'est du vieux Français ».

Cette anecdote est pour Y avec mon cordial souvenir.

Je pensais ce matin que je voudrais bien m'empêcher de dormir la nuit, afin que le temps me dure un peu. Ce pied va lentement, mais il va sûrement. Je le sens bien ; tout se dénoue et se remet en place. C'est bien dangereux d'avoir une si bonne santé. Gontier m'écrit ; ce n'est pas un homme à donner beaucoup d'horribles détails, mais enfin ils se font massacrer là-bas, c'est clair, et c'était à prévoir.

Retenez bien comme fait de guerre ceci : le terrible 15 allemand se donne la peine de bombarder le 95 pendant 24 h sans interruption ; le 95 c'est à dire une pièce plus ancienne encore que les Bange, et qui est de 1875 environ. Cela en dit beaucoup sur le matériel. D'ailleurs j'ai toujours remarqué que notre 95 gênait l'ennemi. Seulement il ne peut se défendre lui-même. Question de portée toujours.

L'aumônier m'a répondu il y a déjà quelque temps ; il était avec l'infanterie qui n'était pas engagée encore ; mais il savait que l'artillerie était à l'ouvrage. Toutes ces nouvelles, de loin, font grande impression, l'imagination travaille. Cela fait de plus en plus que je considère l'hôpital comme un lieu de délices. Au reste le temps des permissions est toujours gâté par les conflits de passions.

Je ne vois pas qu'il y ait lieu ni moyen de me faire transporter dans un hôpital parisien ; sans compter que je ne trouverai jamais un major aussi charmant qu'ici car, de plus, il est presque muet. Je me rappelle le supplice des conversations avec les gens à galons, je dis même les meilleurs. Il y faut une bassesse étudiée, et enfin il faut les écouter. Il faut, je suis un type dans le genre de Louis XIV, je n'aime pas cela. Je dirais presque que j'aime mieux être avec Gontier, dans un trou bombardé. Mais ce n'est pas vrai. J'aime l'état actuel, avec un peu de temps pour travailler, lire, rêver, et à peu près sans obligations. Je ne rêve plus de guerre maintenant. Est-ce un signe ? Mais je rêve de complications ennuyeuses et de discours violents. Il me faudra une Chartreuse.

Nombreux blessés nouveaux. Nous sommes sept maintenant. Un autre Anglais joue aux échecs. C'est désagréable, parce que le temps passe trop vite alors. Depuis que je suis né, je tire sur le temps pour le retarder, et toute la terre tire pour le faire marcher. Non pas vous, Minerva, car je ne vous vis jamais d'ennui.

J'occupe beaucoup X. C'est une bonne oeuvre. Et du reste, j'écris des choses qui valent les meilleurs moments du collège. La canne fait merveille. Les infirmières sont selon la formule ; elles apportent des roses. C'est à peu près le niveau de votre Hélène, quoiqu'elle ait bien plus d'esprit.

What is the matter with this thing ? dear thing. Vous dites que je n'écris guère. Je suis prêt à parier que cela est faux ; mais je n'en sais rien. Je joue aux échecs. A ma droite, il y a maintenant un véritable berger de moutons qui me raconte des histoires. De vraies histoires de berger.

Je n'ai plus de nouvelles de Desbois. Je sais qu'il a attaqué là-haut. G. m'écrit souvent. Des batteries ont souffert beaucoup. Le capitaine de la 11ème, artiste et atrabiliaire, m'a écrit aussi. Beaucoup d'hommes que je connaissais sont morts ou mutilés ; mais les plus proches camarades sont saufs.

Le pied ? Oui, il est sage, en ce sens qu'il ne fait aucun progrès ; après une 1/2 heure de circulation, il est de nouveau enflé et douloureux ; après 10 minutes de repos, il est souple et frais comme guimauve. Je soupçonne que quelque rhumatisme va s'installer là. G. est assuré que je ne retournerai pas là-bas. Moi, je n'y peux rien. C'est le meilleur en ces temps-ci. D'autant que G. affirme que là-bas, j'aurais été tué au moins 2 fois. On sait à peu près le mouvement que chacun fera ou ferait. Le bruit et la menace me donnent souvent de la colère, ce qui est bien puéril. Mais enfin cette roue de caisson a tout calmé. Je vis en moine et très heureux. On est si bien avec les gens qu'on n'aime point. Je ne parle pas de bienveillance, car amitié n'est pas bienveillance, mais dispense de bienveillance. Ne vous intéressez jamais aux résultats du baccalauréat. En province, quand j'avais la force jeune, j'ignorais ces résultats.

Les journaux apportent des succès, mais c'est toujours guerre ; on n'en sort point. L'espérance tuera aussi bien. J'écris, j'écris. Circonstances favorables.

Le major vient de passer. Il dit que ces enflures sont normales, qu'il y a progrès lent, et que ce pied guérira complètement. Je suis spectateur de ce pied.

Je reviens à la guerre. Il faut dire pourtant que des succès peuvent amener la paix, au lieu que des revers l'éloigneraient sans fin.

Je relis *Anna Karénine*, et toujours dans l'enchantement. Dites à Y que j'ai assez aimé la lumière du Purgatoire, les campements et chemins qui tournent. On ne se résigne pas en enfer, et c'est déjà quelque chose. J'aimerais relire *le Lis*, quoiqu'on y pleure beaucoup.

Le monologue de Figaro dans le *Mariage* vaut le bon Shakespeare ; et toute la pièce y ressemble sans aucune imitation.

Je suis paresseux. C'est la faute du *Lis*, qui m'accable comme toujours. J'en suis à la scène de la mort (au dernier retour de Félix) et je n'ose pas la lire. On ne peut reprocher à ce genre de sublime que d'être trop émouvant encore pour d'autres raisons. J'éprouve encore trop la terreur et la pitié. Aussi je suis paresseux pour écrire une histoire de berger. Hier, j'ai reçu la hiérarchie sous la forme d'un médecin inspecteur, et quoiqu'il n'ait pensé qu'à affirmer son pouvoir et à bien traiter les malades comme des objets inanimés, sans aucune sévérité, néanmoins j'ai senti la vieille révolte. Je vivais hors de ce monde et j'y étais si bien.

Je marche un peu et même beaucoup dans la salle. Le major conseille la patience. Je ne manque pas de patience. Mais l'état du malade qui se guérit ne vaut pas l'état du malade que l'on guérit. Me voilà forcé de penser à guérir, moi qui m'arrangerais si bien de dix ans d'hôpital ou de dix ans de prison. Mais pour les dix ans de prison peut-être que je les aurai.

J'espère que ma lettre d'affaire ne vous a pas été trop désagréable, mais si désagréable qu'elle soit, il faut pourtant la supporter, car la pensée des oeuvres à publier est une pensée d'ordre inférieur, mais encombrante. Et je puis vous affirmer que tout ce que j'ai écrit est si bien, la mise en forme des meilleures heures de Sévigné. C'est un miracle de mémoire sans aucune mémoire, car c'est souvent tout à fait autre et pourtant le même. On ne peut pourtant pas laisser ces choses-là aux hasards. Et je vous dirai que pour ma soeur...

Mme L n'est plus à la Baule. Elle, je ne la juge pas ; elle a des vues supérieures et des sévérités. Je crois que vous pourriez braver son jugement. Elle a deviné ma soeur du 1er coup.

Je viens de déjeuner, avec l'agrément d'une salade aux oeufs durs et de deux verres de bon vin, car la contrebande marche !

Je ne connais pas d'ami plus juste et plus sage que vous. Vos folies sont aussi loin de vous que les orages ; les éclairs guidant votre sagesse. Je relis *Consuelo*. Beau. Voilà un livre à lire et à commenter pour les fillettes en formation. Tout y est. Et la figure d'Albert est aussi bien l'Homme que Consuelo est la femme. C'est elle la raisonneuse, par cette séparation entre le ventre et la cervelle.

J'attends du papier de X. C'est pour garder quelques feuilles que je vous écris sur ce chiffon.

Je crois que le 2ème ouvrage a passé la page 200 et ce sont de grandes pages.

J'aurais souvent assez grand besoin de vos notes, mais il faut pourtant donner à X quelque préférence, quand ce ne serait que par égard pour vous.

Haute comédie avec infirmières. Elles pleurent et se disent de noires injures.

Le pied redevient maussade. Laissons faire.

Merci pour petite image souriante et bien courageuse, mais petite chose dans la tempête pourtant. Au sujet des grands travaux, je m'applique vers la solution que vous dites, signalant que j'aurais besoin de vos notes ; cela produit lentement son effet. Mais ne criez pas de votre côté, car il faut que je mène tout ça en douceur, avec des voitures de ménagements. L'important c'est que le Livre soit fait et il l'est bientôt de façon à dépasser peut-être vos espérances, et en tout cas digne de vos souvenirs de Sévigné, de la tante, et de beaucoup d'autres choses respectables.

Au sujet de J.H. et de M.A., j'ai eu une joie très vive. M.A. a, en plus de la force, un mépris qui n'est pas joué, chose rare, et qui fait partie de l'autorité.

Je suis en plein travail, car je mesure les proportions et les rapports des chapitres et je me fixe le terme. X est un parfait secrétaire, et il faut se dire que les notes de vous seront surtout utiles pour les retouches et additions. Si vous avez le temps de mettre au net, voici les sujets présentement à considérer : la sincérité, le mariage, le devoir d'obéissance, la culture.

P.S. le pied fait des progrès étonnants.

Je viens de lire *l'Habit Vert* et j'ai bien ri. J'ai aussi reçu fines confitures. Mais ces envois n'ont plus beaucoup d'intérêt car nous sommes maintenant 16 malgré de nombreux départs, et l'on ne peut nourrir tout ce monde.

Tous les soirs depuis trois jours je marche une heure dans les chemins entre les blés. Je me couche sur l'herbe. J'arrive presque toujours à être seul, car j'évite trop de familiarité avec les infirmières, qui en sont à se traiter dans les salles comme des harengères saoules. Ce sont d'ailleurs des femmes actives et qui connaissent très bien leur métier.

Gontier s'ennuie tragiquement. C'est ce que je n'aime pas ; mais il est dit que je serai environné d'acteurs tragiques. Nouvelles tristes. Le petit de Wathaire, le premier camarade du téléphone, a été tué récemment devant V. Le frère de Jeannin a été tué aussi. Nos batteries sont assez tranquilles.

... X ne veut pas dire. Il faut la laisser. Sûrement après que ce sera fini et que nous aurons relu, ce qui sera bientôt, il y aura du changement.

Le pied est solide, peu sensible même dans les chaussures ; je crois que je marcherais longtemps mais en boitant. Sans douleur ; il n'y a qu'insensibilité des 3 petits doigts et de leurs racines. Le major dit que tout reviendra mais il compte un mois encore depuis avant hier avant que je puisse marcher librement.

Le travail va tout seul. Il me semble que je suis revenu au temps des Propos quotidiens avec plus de facilité. Il est vrai que je n'ai jamais connu ces larges loisirs que j'interromps par des balayages, arrosages, petites lessives, toutes choses favorables à la réflexion. Je ne rêve pas de bonheur plus complet. A Paissy je ne demandais pas beaucoup mais la guerre a encore enlevé le trop. Je verrai les Lanjalley à la permission de convalescence. Grand plaisir en perspective.

Si j'avais dix ans de prison avec la permission d'écrire, que me manquerait-il ? J'aperçois mes derniers chapitres. Et je n'ai encore aucune idée de l'ouvrage qui suivra...

Ce pied est capricieux, et conforme aux prédictions d'Elie, l'infirmier de Savoie. Hier il a enflé tranquillement, sans cause connue, et désenflé de même. Je tends tout de même vers le M.H., car j'exerçais un pouvoir modérateur ; Gontier et les autres s'en aperçoivent bien.

J'ai écrit le mot fin après le dernier chapitre du deuxième ouvrage. Il n'y a guère dans l'ensemble qu'un chapitre baveux. Ce n'est rien à nettoyer.

Il n'est pas dit que je ne vais pas en commencer un troisième ; car le matin, à l'heure de la 1ère pipe, il y a beaucoup de mouvement là-dedans.

La guerre tend une fois de plus à l'immobilité. Il serait beau que la guerre ne change rien et n'améliore rien. Le pire est peut-être que la justice se fasse par la force ; car cela fait haïr la justice ou l'aimer mal. L'auteur vient de transcrire cette formule sur son carnet ; il n'y a pas de petites économies.

C'est un esprit bien faible que Parodi, et un caractère Corse ; il se venge tout le temps et il est né fonctionnaire. Mais soyez tranquille ; ce qu'il restera des Poilus aura un peu l'esprit nettoyé. Seulement il faudra peut-être que j'aïlle en prison. Embêtant. Je médite continuellement d'après cette idée : instruire sans blesser ; car il le faut ; mais c'est comme panser **sans** faire mal ; le pensement (sic) étant collé, il faut l'arracher etc.

Je suis bien touché du souvenir de Tanesse et de Dubost et de Tastevin. Les femmes d'ici disent bien des sottises, mais aucune sur la guerre. Entracte. Un aviateur se propose de lire *la Chartreuse de Parme* ; mais je lui dis par ruse, comme j'ai fait souvent : « Je ne sais pas si vous êtes assez intelligent pour lire ça ». Comme préparation je lui donne *le Lis*, toujours avec les mêmes précautions. Tout cela tend à la même fin. Je crois que les idées **n'ont** jamais autant circulé que sous ce régime de censure ; et Briand, qui sait tout, le sait peut-être.

J'ai écrit le mot fin après le deuxième ouvrage, entièrement fini et prêt pour l'impression. Mais quand ?

La célébration de Jaurès par ces gens-là me donne de l'humeur. Il saurait, lui, que même dans l'art de la guerre pris comme tel, il faut négocier sans cesse, et considérer ses amis comme pouvant devenir ennemis, et ses ennemis, comme pouvant devenir amis. Mais il se produit ceci. On ne veut pas dire ces choses au peuple, et, par un effet singulier du préjugé démocratique, le chef veut croire ce qu'il fait croire au citoyen. En vraie démocratie il faudrait penser tout haut. En résumé Thomas et les autres sont de bonne foi. Hélas ! Dès qu'on trompe le peuple, il faut des cyniques au gouvernement, et c'est ce qui nous manque.

Je vais écrire encore mais moins serré et pour m'amuser seulement. Mais tout ça me conduira en prison. C'est bien ennuyeux pour mes amis. J'espère que l'ouvrage étant fini et relu en permission le Chou vous en fera part. Autant que je m'en souviens, c'est vraiment digne des meilleurs moments de Sévigné, et pendant 300 pages.

Ayant terminé *Consuelo* dans les larmes de joie, je suis à *Corinne*, et ce n'est pas nul ; ce qui est des sentiments est bien. L'histoire d'Oswald (livre I) forme un petit roman séparable et qui devrait rester. Le style manque un peu comme dans des ornements coupés, et qui tournent tout d'un coup à l'envers.

Où en est le roi Charles de son étude de Balzac ? Dites-lui que la guerre est le seul temps où on puisse travailler, parce que l'oisiveté est insupportable. Profitons froidement de nos malheurs.

Il fait chaud. La plus jolie des infirmières se promène sans bas ; elle a un succès énorme et je crois qu'elle en est sincèrement étonnée. Je suis naturellement son favori parce que ces petites choses ne me troublent point ; je suis le seul à comprendre ce plaisir d'avoir les pieds nus quand il fait chaud. Remarque. Ces femmes sont de peu, mais réellement elles ne font aucune différence entre le dernier poilu et un colonel, même devant le colonel. C'est peut-être cela la vertu des femmes. Simples comme des sauvages.

Je vous souhaite la prudence du serpent et le bonheur du rossignol.

Mon pied se guérit définitivement. Je ne traîne même plus la jambe. Il faut donc compter que dans une dizaine de jours, je serai en route et même arrivé pour une convalescence d'une quinzaine peut-être.

Reçu et lu Villemer que j'aime bien, mais moins que *Consuelo*. Merci aussi pour Molière et pour le gâteau. Je souffre des dents et j'ai la joue enflée, ce qui me tourne un peu à la mélancolie. Gontier m'écrit des lettres terribles ; il y a encore des malheurs mais lui du moins n'est pas mort.

Je crois que vous aurez bientôt connaissance de quelques chapitres. Pour le moment j'écris des choses plus aigres afin de m'en délivrer. Le temps est gris, mon Italien est sorti, mais je joue avec un aviateur de tout repos. Il attend un train sanitaire et l'on dit qu'il en passe un tous les quinze mois.

Lu aussi la *Princesse de Clèves* et les deux autres nouvelles. C'est du bon style et c'est émouvant.

L'infirmière a les yeux et le nez à l'espagnole (sa mère est Espagnole) très bien ; bouche de chèvre ; peau jaune. C'est assez brillant et ce n'est pas si jeune que cela dit. Tout à fait une bonne de chez Duval. D'ailleurs ça travaille bien, comme les bonnes de chez Duval. Je suis le gardien de son fil, de son ouvrage, de ses lettres, de son chocolat etc...

J'espère vous voir bientôt. Je verrai sûrement les Lanjalley. Et puis je mangerai des choses variées et je boirai du vin. Il ne faut pas chercher plus loin.

14 Août 1916

J'ai mes papiers. La demande de congé va être faite. Mon pied est guéri, d'autant plus que le major est changé. Et naturellement celui-ci ne s'intéresse pas beaucoup à un pied qui a l'aspect naturel. Je devrai lui fournir des indications pour la demande, sur le pied, l'accident, etc... et je suis celui du monde qui fera cela le plus mal ; car l'esclavage dispose à l'indifférence ; c'est la chaîne des petits maux.

J'ai un quart d'espoir que les choses horribles pourraient finir assez tôt. Pourquoi ? Parce que j'ai lu aux nouvelles que toute la flotte allemande avait passé les détroits en forçant la vapeur. Je suppose qu'ils cherchent une victoire par là et qu'ils seront battus, mais en faisant beaucoup de mal à l'adversaire ; ce sera une leçon de plus pour tout le monde.

J'écris maintenant des scènes de comédie qui m'amuse beaucoup, en ce sens que je me délivre des plus noires pensées en les mettant sur le papier. Je lis aussi du Shakespeare. Je lis le précepteur, qui n'est pas ennuyeux ; mais l'amour n'y est point. L'amour est bien plus caché et bien plus beau, même chez une bergère.

Je compte partir pour Paris dans dix jours environ ; et j'espère avoir quinze jours. Mais, comme disait le charmant major en s'en allant, j'aimerais bien mieux faire la demande moi-même. Il ne le pouvait, faute d'une pièce qui n'est arrivée qu'hier.

La vieille infirmière (35 ans) est toujours folle, et la jeune travaille bien. Toujours comme chez Duval ; le service d'abord.

Changement à vue. Le nouveau major a d'abord approuvé tout. Et puis il a tout changé. J'ai maintenant sept jours seulement, à prendre tout de suite. Bien heureux qu'il ne m'ait pas renvoyé directement au corps. Je me méfiais ; je connais le pouvoir absolu. Rien à faire.

Le pied ne va pas absolument bien mais on n'y voit rien. Du reste il ne l'a pas regardé. Il n'y a de bienveillance que chez les gens qui nous voient depuis plusieurs jours. Ainsi comptez que dans 4 jours au plus je serai 88 rue Monge. Le destin malin, m'ayant donné une espérance, me gênerait ces sept jours, si je ne lisais dans le jeu.

Je pars demain matin vendredi et j'arriverai chez ma soeur vers le soir je pense, à moins que je n'attrappe (sic) l'express, auquel cas j'arriverais plus tôt. Mon pied est comme il est ; on verra bien comment il supportera l'épreuve prolongée de la chaussure. J'ai sept jours de permission. Voilà ce qu'on gagne à un changement de major. Je dois dire que celui-là aussi est bienveillant et simple ; mais il n'a pas connu mon vrai pied ; cela est sans remède.

Je me propose de manger beaucoup de choses et de boire de même.

Ne m'écrivez pas à cette adresse (dépôt d'Arc les Gray). Ecrivez-moi 10.12 S P 120. - A vrai dire je ne sais pas si j'irai demain ou après demain. Ici le système est de ne rien dire. Et voici l'histoire de ces trois jours. Arrivé dimanche après la visite. Liberté complète. Le soir, le lieutenant auquel j'étais recommandé fait mille démarches très amicales sans parvenir à me rencontrer. Je vais poliment le voir chez lui ayant mangé ; voulait m'inviter à dîner. Je lui ai expliqué que je ne voulais rien qu'un examen complet. Entendu. Ce qui est remarquable c'est que tout s'est passé comme il fallait avant qu'il ait pu parler au major d'ici. Lundi matin visite ; exposition ; palpation. Renvoi à l'Hôpital de la Gare pour décision. Là palpation, examen prolongé ; enfin radiographie par deux médecins successivement. Résultat : il n'y a aucune lésion osseuse. Sur quoi le grand chef me dit : « Il faut rejoindre ; cela se guérira en marchant ». Depuis je n'ai vu ni médecin ni lieutenant ; j'ai appris simplement ce matin par le cri de l'adjudant que je ne partais pas à midi. Ces gens-là évitent les préparations et explications, et c'est bien naturel. Ici règne le plus morne désespoir. Les hommes arrivent mal guéris et repartent le lendemain. Ainsi partirai-je, demain, ou après demain au plus tard, malheureusement avec revolver, sabre, sac, manteau, et toujours tirant la patte. Mais je vous jure qu'on ne peut pas faire lamentation sur soi-même dans toute cette misère. Nous couchons sur des matelas sans draps ; le lieutenant protecteur voulait me faire coucher dans des draps ; mais c'est un point de vue qui m'a semblé purement littéraire. Je me moque bien des draps et je dors très bien. Je crains la lâcheté et je la muselle comme je peux ; le reste n'est rien. Il est évident que dans ces temps il faut aller au delà de ses forces ; et cette belle règle ne donne rien à espérer. Il faudrait trouver quelqu'un qui s'intéresse à l'âge et à un pied traînant, mais chacun ne pense qu'à soi.

Remarque : je ferais toujours tout rater par l'impossibilité de demander carrément à m'en aller. Et il est pourtant clair que personne ne prendra cette décision pour moi. Cela coupe les possibles à l'exception du plus dangereux.

Je viens d'être interrompu par une longue conversation avec un artilleur. Cela passe mieux le temps que de penser à soi. Comptez que cette période de déplacements fera tort à la correspondance, mais je vous tiendrai au courant.

31 Août 1916

En route vers Gontier depuis hier. Voyage long et assez agréable. Toutes visites faites y compris radio. Résultat nul ; pied toujours pareil. Ecrirai. Amitiés à vous.

Me voilà aux échelons depuis hier soir, après une marche dure que j'ai faite je ne sais comment. Le pied n'en est ni mieux, ni pire. A la visite ce matin, et 4 jours de repos avec massages sans difficulté.

Ennuis d'autre part. Dans les projets, j'étais brigadier d'antenne sous Gontier ; mais ce matin tout est changé (G. est rentré hier soir une heure après moi, il est ici jusqu'à ce soir). Je suis nommé à la 11^{ème} Batterie sans affectation spéciale. Je suis donc séparé de Gontier, avec la perspective d'un travail dur si le pied guérit. Je passe sous les ordres du capitaine artiste qui fera tout sans doute pour avoir ma compagnie là-haut. Le film est donc celui-ci : je ne suis plus entraîné avec Gontier par la camaraderie ; mais je serai sollicité par un officier bienveillant et qui trouvera encore mieux peut-être le moyen de me stimuler au delà de mes forces. Le métier de malade, surtout avec un pied qui ne montre pas grand chose, sera bien pénible pour moi. Peut-être demanderai-je à la division un poste qui convienne à mon pied ; mais ces postes-là sont toujours fortement occupés. Tout le monde, sauf Gontier, a été assez étonné de me voir revenir. Mais pourtant à l'arrière je n'ai pas vu que les majors s'intéressent à personne ni pour l'âge, ni pour rien. J'ai un major bienveillant mais qui ne peut que me mettre au repos 4 jours après 4. Prolonger cette situation, je dis avec un pied malade, est assez pénible ; mais ce sont de petits maux. Ici où je suis on risque bien peu. L'esprit est seulement abruti par l'incertitude.

J'ai vos deux lettres ; avec celles de X, ce sont les premières nouvelles depuis pas mal de jours. J'ai admiré l'activité renarde, et j'imagine très bien la rencontre de vous et de ce charmant et doux major B. Les choses ont été faites un peu tard mais uniquement par ma faute. Sentant mon pied qui ne faisait aucun progrès, je comptais que quelque chose de médical et finalement la radiographie, interviendrait. Sur cette belle espérance, j'ai été porté par le Système jusqu'à l'avant, où je trouve des gens aimables qui me disent : « Reposez- vous, et dès que vous serez reposé vous irez à la batterie, où le service est très facile, où vous serez bien traité, etc. » Dans le fait, le service de Batterie, que je n'ai jamais fait, est justement celui qui ne convient pas à mes moyens. Je n'y aurai plus les attentions fraternelles d'un chef comme Gontier. J'aurai un maître capricieux, le capitaine artiste, qui fera abondamment appel à mon énergie. Pour ce service (transmettre des ordres) la surdité d'un côté aura des inconvénients, je l'ai constaté en faisant le métier par hasard. Je suis **donc** tenu de déclarer la chose ; mais aussi je jouerai le personnage de celui qui ne veut plus y aller. Vous devinez que c'est pénible ; et dès que ce sentiment de pudeur est aperçu, les gens en jouent très habilement. A la vérité, la seule manière de m'utiliser, étant comme je suis, serait tout au contraire de me prendre à un état-major plus important, où j'aurais moins à faire le travail rapide qu'à le surveiller ; un peu le genre de la C. quoique je m'y sois bien fatigué à courir du matin au soir. Mais une telle demande est difficile, étant posé que je tombe avec celui de tous les officiers qui m'a montré le plus de bienveillance, quoique avec des caprices redoutables. Le pied est toujours le même, perfide pied, qui me fait mal à chaque pas, mais qui, hors la grande fatigue comme avant hier, n'est guère enflé et se montre blanc et bien en forme. A cela je ne puis rien. Voilà la situation. Je vous l'expose afin que vous puissiez agir à l'occasion (naturellement je ne me fais aucune idée de cette occasion). Le fait est que je suis diminué : 1° par ce pied fragile qui n'est pas guéri ; 2° par ce changement de poste imprévu. Mais, encore une fois, les gens me prendront d'enthousiasme comme je suis ; et si je voulais, ils m'emmèneraient dès aujourd'hui à la Batterie ; ils m'y feraient porter ; ce serait un beau triomphe, en un sens, mais je sais que les réalités suivront et qu'il est impossible de ne pas faire pleinement ce qu'on fait ; aussi, je résiste à cette poésie préliminaire. Ce sont de dures épreuves, ces réflexions, et bien humiliantes, mais je suis affranchi aussi du lien Gontier qui était plus intérieur. Seulement l'habitude de faire aveuglément ce que l'officier décide est bien forte. Le capitaine rentre de permission demain ; j'ai encore demain et après demain de repos. Pour le moment je boite beaucoup plus qu'à Paris.

Grandes amitiés à vous, seul secours pour moi dans les puissances temporelles.

Réponses à vos lettres : 1° je n'ai pas de chevrons ; j'attends des ordres, toujours par la même pudeur. 2° Gontier n'a pas eu le pouvoir de me garder. Jugez du pouvoir qu'il pourrait avoir pour me faire évacuer. Il a été charmant quoique triste. 3° Mon régiment est fractionné. Je suis à la 11ème Bie, (qui a d'ailleurs le même major que la 10ème) 2ème Rt. d'art. ie SP 120. Toutes ces pensées amies venant de vous me réconfortent. On est assez abandonné dans le Système. Encore une remarque. Si on présente à ceux d'ici la situation réelle, ils diront qu'ils la connaissent, feront mon éloge. Dans tout cela le pied sera oublié. Qu'y faire ?

Je viens de répondre un mot gentil au gentil major. Celui d'ici (le plus gradé des deux) m'en parlera peut-être quand je le verrai. Pour le moment j'ai affaire à l'autre, qui est bien charmant. Et d'ailleurs 1° le pied est aigu et ne se remet pas pour le moment. 2° le capitaine artiste, rentré hier soir, m'a invité au café, en compagnie du major. Nous avons parlé peu de la guerre et du service, car cela est ennuyeux. Mais en quelques mots, il a dit son opinion. Il pense que je dois être évacué de nouveau. En tout cas, ne rien faire du tout ici pour le moment et ne me soucier de rien. Le major, lui, pense qu'en un dépôt d'éclopés, où j'irais, je serais moins soigné qu'ici ; son supérieur décidera sans doute.

Je pense en ce moment que, si je demandais à être examiné et soigné pour les oreilles, cela me vaudrait peut-être un meilleur hôpital. Et il vaut mieux ne pas être sourd tout à fait.

Il pleut ; nous sommes dans la boue. Mais ce sont de petits maux. Je ne vous dirai pas que l'oisiveté me pèse, parce que ce n'est pas vrai. Je me crois capable de rester 100 ans sans rien faire et sans une minute d'ennui.

Je viens de recevoir votre paquet, qui met fin à la crise du papier, sans compter les autres bonnes choses.

Je suis toujours au repos avec les chevaux, et même aujourd'hui allongé sur lit de paille dans cabane en carton bitumé, sur le conseil de l'aide major qui me soigne ici. C'est vous dire que le pied s'en tient au même point, d'ailleurs, sans signe extérieur (ni enflure, ni rougeur, ni déformation) ce qui est assez vexant ; il ya de quoi lasser la patience de n'importe quel médecin. Mais qu'y puis-je ? Je laisse les pensées déprimantes là-dessus, et je profite de ces heures en bon paresseux qui a des cigarettes anglaises. Il est certain que c'est scandaleux un pied pareil. Mais ce n'est pas ma faute. Le probable est que la marche misérable et d'ailleurs sans mélancolie, pour venir ici, chargé comme un mulet, a forcé quelque chose, car je boite beaucoup plus qu'au dépôt de Gray. En tout cas, comme je n'ai pas du tout repris le service, personne n'a besoin de moi, ni ici ni là-bas. Je ne serai donc pas bousculé. Au lieu que, si on m'avait évacué, avec un pied pareil, j'aurais été bousculé de nouveau.

L'oreille a fait l'objet d'une vague communication à l'aide major, qui du reste, n'y entend rien. Il se propose de m'envoyer à des spécialistes à quelques kilomètres d'ici, à la première occasion de voiture, ou peut-être comme marche d'épreuve quand le pied ira mieux. J'évite aussi d'imaginer d'avance ce que cette démarche pourra donner. Il n'est pas si paradoxal de se faire soigner les oreilles pour mieux guérir un pied.

Le temps est beau et doux. J'essaie de m'en tenir à un abrutissement tendre et ces moments-là sont assez agréables. Les autres réflexions sont mêlées, incertaines, monotones. Zut pour elles. Les communications avec X sont bien lentes ; nos lettres ne se correspondent pas du tout. Gontier, là haut, est assez tranquille pour le moment, mais le secteur est loin d'être calmé, quoique cela doive venir un jour ou l'autre.

Le principal pour moi est la bienveillance affectueuse de mon capitaine (l'auteur du dessin) qui m'assure que j'attendrai la guérison. J'ignore l'effet de la lettre Bardou sur le major (le vrai) qui est là-haut et que je n'ai pas encore vu. Je n'ai guère vu non plus ma nouvelle batterie (qui est à côté). Je suis toujours à l'ancienne, bien reçu, bien nourri, bien couché.

Les gens comme adjudants qui me parlent de mon pied, me conseillent de passer l'hiver dans un endroit chaud. S'ils y pouvaient quelque chose, ils ne diraient rien car rien n'est facile. Mais aussi une vie aisée est bien pénible par ces temps-ci.

Quelle distance, et que de temps pour cette feuille ! Mais il est vrai aussi que le major d'ici n'est pas pressé. Il a fini par me mettre au repos allongé. Je vous écris au pied d'un hêtre dans un bois tranquille. Evidemment la lettre du Dr B. a produit son effet et l'on prend le grand moyen, qui a produit aussitôt de bons effets sur le pied. Il est vrai que je ne marche presque pas, et que la douleur se réveille aussitôt. Mais enfin j'ai l'impression que cela se guérit. Le major admet que ce soit long. Certainement ils m'auraient évacué ; mais ils ont cette idée, d'ailleurs juste, qu'avec un mal si peu visible je ne serais nullement soigné, et presque aussitôt renvoyé ici. Me voilà donc **dans** une situation parfaitement ridicule, avec l'apparence de la paresse achevée. C'est pénible. Mais on apprend à supporter toutes sortes de choses.

Avec mon nouveau capitaine (Tresch) artiste, et d'après la manière dont il a pris la chose, je n'ai pas à craindre d'ordre capricieux. Me voilà donc en situation de tirer tout le bien possible d'un petit mal. Je ne cherche pas à prévoir l'avenir. Je dors beaucoup. Je relis *l'Egoïste* après *Marrès* qui m'a fait rire. Oui je renverrai *l'Egoïste*. A seconde lecture, et après Dickens, c'est moins profond que je n'avais cru ; mais c'est fort tout de même. Je mange bien. Enfin matériellement avec ce beau temps je suis certainement mieux qu'à Arc les Gray. Je ne vois pas encore le moyen de m'offrir à la Division, puisque je suis indisponible. Attendons.

Je ne suis plus sûr de la nouvelle adresse. Je mets l'ancienne. L'enveloppe est déchirée. C'est que l'humidité les colle dans le buvard. Vous êtes un hardi renard chasseur et gratteur de terre. Agissez donc selon ce précieux instinct. Je ne m'en mêle pas et je n'ai rien à dire ni à souhaiter. J'ai seulement un pied. Or voici la situation. Hier, quinzième jour de repos ici, avec petites promenades sous bois, je suis allé avec deux camarades à 1 kilom. d'ici voir le panorama célèbre, et les halliers (de loin) où se trouvent G. et les camarades. Marche lente, douleur croissante, retour difficile. Après une demi-heure de lit, tout calmé. Ce matin un peu d'enflure. Bandage de crêpe après massage. Demain ce sera sans doute comme avant hier. Ainsi, sans aucun signe avertisseur, me voilà hors d'état de faire le service le plus simple ; car il faut toujours marcher ; à la C. il fallait courir tout le temps. Progrès nul ; au contraire à la fin de mon séjour à Tantonville, je faisais très bien 3 kilom. en boitant, mais sans aggravation. La marche d'arrivée ici a dû forcer quelque tendon encore. Aspect, après marche, enflure aux chevilles et sur le dessus du pied. En tout temps, les 3 doigts de gauche forment un bloc immobile comme du bois. Voilà l'exacte vérité de la chose. Donc les gens de Gray qui disaient « cela se passera en marchant » n'ont pas bien dit ; ou plutôt peut-être, ils auraient bien dit si ma marche avait été progressive, sans charge et en terrain égal. Cela je ne le sais. Le plus étrange, c'est que je sois bien traînant le pied sous ces beaux hêtres, ou couché sur la paille et lisant. *L'Egoïste* ennuyeux d'abord, passionné ensuite. L'art principal c'est que Clara n'en pense pas long ; mais l'auteur en dit trop. N'importe, c'est un beau pamphlet. Le 2ème volume de *la petite Doritt* me ravit : je le relis sans cesse. C'est plein de grandeur et shakespearien tout à fait. Les jours passent, je ne sais comment. Il n'y a qu'une chose pénible, ce sont les conversations sur le pied, avec des gens qui le fixent comme pour lui faire des reproches. Petites misères. Je ne manque de rien. Et que demander ? Nous sommes dix à table. La popote achète confitures et fromage. J'ai chocolat et tabac. Et resterai-je ici ? Pour le moment le major Ricolfi (lieutenant) est en permission. L'aide major Forgeron (adjudant) est aux Batteries. La santé ici est assurée par un major étranger et brutal que d'ailleurs je n'ai pas vu car on me laisse bien tranquille. Mais ne nous fatiguons point sur l'avenir. Chose curieuse. Avec le pied malade j'ai peur de la guerre ; mais dans les instants où je me croyais presque guéri, la résolution revenait en même temps. Je ne puis donc pas dire que je souhaite quelque chose. Je subis et je m'y résigne. Vous êtes une précieuse providence temporelle, et une amie d'ordre plus relevé aussi. J'écris à X des chapitres de fantaisie, gribouillages avec éclairs.

Il fait presque soir. Je vous écris sur mon bout de table et sous un hangar en carton bitumé. Rien de neuf pour moi, sinon que, une fois de plus, mon pied se guérit. L'Infirmier masse au talc, et bande très bien le pied, ce qui supprime presque la douleur et donne de l'aisance, d'autant que dans cette boue, tout le monde boite. Au premier rayon de soleil, je vais essayer encore de faire deux ou trois kilomètres. Car il faut sortir de cette situation ; je le dis, mais je ne la pense pas, car j'y suis bien, et les journées passent aisément. Je ne sais à quoi.

On m'a donné une belle canne courbée, que j'ai mise aussitôt sur le feu ; mais elle a cuit un peu trop vite ; ce sera une petite négresse.

Je ne vois ni officier ni major depuis une semaine. Je suis dans la position d'ignoré ; c'est celle que je préfère toujours, mais il n'est pas toujours sage de s'y tenir.

Il y a ici des canonnades, comme les journaux peuvent vous l'apprendre ; mais je dors dans ce bruit et même je fais les rêves les plus pacifiques. Par exemple que je suis reçu à l'Ecole Normale en même temps qu'un nommé Tauchet (?) qui ne peut pas y rester parce que « toutes les petites plumes de son épaule sont retroussées par le froid ». Je trouve cela très intelligent pour un rêve.

La boue ici est incroyable, et (chose plus incroyable) bonne pour le pied. La flexion est fondante (méthode mécanothérapie). En peu de mots la douleur s'en va. Je n'ai aucune opinion là-dessus. Qui peut dire ce qui lui est bon ou mauvais en ce temps-ci ?

Je lis des romans qui ne sont pas tous idiots. *L'âme virginale* de Rémi de Gourmont est quelque chose où il y a de l'intelligence, mais sans poésie. Tant pire. Je me crois dans les bois et en guerre pour toujours. Je ne m'habitue pas au pouvoir absolu que j'ai subi pourtant depuis ma naissance. Le danger des pouvoirs dits démocratiques, c'est qu'on ne s'en méfie pas assez. Il faut recueillir sa pensée dans une petite niche et maudire par la chaudière.

La nuit vient.

Je crois que les Lanjalley vont retourner à la Baule. Puisque la destinée le veut, voilà l'occasion d'entendre des choses sensées. Mais la destinée veut-elle ? Et j'oublie (toujours) que vous n'êtes pas là-bas pour plusieurs années. Reposez-vous. Vous êtes, vous du moins, innocente de tout cela.

J'écris donc vite, puisque vous dites que je suis négligent. Je compte que vous partez dimanche prochain. Est-ce que je me trompe ? Est-ce que ma lettre ne va pas courir ? Raison de plus pour ne pas tarder.

Temps admirable. Vu ce matin le major revenu. Désapprouve la marche et conseille mécanothérapie ingénieuse avec courroies. Cela m'occupe. D'ailleurs nulle difficulté militaire. Cela fait encore une semaine de repos en perspective. Je lis des romans feuilletons passionnément. G. est remonté hier soir sans incident. J'ai joui pendant trois jours de sa conversation, mitrailleuse intelligente ; mais il a ce tort de juger les hommes ; les hommes sont ce qu'on veut. Si j'étais roi... Mais je ne suis pas et c'est regrettable. Je mettrais les gens autour d'un tapis vert, et ils feraient d'autres discours.

Je vous laisse agir parce que je sens que le pied est diminué et l'ouïe aussi. Ce sont des faits. L'intérieur est toujours le même, impétueux et naïf ; je ne puis compter sur moi que pour compromettre tout. Je l'ai bien vu ce matin, ayant parlé au vieux commandant, je l'enviais un peu. Il est clair que jamais je ne demanderai rien, mais j'exécute toujours les ordres. Avec un peu de chance cela peut tourner bien. Mais de toute façon je ris à l'avenir absolument comme si j'avais un an et un jour. C'est le passé qui est effrayant.

28 Septembre 1916

Que je suis sot ! je vous ai écrit à la Baule. Ma lettre peut courir. J'ai la vôtre. Bonne. Le pied, à la suite du traitement nouveau, est plus sensible que jamais, ce qui indique que le traitement agit ; mais il n'est pas question de marcher. Sachez seulement qu'avec ce beau temps, je suis heureux comme un lièvre sauvage, et très bien soigné. Il n'y a nulle difficulté d'ordre militaire. Mes chefs sont parfaits et mes camarades sont charmants. Je ne suis plus sous les ordres du lieutenant Jaget. C'est un immense avantage.

Il faut toujours sous-entendre et dire qu'aussitôt le pied guéri, j'irai à la guerre. Car sous ce rapport, je ne puis pas vaincre cette volonté initiale, qui n'a maintenant d'autre raison qu'elle-même. On ne peut pas vouloir le repos quand les autres sont au danger ; cela me laisserait une amertume insupportable. Mais tant que mon pied me fait mal ou enfle, je suis en paix avec moi, sans trace d'ennui. Il faut conserver cette pensée sans rides.

J'écris par habitude et quelquefois bien ; mais ce n'est pas maintenant une période d'inspiration. Ce que j'appelle fantaisie consiste en des fragments d'un roman encore informe, et qui se fera si cela se trouve. Il faut laisser venir les choses.

Je dois vous avertir aussi que la victoire en chantant emporterait toute raison. Car le propre du cheval est de courir ; et c'est ce qui rend les problèmes un peu difficiles. Analogie avec le problème de la chasteté. Quand les chemins sont beaux le cheval galope. La raison est bonne pour les côtes pierreuses. Il reste ceci, un fort mépris, et bien armé pour les penseurs du gouvernement.

4 Octobre 1916 (carte)

Crise de papier. J'écris ce petit mot sans attendre davantage. Santé excellente. Pied toujours douteux. Petit travail à l'abri. Le temps passe insensiblement. J'espère recevoir papier de X ou trouver quelque marchand ; alors j'écrirai.

Mais enfin la situation est réglée provisoirement ; c'est certainement plus agréable pour moi que d'être n'importe où à l'arrière. Envoyez livres amusants ou même sérieux.

On ne voit guère d'étoiles par ici. Pluie et boue.

9 Octobre 1916

Je n'écris pas parce que je ne puis plus trouver d'enveloppes. X m'envoie tout excepté cela. Mais j'ai découvert un peu de colle, car cette fois l'occasion presse. Le Capitaine (qui est là-bas) m'a fait communiquer un ordre. On demande de désigner un candidat pour le service météorologique de l'armée (siégeant aux camps d'aviation). Conditions : au moins le baccalauréat ès sciences (que j'ai) et appartenir à une classe antérieure à 97 (je suis de la classe 88). Le candidat désigné ira à l'aviation passer un examen ; s'il est admis, il restera pour mesurer le vent etc. L'idée de me désigner venant du Capitaine, je ne l'ai point contrariée. Je vous mets au courant. Je ne sais ce que vous pouvez faire et je vous laisse libre. L'argument réel est celui-ci : « Mes chefs, depuis l'accident et ses suites (quoiqu'elles ne consistent plus qu'en une faiblesse du pied et sensibilité intermittente) ne veulent plus me demander de service de guerre plein ; il n'y a point de service de central dans une batterie. La Division est au complet. Résultat : je suis réduit à des travaux non guerriers que n'importe qui peut faire. Voilà la situation des faits. Il faut donc chercher un meilleur rendement.

Je termine là car il faut m'occuper du pain, du vin, etc. et peser des sacs. Il pleut ; boue énorme.

9 Octobre 1916

Je vous écris au galop. J'ai eu à midi vos trois paquets, c'est à dire livres, cigarettes, papier, chocolat, etc. Merci pour tout cela.

Je n'ai pas de nouvelles de l'affaire en question, n'ayant pas occasion de voir le capitaine avant quelque temps. L'idée vient de lui, je le laisse faire. Il faut seulement éviter, le cas échéant, un refus à l'examen, ce qui serait misérable. Et j'ai idée que le piston va marcher. Je viens de voir le lieutenant. Je vois bien qu'ils sont tous décidés à me donner des tâches douces ; et alors ? Cette demande a l'avantage aussi d'attirer sur mon sort l'attention du colonel, qui m'a déjà employé pour le mieux à la Cie.

Je rappelle qu'il s'agit de désignation d'un candidat, au moins bachelier ès sciences (je le suis) pour le service météorologique de l'armée.

A expliquer encore : j'étais à l'Etat Major du Groupe, où je rendais des services. J'ai été remplacé pendant mon absence. Je suis maintenant dans une batterie où le service téléphonique est assuré aisément par n'importe qui. Le brigadier a alors un rôle bien plus étendu, et fatigant de plus en plus avec les méthodes nouvelles de guerre. Longues marches, courses à pied et à cheval. Il y a bien des calculs et travaux sur carte, mais pas assez pour occuper tout le temps. Je suis pressé.

Merci pour ces folies de paquets.

11 Octobre 1916

Il est probable que je vais monter demain à la batterie pour quelques jours comme brigadier téléphoniste. Il y a un destin qui me conduit toujours à la guerre, mais à la guerre modérée. Il n'y a qu'à suivre. Je regretterais presque la demande faite pour le S.M.A., mais je ne regrette jamais ce qui est fait. Le capitaine a mis sur ma demande la note « esprit sérieux et précis ; rendrait de grands services dans ses fonctions ». Puisque l'idée vient de lui, j'ai bien fait de la suivre.

Si donc vous aviez à ajouter quelque chose, ce serait ceci : « deux ans de guerre, accident et faiblesse d'un pied. Convient encore pour la guerre de position dans un secteur tranquille, mais pour la guerre violente, il est clair que les chefs hésitent à l'employer toujours ; il faudrait, pour obtenir rendement, un poste téléphonique de guerre centralisant beaucoup de lignes ; un tel poste n'a pas été disponible. Il en résulte une médiocre utilisation des aptitudes et de l'expérience spéciale de ce poilu ». Mais je me répète. Il est clair que vous aviez compris depuis longtemps. Ici toujours apparence de métier, et journées faciles, mais avec boue importante. Au fond, toute situation est bonne à certains égards, et je prends toujours la bonne anse. (« La cruche a deux anses », dit Marc-Aurèle).

Il y a bien des chances pour que les batteries aient un bon temps de presque tranquillité. Quant au pied, il se guérit tous les jours un peu, et une marche modérée ne l'incommodé pas.

J'écris toujours, chapitre par chapitre, une espèce de satire raisonnable, assez amusante. Quelque jour, X vous fera voir ; mais elle veut toujours avoir le secret quelque temps. Elle s'occupe aussi de faire imprimer le manuscrit hors d'actualité que vous connaissez ; ce sera un passe-temps agréable de corriger de belles épreuves en format carré.

Notez que je suis heureux dans ces deux batteries à cause des vieux camarades qui me connaissent tous, et de cet aimable capitaine. Si donc, il y a des objections fortes au projet, prenons l'autre anse. Et ne nous frappons pas.

13 Octobre 1916

J'ai votre lettre et votre espérance, qu'il faut prendre comme bon présage ; car nous en sommes réduits aux signes. Le capitaine que j'ai vu hier ici, et qui est toujours charmant, pense à me faire monter là-haut, et néanmoins tergiverse ; je crois qu'il n'a pas grand besoin de moi pour l'instant ; mais les nuages s'amassent sur nos têtes ; le hasard importe donc beaucoup, et la Providence temporelle aussi.

Le projet est satisfaisant, car le capitaine me disait : « Je vous ai suggéré de demander ce poste, et j'ai appuyé la demande, parce que je crois que vous rendrez des services, surtout s'il s'agit d'une chose à organiser. Je suis fâché de me séparer de vous (si l'on vous désigne), mais je dois considérer l'intérêt général ». Donc j'avais bien compris et j'ai bien fait de suivre. Maintenant il ne sait rien du délai. Ce sera comme dans toutes les choses militaires ; je serai appelé au trot vers le centre d'examen. Il est d'ailleurs hors de doute que l'on me recevra si l'on veut et sans complaisance. Mais ils peuvent objecter la qualité d'engagé, qui me fait marcher avec la classe 14. C'est pourquoi il faut un peu de bonne volonté chez le Mecieu. - *Jean Christophe* est bien émouvant. Je pense que je le conserverai ; mais je veux, s'il se peut le faire lire à Gontier qui a déjà *L'Egoïste* ; ce ne sont pas des livres pour les cabanes. J'y penserai.

17 Octobre 1916

Reçu ce matin un foie de Y, qui sera mangé (le foie) ce soir avec considération, car je le connais.

Au sujet de l'examen, ne vous faites pas de souci ; car l'examineur en ce genre sera sans doute quelque jeune universitaire. Et je sais beaucoup de choses avec précision. Je dirais qu'il n'y a pas de difficultés de principe. D'ailleurs je serai certainement triste de quitter ces vieilles batteries ; mais il faut reconnaître que c'est raisonnable, car ce matin, avec le froid d'hier, j'avais des douleurs dans les deux pieds, qui se sont échauffés bien péniblement ; et il faut prévoir pire ; car on vit ici dans la boue et sans chauffage, et sous des tentes légères à courants d'air. Ce qui ne m'empêche pas de relire *le Rouge et le Noir*, en recommençant chaque mot pour ne pas arriver trop vite à la fin. Il est vrai que la bougie manque aussi. Mais je joue aux échecs le soir sur la table à manger ; cela passe le temps.

On ne parle que de la paix. Il serait temps que les gens à gros traitement se mettent autour d'une table. Mais je prévois une affaire entre Allemagne et Norvège, occasion d'une grande bataille navale, qui ressemblera à la précédente.

Il y a lieu d'admirer que les Roumains aient recommencé notre faute de Morhange et de Dieuze. Cela s'explique par cette cause très simple : il est impossible d'arrêter une armée qui avance sans rencontrer d'ennemis ; c'est la guerre des chansons. Tous préfèrent être héros de ce côté-là, et les ordres obéissent à ce mouvement de foule si naturel. Vous ne pouvez pas savoir comment le désir de survivre règle les moindres actes à la guerre. C'est une idée qui n'est jamais oubliée. En revanche, on oublie tout à fait les maladies, les accidents de voiture, l'hygiène, etc. C'est le beau côté de la chose. Et tout est propre parce que tout est sain. Résultat : le froid aux pieds ne donne pas mal à la tête. Le réchaud de charbon n'asphyxie pas, et ainsi du reste.

Je ne savais pas que la règle d'envoyer les anciens à l'arrière s'appliquait aux engagés. C'est humiliant d'être vieux ; mais il est vrai de dire qu'étant jeune, j'avais bien plus de rhumatismes.

22 Octobre 1916

Tant pis si la solution se fait attendre; car il se prépare des choses et la seule raison de mon inaction actuelle, c'est qu'il n'y a rien à faire. Cela ne v~ pas durer. Et pourtant je ne rêve plus de guerre, quoique les obus ~antent nuit et jour. Ils viennent à environ 1 kilom. d'ici; on les entend donc en dormant. Malgré cela/ ,6e ne rêve plus de guerre, moi qui rêvais déjà d'obus et de guerre en 1912 et 1~13!

Je crois les pressentiments, puisque j'en ai, et je jouis de la tranquillité présente.

Il est vrai que le froid est cuisant la nuit et le matin; nous donnons encore dans nos ca~anes d'été; on claque des dents rien qu'à les voir. J'ai des engelures aux pieds, Ôt comme au lycée, et je fais des grimaces eh mettant mes chaussures. Mais que sont ces maux en comparaison des vrais maux? Les jours passent cependant et la paix se rapproch~ ,de nous. J'ai bien des choses à dire à ~évigné, mais je ne saurais pas les dire en temps de guerre.

Pour l'examen, je ne m'inquiète pas dutout; on me verra comme je suis, et allez donc. Ja'ailleurs si j'étais refusé, ou si la chose était retardée sans fin(c'est possible car on manque d'hommes) ne vous attligez pas. Il est difficile de supporter l~ peine des fantassins si l'on n'a pas soi-même mal aux pieds et autres choses semblable5. Et je plains le petit mombre de ceux qui sont comme vous, toujours à la guerre en pensee.

J'ai déjeuné hier encore avec le charmant capitaine de la ~. Cela me fait penser à notre nouelle adresse car nous avons changé sur le papier. (ce changement est peu de chose; mais il serai t plut~t favorable). Nous sommes ôème Bie du 108ème régt. d'artie. lourde.SP 46.Mais sachez que l'autre adresse est toujours bonne.

J'écris toujours. X transcrit toujours, tout en s'occupant de faire para1tre le manuscrit Bleu, celui qui ne casse rien. Le format sera carré, ce qui me remplit de joie. On s'amuse comme on peut; :T'aime 'eaucoup ce livre; 81 est édit librem~ et avec jeunesse. J]', aimerais que X vous en parle un peu plus, mais il faut la laisser

à ses inspirations.

Ici tout gronde et tonne dans le grand style, mais encore par intervalleS. ~ous avons bien encore quelques jours de tranquillité. Le soleil est bon mais il se couche trop t~t. Nous d1nons sous une tonnelle ouverte. Bon: J'ai lu Jean Christophe 4 autant qu'on peut le lire. Ce qui est le moins naturel là-dedans c'est la musique. Car il faut que la musique soit belle, non pas sublime, ni émouvante, ni originale, mais belle, et R.R.n'en a même pas l'idée. ~our lui, la musique dit quelque chose. C'est bien étrange si la musique dit autre chose que la musique. Mais enfin, c.'est tant pire pour lui. Ce malentendu a opprimé sa femme. Le rêve de Schumann devait être bien cha~mante ~oi, ,5Aijoué du violon aux poilus, et même très bien, avec une chanterelle empruntée aux téléphones; l'accordéon m'accompagnait mal ;l'homme me regardait comme regardent les sourds; il y avait aussi un ivrogne, de provenance inconnue, qui posait

ses mains sur le violon. Ce violon a disparu comme il était venu. Tous ces hommes sont très jeunes

et tout à fait ignorants. Ils disent tous: une entonnoir, l'alcool solidifiée,etc ••• ce qui a des conséquences très étendues.

Sachez que le foie gras était royal et fut dévoré. Y est bon par la simplicité; d'est regrettable qu'il soit intelligent. (Mais lisez-lui toute la phrase afin qu'il sache bien que le foie gras me rend clairvoyant). Je m'amuse beaucoup à vous écrire; je pense que vous ne réclamerez pas une plus belle preuve d'affection. Je regardais hier le Rosaire de Francis Jammes, que me montrait un ami à lui. C'est passable. Mais songez Que ce poète fait des conférences sur l'Emprunt! O Painlevé, il y a donc quelque

chose au dessous de toi.

Ici ,on a mis un titre d'emprunt en loterie. C'est la fin. Mais est-ce fini quand c'est la fin? Le froid aux pieds console de tout,parce qu'on ne pense qu'à lui.

Votre Providence est bien charmante et réconfortante. Ici tout est lugubre, malgré des succès qui selon moi vont rapprocher la paix ; les batteries ont souffert beaucoup, je dois à mon état officiel de demi-invalide de rester à distance ; et je ne me sens pas assez leste pour me proposer à un métier que je ne sais pas bien. J'attends. La destinée de chacun s'accomplit et on n'y peut pas tout. La manière n'en importe que plus. Et je vous considère comme ayant la main heureuse à ce que vous entreprenez. Voilà où se réfugie l'imagination ; d'ailleurs sans regret puisque tout cela est d'accord avec l'opinion du capitaine et les dispositions officielles. La guerre arrive pour tous à ce comble où chacun se dit : tous les combattants y resteront. Mais les Providences n'en sont que plus précieuses et les violents maux de pieds aussi.

J'ai relu *la Religieuse* de Diderot. Il y a quelque chose du comédien en lui, qui me déplaît en toutes ses oeuvres. Ce n'est qu'un homme d'imagination. Et puis je le vois toujours comme mauvais ami de Jean-Jacques.

Je pense quelquefois à l'examen au B. mais ce n'est pas pour m'y préparer. Il faudra qu'on me prenne comme je suis. A moins que vous n'ayez quelque idée du programme, si l'on peut dire ; mais vous me l'auriez dit. Il est vrai aussi que je modère cette espérance, comme tous les autres sentiments ; il est bon d'être comme une bûche, et j'y arrive assez bien. Il n'est rien arrivé jusqu'ici à l'ami G. Et on peut espérer, car il s'agit de coups malheureux plutôt que d'un arrosage systématique.

Je suis toujours au même lieu, et toujours au bord de la guerre. Ça n'est pas près de se calmer. G. est toujours sauf, et il n'y a point de nouveaux malheurs. Moi, j'ai le petit malheur d'être incertain. Je réprime l'espérance, parce que c'est un mauvais tonique. Il se peut que nos batteries soient relevées ; mais les circonstances de ces lieux-ci s'y prêteront-elles ? Je sais par expérience que dans le danger on est plus tranquille que sur le bord. Mais on est plus exposé aussi. Selon mon opinion, il ne sera question d'examen qu'à l'hivernage, c'est à dire quand les situations seront assises. D'ailleurs, je n'en sais rien.

J'ai ici le doux capitaine de la C., celui qui ressemble à Brunschvicg (par la douceur). Il est de l'autre côté du vallon et vient me chercher souvent. *C'est* une servitude agréable.

J'ai reçu aujourd'hui vos deux colis de Providence-Gâteau. C'est délicieux.

Je joue aux échecs le soir. La boue est extraordinaire ; elle couvre tout l'homme. Je suis poursuivi par les engelures, en sorte que, certains matins, je boite bien plus que je ne boitais de ce pied mal remis, auquel je ne pense plus. Mais les engelures ne sont rien qu'on puisse citer ; et pourtant cela empêche de dormir.

Sur l'ensemble des choses je garde l'opinion que, tout l'hiver, on va négocier ferme, ce qui laisse une place à l'espérance. Mais pour les combattants, cette espérance ne diminue en rien les risques prochains. Il y a une grande malédiction contre les civils, contre les parents, contre tout ce peuple de l'intérieur, si aisé à gouverner, si résigné aux malheurs des autres. Peut-être le danger réel de la guerre est-il si formidable que la sécurité prend alors un prix démesuré, ce qui fausse tous les sentiments ordinaires. Je sais qu'à l'armée la plus grande partie de la bonne humeur vient de là.

Un petit mot. J'ai déjeuné chez le doux Capitaine avec l'abbé Harel, qui revient de l'assaut et qui est un brave fantassin. Il m'a remercié de l'envoi que vous lui avez fait. Vous pouvez recommencer sans inconvénient (simplement des pipes et des tabac à 50 c. ou bien des cigares à 2 sous). J'ai déjeuné avec de braves gens qui discutent sur *L'otage*. L'exemplaire de luxe traîne par là. A la guerre, il est presque impossible de conserver les livres ; ils marchent tout seuls, et reviennent de même. J'envie un peu ces guerriers. Mais que faire, puisqu'on ne trouve pas un poste convenable pour le vieux cheval ? Si vous traitez de nouveau la question, dites bien que je cultive inutilement douleurs et engelures dans cette boue. Mais aussi bien ne dites rien, car cela a peu d'importance, et l'intelligence fleurit aussi dans la boue. Les petites cigarettes anglaises sont des friandises ; mais le cigare à 2 sous est plus communément goûté. Les conversations sont tristes, car on prévoit une guerre sans fin. Moi je crois que la fin est aussi bien possible maintenant que dans 10 ans.

31 Octobre 1916

Au galop : je monte à la batterie. La vie va changer d'aspect. Pensez au vieux cheval de guerre. Envoyez saucisson et tabac à 50.

M'y voilà donc. Et jusqu'au cou. J'arrive hier soir, avec des cahote et du tintamarre. Ce matin le capitaine m'emmène en reconnaissance à 4 kilomètres. Le pied a tenu bon. Maintenant je connais à peu près ce sinistre pays, qui d'ensemble est fort beau. Me voilà une heure après-midi libre pour la journée et la nuit, dans un abri charmant et sûr, après un bon déjeuner. Camarades parfaits. Capitaine aimable et intéressant ; ma fonction est de l'accompagner et de déchiffrer la carte avec lui etc. Comme il est prudent pour son compte, on peut s'en tirer. Mais vous voyez qu'il n'est pas facile de tirer le vieux cheval de guerre vers l'arrière. D'ailleurs je n'ai rien demandé. Je me retrouve dans l'ancien état d'esprit où l'on jouit étrangement des heures tranquilles. Et avec moins de travail qu'à la C. Mais l'heure du courrier me presse, il y a un retard aisé à comprendre d'ici jusque là-bas. Mais ici c'est encore moins militaire ; c'est tout simple, sévère, défini.

J'ai vu ce matin toutes les choses célèbres par un temps admirable. On va, on va. Il y a des tas d'autres hommes qui vont, qui vont. Nous sommes encore plus isolés. Envoyez pâté, saucisson et cigares. J'ai retrouvé le fidèle et précieux Jeannin. J'ai deux camarades avec moi. Hier soir à l'arrivée, nous avons joué aux cartes. Cette vie étrange a des moments de tranquillité forte...

Le temps passe vite. J'exerce ce nouveau métier qui consiste à observer dans des lunettes, à régler des tirs, et à parler de Balzac et de Stendhal avec le capitaine artiste. J'ai un abri charmant ; mais les sentiers n'ont rien de charmant, c'est pourquoi je vois peu l'ami G. Mais je vois souvent le précieux Jeannin, à qui j'apprends ensemble l'écriture, l'orthographe et le Morse. J'ai relu *On ne badine pas...*, qui plaît par le naturel et la liberté de l'écriture. Je me remets aussi aux logarithmes ; cela passe le temps ; et d'ailleurs vous savez bien que je ne m'ennuie pas.

Les certitudes de par-ici font un contraste violent avec des espérances bien plaisantes ; il faut franchir ce passage ; pour moi c'est fait aisément par la force des choses ; le métier donne toujours la dose de sérénité nécessaire. Mais je dois vous dire que l'avenir prochain est assez consolant. D'une façon que je ne puis vous expliquer et sans changement d'adresse ni même de région, notre situation militaire va dans quelques jours devenir plus facile, et je reviendrai alors aux téléphones, sans quitter mon charmant capitaine, charmant parce que je lui plais. Il ne faut donc qu'un peu de patience, commandée aussi par les engelures, qui conseillent de remuer peu, et qui vont se guérir dans ce bon air.

Le pays est d'une beauté achevée ; les formes du terrain sont admirables et la lumière y joue. Mais le détail est laid, naturellement ; et effrayant. Le voyage d'arrivée a presque dépassé mon attente. Mais heureusement l'imagination s'apaise par la vue des choses, et d'autant mieux qu'on regarde mieux.

Je suis si bien repris par le métier que je ne sais si je signerais maintenant la fameuse demande qui me met sous la protection d'un David déguisé en lieutenant ; mais enfin c'est fait ; il faut suivre sagement ces chemins à détours de façon à ne pas contrarier la destinée, qui consiste d'ailleurs aussi dans un système d'actions et d'affections ; on peut supposer que les choses indifférentes se neutralisent. J'ai reçu vos instructions. Merci à Toto. On verra bien...

Je ne veux pas vous laisser plus de deux jours sans nouvelles puisque j'ai du temps. Les oeufs durs sont arrivés hier en très bon état. Notez que le saucisson de campagne (mou) est très préférable au saucisson habillé d'argent. D'où une fable : le S. de campagne et le S. de ville, etc. Il est certain que les obus sifflent par ici ; mais la vie est possible. Il est certain aussi que l'existence à l'arrière a une amertume toujours, qui ici est absente. Toute chose a deux anses.

G. est parti avant hier pour Fontainebleau ; dans 2 mois il sera officier je ne sais où. En bien peu de temps les rôles sont retournés. Mais je dors bien et je fume d'excellentes pipes. J'ai toujours le pied écorché ; mais cela va vers la guérison. Les chaussures sont douces et parfaitees.

Ici tout change. Déjà celui que je remplaçais est revenu ; un autre est redescendu. C'est la vie militaire. On arrive à l'indifférence convenable. Hier soir, de 7 à 9 h, j'ai pris une faction de nuit à l'observatoire. Lune admirable. Canonnades. Le retour fut agréable dans l'abri vide, toujours tiède et sec. Je me suis couché, j'ai allumé une pipe et j'ai lu un mauvais petit roman de Scribe : *La loge d'Opéra*. Sommeil. Ce matin, chocolat. Toute la journée j'étais resté tranquille. Aujourd'hui journée claire, avions. Agitation moyenne. Belle matinée avec brouillards blancs. Petites promenades. Le carbure est usé depuis longtemps. Vous n'en enverrez jamais trop. La lampe est parfaite. Nous avons fait une réserve de bougies.

Nous ne manquons pas de bois et nous pouvons faire du feu le soir et par brouillard. On est au chaud pour dormir.



J'attends avec patience la météorologie, car il me sera pénible de perdre ces bons camarades. Mais puisque c'est fait, laissons aller. Une décision vaut bien un présage.

J'ai pensé à votre axe du monde ; c'est le même que l'axe de la terre. On le trouve en remarquant que la polaire ne tourne pas ; comme la terre est ronde, en remontant vers le nord, on voit la polaire s'élever sur l'horizon du Nord (car l'inclinaison mesure la latitude). Elle est 0° à l'équateur, où la polaire est à l'horizon et 90° au pôle où la polaire est au zénith). Imaginez que vous soyez au pôle ; tout tourne autour de vous, vous avez le pôle du ciel au-dessus ; l'axe de rotation descend verticalement de la polaire et traverse la terre. Si vous revenez vers Paris, vous abandonnez l'axe, et la polaire descend sur l'horizon. Dans ce dessin j'ai fait la polaire beaucoup trop près ; elle



est si loin que le rayon visuel est toujours parallèle à l'axe et voici la vraie figure. Les h sont les horizons de chaque lieu. Les P sont la direction où l'on voit la polaire. Si l'on appelle latitude du lieu L l'angle EOL , vous voyez qu'il est égal à l'angle $h3LP$, car ils ont leurs côtés perpendiculaires ; ainsi, la hauteur de la polaire au-dessus de l'horizon (pris au moyen d'un niveau à bulle d'air, par exemple) donne immédiatement la latitude du lieu d'où l'on vise. Ne vous étonnez pas si ces notions formaient encore marécage, car, comme dit Jeannin (à qui j'apprends la division) : « tout est difficile ». Ce sont les livres qui vous jettent en marécage. Mais le pâté en croûte était hautement digne de l'abri et de nous.

Beau et froid ; assez de tranquillité ici, mais non autour. Mais on n'est jamais sûr de rien. Dans le fait, sur cette planète, on n'est jamais sûr de rien.

19 Novembre 1916

Interruption de deux jours au moins, motivée par modification prévue, qui s'est faite sans incident. Il ne s'agit pas de la météorologie, mais d'autre chose moins favorable, mais favorable tout de même. Nous sommes en installation et en désordre ; mais cela va s'arranger. Mon métier est d'être secrétaire à tout faire du charmant capitaine qui commande maintenant notre groupe (les 2 batteries). Ici abris solides, bons boyaux, peu de circulation. Donc amélioration énorme pour le Grand Cheval.

Sans compter qu'il y a beaucoup moins d'obus. Mais on a froid et on est sans feu. Tant pire. J'ai reçu beaucoup de colis hier ou avant hier, et je n'ai pas eu le temps de les ouvrir. Je vous écrirai bientôt mieux. Je suis dérangé tout le temps. La météo peut attendre tout l'hiver sans inconvénient.

21 Novembre 1916

Un peu court de papier. Le chef m'a dit que je partais en permission dans une huitaine. C'est approximatif. Soyez en paix. A la météo, je ne serais pas je crois plus tranquille qu'ici. Les obus passent assez loin jusqu'ici et je suis bien abrité, avec un métier de calculateur, ce qui est plus difficile qu'on ne croit. Mais je m'y ferai vite. Du bruit toujours ; mais on n'y fait plus attention. N'envoyez plus de carburant pour le moment. Au téléphone où je loge (central du groupe Tresch) on est éclairé jour et nuit au pétrole. Nouveaux camarades déjà apprivoisés. Genre ouvrier. Les autres étaient plutôt paysans. Je verrai Jeannin une semaine sur deux. Je viens de téléphoner à Cancouët. Il dit que sa belle-soeur ne va pas trop bien. Donc à surveiller, ô Providence de beaucoup. Grand Cheval est bien fier d'avoir Providence active dans sa manche.

Je suis toujours pressé maintenant. Des tas de choses à quoi il faut penser ; petites choses. *J'ai* reçu hier le gâteau de Colombin. Je pense partir dans 5 ou 6 jours ; on m'habillera de neuf avant le départ, car j'ai les coudes bien percés, et l'on est sale dans ces boyaux. Mais bien mieux abrité que dans ce bois terrible ; les arbres faisaient peur. Mais ces choses sont loin, et nous voilà pour l'hiver à peu près tranquilles, je pense, sauf peut-être un jour d'agitation ou deux. Ne vous souciez donc pas trop de la météorologie. On doit penser que ce service n'offre pas souvent de places vacantes. En somme tout s'arrange bien. Donc à bientôt.

Oui, j'étais content du manuscrit, mais maintenant je l'ai oublié.

Au galop pour renseignements : 1° - 2ème. - 2° - Il est certain que la proposition est partie avec avis favorable du capitaine. Je vous donne le 1er renseignement en bref, n'étant pas bien sûr d'avoir le droit de vous le donner. Sévérité extrême sous ce rapport.

De 9h à 10h30, je fais des additions. Le reste du temps, petites choses.

De 24 h à 2h, faction au téléphone, sans rien à faire.

On peut éviter la boue ; et d'ailleurs, je suis bien chauffé. Je soigne restes d'engelures, c.à d. écorchures, mais les engelures sont guéries. Le pied d'accident est toujours bon pour 3 kilom. et mauvais pour la suite. Mais le métier est agréable, sans ennuis ; consolez-vous en vous disant que, pour l'hiver, je suis ici aussi bien au moins qu'à la météo.

Période désagréable pour les amis mais agréable pour moi. J'attends. Je vois que le départ sera à peu près vers le 3 décembre. Il faut que je sois remplacé ici et que je mette le remplaçant au courant. Il faut que je sois habillé à neuf. Après quoi je prendrai des trains compliqués et très lents. Mais je n'ai point d'impatience. Toujours assez tranquille ici, mais avec des surprises. Il faut se méfier. Je me méfie.

J'ai en perspective des épreuves à corriger, ce qui est agréable. Je médite encore d'autres choses ; d'innombrables choses. Je ne pense plus à la paix et je n'y crois guère.

L'inconvénient de l'attente c'est que je n'ai plus ni cigare, ni tabac, ni pâtés. Tant pis.

30 Novembre 1916 (carte)

Bon retour. Bonne santé. Temps passable. Je ne suis pas encore installé pour écrire. Lettre bientôt.

Me voilà revenu à mon poste, après un voyage sans incidents, mais non sans lueurs et fracas. Cela ne ressemblait en rien à cette paix qu'on annonce, et qui me paraît quelque chose de très sérieux. Je viens d'apprendre par téléphone la cause de ce tintamarre : nous avons pris des choses sur la rive droite, et ça continue. Hélas ! Hélas ! des pourparlers n'arrêteront pas la tuerie. Mais enfin j'espère beaucoup, quoique les civils du genre Weil « ne voient pas ce que la paix aurait d'intéressant ».

Autre chose. J'ai reçu du chef du cabinet de l'Instruction Publique une lettre que je vous transcris : « Cher Monsieur, je me suis empressé de recommander à la bienveillance de Mr le Ministre de la Guerre la requête que vous m'avez adressée. Je ne manquerai pas de vous informer de la suite qui sera donnée à son intervention et je serais heureux qu'elle fût conforme à votre désir. Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments bien dévoués ». Pour le ministre et par autorisation, le chef adjoint du cabinet ; signé : Bourguignon.

Tout ce que j'ai pu faire, ç'a été de me priver d'un bouquet d'impertinences. Il faut bien faire des sacrifices. Je ne comprends pas du tout ce qui s'est passé ; mais vous tirerez mieux les conclusions. Pour moi au fond je ne tiens pas plus à la gloire qu'à autre chose.

Rien de neuf ici, si ce n'est que la Bie. a encore souffert. Crise facile à prévoir. Nous nous méfions. J'ai repris mon travail habituel et je suis content. J'ai trouvé votre papier à lettres qui m'attendait. Je suis encombré de dix conversations sur la paix sur la guerre sur les obus sur les permissions etc. Guérissez bien cette grippe.

Moi aussi j'ai de grandes espérances, mais je n'en trouve guère autour de moi. J'entends des âneries étonnantes. On invente des propositions impossibles avant de savoir. Moi, je crois ceci : L'Allemagne a organisé la Pologne indépendante. Travail fait. Elle a organisé la confédération des Balkans. Travail fait. Elle peut en revanche offrir les Détroits à la Russie (sous réserves) Elle a toujours offert à la France le statu quo. France et Belgique et au moins l'Alsace-Lorraine état neutre. Pour l' Angleterre je n'aperçois rien. Et c'est là la difficulté. Mais il y a des difficultés à tout.

Ce qui m'étonne, c'est la faiblesse de leurs lignes ici. Nous avons avancé après une canonnade moyenne, justement celle qui m'éclairait comme je remontais ici. Y a-t-il faiblesse réelle ? La campagne brillante de Roumanie était-elle arrangée avec les Roumains ?

La mauvaise position de l'armée de Salonique est une raison de traiter pour Briand. De toute façon on va discuter.

Je vous ai transcrit l'étrange lettre. En y pensant depuis, je me demande : 1° S'il s'agit bien de la demande qui nous intéresse. D'ailleurs je n'en ai fait aucune autre. 2° Comment il se fait que cette demande purement militaire a voyagé par l'Instruction Publique. Ce sont des choses que vous saurez bien aisément. Il me semble probable que la demande s'est égarée par là, sur quelque recommandation où un disait que j'étais professeur etc., mais je ne me creuse pas la tête.

Le capitaine rentre ce soir. Je ne sais pas trop comment lui parler de cette demande, car, du moment qu'il l'a envoyée, il n'y peut plus rien. J'attendrai vos renseignements.

L'oie aux marrons ne donne rien de bon. C'est une sauce noirâtre avec beaucoup de marrons. Et il faudrait faire chauffer au bain marie ; les moyens nous manquent. Merci.

Au galop, je répare un oubli ; merci pour Jeannin, qui va bientôt rentrer de permission. Merci aussi pour le pâté en croûte, dévoré avec considération. Aussi gâteaux et chocolat. Tout bon. Rien de neuf. L'agitation semble se calmer. Le temps est plein de neige. En retard, pour cause de temps perdu avec capitaine.

Cancouët a de mauvaises nouvelles de sa belle-soeur ; il part en permission (il pleut sur mon papier) spéciale ; s'il arrive un malheur, je compte sur vous pour caser les enfants jusqu'à la paix. Merci une seconde fois pour Jeannin. J'ai signalé déjà, je crois, le pâté si sérieux et les chocolats supérieurs et toutes les autres petites choses.

Pour cette histoire de ministère, voici comment vous pourriez en tirer parti. Toucher Painlevé et lui dire : « Votre recommandation se meurt dans le vide. La demande est restée accrochée en route ; demandez seulement qu'on la recherche dans la Xème armée, 31ème corps, Artillerie lourde, groupement ABC Groupe IV/108 (qui est notre groupe) ». Le capitaine n'y peut rien. Il n'a pas qualité pour poser une question au groupe là-dessus. Un capitaine est beaucoup pour moi, mais dans l'ensemble ce n'est rien.

Ici la tranquillité est rétablie, je dirais presque par ordre, ce qui, combiné avec la menace sur Odessa, indique que l'entreprise de paix est conduite par des mains fermes.

Voici comment on négocie d'un camp à l'autre :

1/ A la suite de la bataille, et par esprit querelleur, nous envoyons 300 obus ; l'ennemi répond sur nous moyennement.

2/ L'ennemi écrase brutalement le village où sont les gros chefs de l'artillerie.

3/ Nous cessons presque de tirer.

4/ L'ennemi se tait.

Personne ne veut admettre, même un seul instant, que tout cela soit seulement vraisemblable. Mais j'ai fait 20 observations de ce genre. Les journaux sont odieux à lire ; ils parlent de sauver la vie à des millions d'hommes dans l'avenir. La guerre c'est le triomphe des sots.

Dites à Painlevé que j'ai bien pensé à lui, mais pour le maudire et me séparer de lui pour toujours, comme de beaucoup d'autres, de presque tous, enfin de tous ceux qui considèrent les fantassins comme un moyen. Et je serai impitoyable.

Je vous avouerai même que c'est une raison pourquoi je ne me fais pas de bonheur pour le temps de paix ; car il est dur de haïr, mais il faudra pourtant haïr.

Je n'ai plus de tabac, ni de cigarettes. X enverra des cigares.

Vite un petit mot de bonne année. Beau salut. J'ai reçu papier à lettres et excellent chocolat. Chose rare. Cette nuit, j'ai fait un délicieux chocolat sur la lampe. Reçu dinde et divers pâtés ; ne sais si c'est de vous ou de X. Mais votre wagon de tabacs était magnificence pure. Vous êtes jeune et cela est bien agréable pour vous.

La paix va tout doucement. Ici ma tranquillité paraît rétablie. Temps affreux heureusement. La question est toujours de sauver l'armée de Salonique, et on ne le peut que par négociations je crois.

Je lis Balzac, je fume, je dors. Le métier est facile. Dans les moments de guerre et l'intervalle des ordres, le Capitaine me lit du Verlaine ; c'est bien plus beau que du Verhaeren, où l'on sent l'effort, et d'ailleurs gâté par la morale.

Je suis en sabots et je n'ai pas froid aux pieds. Je vais aller dormir un peu. Bonne année à toute la maison. J'aime la musique. Il faut m'en faire, même de loin.

2 Janvier 1917

Je suis content que vous ayez vu Cancouët, surnommé autrefois « L'homme de la batterie ». Je l'ai vu en été dormir sur la plate-forme de son canon au clair de la lune. C'est un vagabond véritable qui allait de ville en ville chercher du travail et qui couchait dans les granges. C'était un catholique pratiquant, en ce sens que je l'ai vu bien des fois faire une corvée à la place d'un autre. Il a un peu d'amertume maintenant. C'est tout à fait autre chose que J. qui est jovial, insolent, gourmand et brave tout de même. C'est pourquoi je ne vous l'ai pas envoyé. J'ai reçu un mot de M. Il y a beaucoup d'hommes différents, et malgré soi on les regarde trop. Mais C. a le feu artiste qui sauve tout. Ce n'est guère un animal.

Cette attaque qui nous a coûté quelques bouts de tranchées, n'a rien troublé ici que la terre. On peut être fort bombardé sans résultat, et ces jours-là surtout, où l'ennemi a beaucoup d'autres soins. Un seul obus, au milieu d'une nuit tranquille, m'effraye quelquefois beaucoup plus.

Il faut être sans gloire militaire ; sans quoi on prendrait son appui là-dessus, et ce serait solide, hélas ! Il faut être assis par terre et tout nu.

Un petit mot ; je me trouve en retard. J'ai entrepris une autre machine sur les Beaux Arts ; et dans ce monde de boîte à harengs, je n'ai plus la tranquillité ni les loisirs de l'hôpital.

J'ai revu Cancouët, ravi de l'accueil que vous lui avez fait. Ces ententes sont douces en ce temps-ci ; c'est la paix elle-même, et si facile, et si difficile. Beau sujet de méditation. Mais le temps me manque.

Belle neige sur la terre ; et tranquillité à peu près parfaite. Toutefois, au moment où je vous écris, le canon parle un peu plus fort qu'à l'ordinaire. Mais nous, après le grand tintamarre, nous restons à peu près muets.

L'affaire météoro se développe magnifiquement ; les papiers s'ajoutent aux papiers. Je pousserai le capitaine à renvoyer ce bateau de papier selon les règles bureaucratiques. Assez jésuitiquement, je veux éviter de prendre une seconde décision.

Une bonne partie de mon temps se passe à regarder de beaux dessins chez le capitaine. Le *Michel Ange* de R. Rolland n'est pas inférieur au sujet ; Stendhal a pourtant fait mieux peut-être. Nous déclamons convenablement là-dessus. Je retrouve une idée de jeune homme, c'est que les belles choses sont rares et que l'on a tort de vouloir admirer ce qui n'est pas sans défaut. Le goût se gâte par la bonté. Mais ce n'est pas encore cela ; je veux dire que c'est l'affaire de l'oeuvre de s'imposer. Impossible de continuer. Téléphone et papiers s'unissent.

Il est vrai que je suis bien pressé. Les Beaux-Arts ont déjà neuf chapitres. Au sujet **de** la météoro, j'ai à dire que je n'y pense guère, et que je n'ai pas pu faire autrement que j'ai fait. Aux Dieux le reste.

Il y a grande neige. J'ai vu Cancouët avant hier, dans le même village où de Wathaire, le bon petit bonhomme, est en repos pour beaucoup de temps, ayant été tué là. J'ai fait avec camarade un retour romantique, dans tempête de neige, avec tous sentiers et trous invisibles, sauf les ruisseaux courants, qui font des traînées noires. Ce n'était pas ordinaire. Il y a aussi les arbres baladeurs qui font des traînées noires à côté de leur trou, et qui puent terriblement ; on dit qu'ils ont inventé un nouveau gaz toxique foudroyant. Tout est gai par ici. « Il n'est question que de ma mort là-dedans », dit Géronte. Je m'étonne toujours que les civils qui n'y sont pas acceptent un seul moment ce petit jeu. Car enfin on peut bien consentir même à être Allemand, si ne mettant pas sa vie en jeu, on sauve par là 10.000 vies. Mais le civil est un littérateur sans pitié. Cela ne vise aucun individu. Tous les civils sont ainsi ; je ne supportais pas de savoir que d'autres se battaient pour me conserver certains avantages. Ce qui m'attriste, c'est que cette guerre qui finira inaugure une guerre qui ne finira point, entre les assassins et les assassinés ; et l'assassin pour moi, ce n'est pas l'Allemand, c'est le Français dans son fauteuil. Et il se tire d'affaire en embusquant ses amis autant qu'il peut. Mais mauvais refuge etc., etc.

Oui, j'avais lu *Armance* et je vais le relire. Au sujet de Verhaeren, nous avons ici un aide major qui est plus matière gouvernable que vous. Nous lui lisons du Verhaeren à l'envers, et il le trouve beau ! Non ! Non ! Il était bon à être commissaire de police tout au plus. Ses poèmes de guerre le prouvent ; mais son portrait aussi, et cette tête de sous-préfet aussi ! Non ! Non ! J'en ai soupé de l'indulgence. On laisse vivre, parler, écrire, un tas de crétins qui après cela nous envoient au feu. Voilà comment on est payé d'être bon. C'est pourquoi je vous dis qu'il est dans l'ordre que nous mourions, nous autres, pour que ces crétins aient encore des femmes. Très bien. Mais n'espérez pas que nous serons contents. Ça, c'est trop demander. Et heureusement que j'écris sur les Beaux Arts. Mon but caché est : 1° de me tirer de la guerre intact ; 2° de n'être pas mis en prison à la paix ; 3° d'arriver à avoir 1000 f. de rente en Suisse. Le seul moyen est de flatter les pouvoirs. Hélas ! Hélas ! Néanmoins je suis gai et je fume des pipes étonnantes. Envoyez confitures en grandes boîtes, songez que nous sommes quelquefois 8. Cancouët vous est dévoué. Il empêchera peut-être que je vous envoie à l'échafaud. Ces hommes-tampons sont bien utiles. Et ne pleurez pas ! C'est ridicule de pleurer. Est-ce que nous pleurons nous autres ? La paix d'ailleurs avance d'un pas sûr. Nous serons sauvés par l'Allemagne.

Je vous envoie mon pouvoir. Je viens d'écrire une motion pour la paix. Je voulais vous demander de la lire, et enfin de faire un petit scandale. Naturellement les sentiments affectueux font que je déchire ma feuille. Mais avouez que nous sommes bien ficelés nous autres, et que la Censure va un peu loin.

Mais réunir ces têtes sans parler de paix, ou de pitié, n'est-ce pas une plaisanterie un peu ?

A cela près, tout va bien ici ; la neige endort à peu près tout. Nous avons mangé hier le pâté parfumé. Aussi récemment la viande crue (peu de mon goût, mais très estimée des autres sauvages).

« L'Assemblée, émue de pitié pour tous les combattants sans distinction, défiante à l'égard des pouvoirs publics sans distinction, proteste énergiquement contre cette guerre féroce, folle, et sans objet avouable ». Bah : vous pourrez toujours la montrer aux uns et aux autres, cette motion, surtout si, par impossible, Thomas se trouvait là. Mais je ne puis vous donner la mission impérative de la lire à haute voix. Le coeur s'y refuse. Axiome : parce qu'on est bon, la force d'être bon manque.

Permettez-moi de rire un brin tout de même de ce que vous appelez avec raison une assemblée générale extraordinaire.

Si Paul Dupuy veut mettre cette lettre dans sa collection, qu'il ne se gêne pas.

23 Janvier 1917

Je pars pour Dugny (Seine) en stage d'instruction météo. Ainsi la renarderie triomphe des obus puants, assez désagréables. Aurai-je une minute à Paris ? Je ne sais. J'y passerai le 25 ; j'arriverai sans doute avant cette lettre. J'irai à Sévigné si j'ai un moment.

C'est un ordre. Ainsi toute délibération est supprimée.

Au galop. Nous travaillons tout le temps. Aucune permission à espérer. Cantine. Baraques froides. On va au Bourget par tolérance entre 6H et 8 h si l'on veut. Ici universitaires et curés. Choses compliquées à apprendre, mais non difficiles.

J'ai vu le lieutenant David ; il a signé sur mon papier. Il y a un nombre incroyable de sergents.

On a très froid aux mains.

Toute réflexion étrangère est coupée. De cette manière je ne sais si je suis content ou non. Occupé seulement. Besoin de rien. J'ai vos gants. Précieux.

J'ai écrit là-bas pour sauver les lettres à la traîne.

Ici on voit des fantassins sauvés ; c'est touchant. Ils arrivent des premières lignes et ils y pensent en copiant mille instructions sur leurs carnets.

On prend aussi la garde du camp, à son tour. On reste de 8 à 15 jours. Le reste n'est que décimales et tables de corrections...

J'ai votre lettre ; je vous écris collé contre le **poêle**, au milieu d'une grande baraque. On souffre du froid et on travaille comme nègres. En ce moment c'est pour moi cartographie météorologique ; intéressant si l'on veut ; mais trop d'heures de travail et trop de précipitation. Ni temps pour manger, ni temps pour rien. David est un homme bien méchant qui nous fait travailler comme des employés de la Samaritaine. On souffre plus du froid ici que là-bas.

En revanche, j'ai la quasi certitude de rester ici, avec un travail moins dur que celui du stage et sans doute quelques permissions. J'ai écrit cela à X mais en vain j'écris ; elle ne répond rien. Sera vexée peut-être que je n'aie pas poussé jusqu'à Saint Germain en passant ; mais je lui ai expliqué qu'il est imprudent, quand on est situé entre les gares du Nord et de l'Est, sans aucune permission à montrer, d'aller prendre un train.

Sérieusement, je vois bien qu'ici, je suis le plus pistonné des hommes ; mais c'est une raison pour qu'on veuille m'apprendre tout en un instant. Petits maux. Le grand mal est maintenant la nuit, où je me travaille à savoir si je dois retourner à la guerre ; car enfin etc. Mais la fraîcheur du matin et la serviette gelée me ramènent à des idées plus tranquilles. Enfin, je me résigne ; j'ai seulement à éviter de prendre de l'aigreur. Surtout la journée est si bien remplie que je ne pense à rien. Songez que j'ai surtout à écrire fin et très bien, et à tracer de belles courbes ; je ne sais pas me servir d'une plume fine, etc. Petites misères. Et je reçois des invectives de la femme d'Elie, ainsi que de vous un peu (dans une lettre qui m'est revenue), mais pour le moment je ne pense qu'à écrire avec des plumes fines. Je triomphe mieux des difficultés manuelles, réglages d'instruments, etc. Tous ces petits travaux sont de peu dans ce temps d'horreur. Je croirais plutôt que ce sont des prétextes à embusquer bien du monde. Ainsi j'arrive à mes pensées de bonnet de nuit.

Votre joie me console beaucoup ; et celle de X me consolera quand je la saurai.

Je vous écris dans la fumée des saucisses à la purée de pommes ; je suis planton aux cuisines pour toute la journée ; ce serait bien ennuyeux si je savais m'ennuyer. J'ai pris aujourd'hui le lit de celui que je remplace, dans la chambre des titulaires, plus chaude que celle des stagiaires ; et je suis caporal, non plus du tout brigadier. La situation est **donc** conforme à vos meilleures espérances. Le capitaine m'a écrit ; il y a là-bas grand bombardement, mais seulement des effets de gaz sans gravité. Malgré tout, je dois bénir les Dieux ; car j'étais trop disposé à braver la peur, et cela aurait pu mal finir ; plus heureux ceux qui se cachent tout simplement. Voici maintenant pour achever le Chap. du Bonnet de nuit. Mon pied a des fantaisies au bout de 2 km. Et pour aller au Bourget acheter du tabac je traîne la jambe. Pied rouge gonflé et dur. Donc, vous **aviez** raison. Mais avouez que cela ne me regardait pas. Tout est donc bien sur ce chapitre.

Comme travail, je transmets à toute l'Europe (des alliés) les observations de toute l'Europe. Mais il y a des parties d'intelligence dans ces chinoiseries. Si le lieutenant David avait la tête un peu plus forte, il annoncerait hardiment et ne se tromperait guère ; mais il est timide comme une fille. Pour moi, je ne débrouille pas encore bien tout, et du reste, ce n'est pas mon affaire. Archicubes et collègues ; milieu très peu barbare, mais faible d'esprit. Un bon joueur d'échecs. Surtout du travail en masse. Ça commence à 8 h jusqu'à 10 h le soir avec quelques tranches de liberté (2 heures à la fois) et une nuit sur 4. J'ai failli prendre de l'humeur contre des sergents pédants, bien fiers de savoir un chinois que j'ignore. D'autant que les chiffres changent selon les chapelles. Et je ne suis pas doué pour ça, ni pour écrire bien. Mais j'ai dominé ces petites misères et je me félicite une fois de plus d'avoir l'esprit lent et de ne porter ombrage à personne.

Situation générale (comme nous disons) : je la crois meilleure qu'on ne dit. La guerre n'est pas déclarée et en somme l'Allemagne ne pousse à l'extrême que pour avoir la paix ; donc la période diplomatique de la guerre est commencée et continue.

Ici les opinions sont raisonnables car tous ont fait la guerre. Et l'idée que les Anglais pourraient devenir encombrants vient naturellement à tout le monde. Le fait est qu'il y avait deux centres de pression : 2° l'Allemagne qui ne voulait pas permettre qu'on la contrebalançât sur terre ; 2° l'Angleterre qui avait la même prétention sur les mers. La fin de la guerre devrait se faire entre ces deux monstres ; mais nous risquons encore de recevoir des coups. Il est vrai que le mal est fait ; la jeunesse est morte. J'ai pourtant retrouvé un ancien élève, Buffard, blessé et réformé, qui est à Montaigne et qui a découvert Alain. Moi aussi, je découvre Alain tous les jours et je trouve que c'est très bien. Si j'oubliais là-bas les obus et tout, vous pensez qu'ici les niaiseries et le froid ne m'occupent guère. Je descends et je ferme la trappe. Mais les gens se méfient et l'enfant David me regarde quand je ne le regarde pas. Un détail : ici règne la politesse, par réaction expresse contre l'esprit militaire et j'aime assez ce badinage. Il y a aussi des centaines d'avions, ce qui est beau. Etant téléphoniste titulaire, je ne garderai plus le camp la nuit ; mais j'irai la nuit sur 4 observer à 1 h pour M.M. les Anglais à qui j'enverrai du chinois par dépêche, après avoir ramené mon baromètre au zéro et à la mer, au moyen de tables (un enfant le ferait).

Mes camarades sont déjà partis pour des stations et postes, Souilly (Verdun), Sacy (Somme), Fismes (Aisne) Chalons. Moi, je réfléchis de nouveau sur la timidité et la politesse, sujet immense qui domine tous les arts. Je crois qu'un anneau dans le nez vous donnerait de l'assurance, ou bien porter lunettes, ou bien vous habiller, ce que d'ailleurs vous faites, etc., etc.

Il est entendu que vous ne dites rien de mes travaux.

On n'a pas idée d'un travail pareil ; et je ne l'aurais pas cru possible. C'est l'éreintement et l'abrutissement ; il est vrai que cela est préférable à la mort violente. Pour le moment, je suis incapable d'une idée quelconque. J'essaie d'écrire des Chapitres. Mais entre chaque coup de sonnette j'ai le temps d'écrire trois mots. Exemple : je viens d'être sonné ; et aux heures de liberté (comptons 2h 1/2 dans toute la journée) j'ai surtout envie de me jeter sur mon lit. Je ne sais si je pourrai tenir. C'est incroyable qu'on laisse des hommes hurler ainsi tout un jour. Le mal vient des permissionnaires et il y en a toujours. Le colonel Barès n'est plus rien chez nous. Dabas est un directeur (civil) du ministère de l'agriculture. Et d'ailleurs personne ne peut rien pour moi ; tous les gens qui sont ici se considèrent comme très favorisés. Il me manque d'avoir été fantassin. J'ai les mains noires de charbon ; car il faut ramoner tous les jours et prendre le charbon avec les mains et je suis fatigué du matin au soir. Je n'ai envie que de vous faire des déclamations sauvages contre tous ces gens-là. Pensez qu'un jeune embusqué m'a dit aujourd'hui, d'un ton doctoral : « Si vous ne vous pressez pas d'aller chercher votre part, les autres la mangeront (nous mangeons au téléphone). Les autres ne sont pas obligés de savoir si, etc. » J'ai engueulé ce jeune homme, mais ils sont tous comme ça ; et le lieutenant est pire. Nous avons une lampe électrique pour lire le thermomètre la nuit ; cette lampe étant usée, je lui en ai demandé une autre. Alors il a dit avec son accent paysan : « Vous pourriez bien vous servir de la lanterne à pétrole ». A quoi j'ai répondu que la chose était difficile et qu'on ne l'avait en tout cas jamais essayée ; il faut dire que c'est un vrai travail de lire ces thermomètres. Alors j'ai pris une lampe neuve. Quel drôle d'individu.

Je voudrais me venger de tous ces gens-là. Je suis comme quand j'étais petit ; je rage. Mais enfin, il n'y a pas d'obus. Venez un de ces mardis ou vendredis ; mais je crains de n'être pas abordable. Enfin, je vous ferai mes plaintes.

A vendredi alors. Ne demandez aucun changement. Tout se tasse. D'autant que, comme on voulait m'envoyer par privilège d'âge au dépôt de Lyon (Bron), j'ai protesté. J'ai fait une demande pour rester ici. Le lieutenant a montré quelque gentillesse pour me garder. Vous pensez bien que, même si on voulait me rendre à la vie civile, je devrais toujours me proposer pour quelque service de guerre, apprendre un nouveau chinois etc.

Aujourd'hui, c'est intéressant. Nous annonçons des coups de vent. C'est un petit peu la guerre.

4 Avril 1917

Oui certes à vendredi et je n'aurai pas mangé ; j'aurai faim.

16 Avril 1917. 1 h du matin

Je viens de manger bons petits gâteaux. J'ai vu X hier ; je n'ai pu lui remettre rien pour les aveugles ; le travail et le sommeil dévorent le temps. Mais je pense à vous. On n'a pas de courage pour écrire des lettres qui seront retenues 3 ou 4 jours. De plus les événements et projets me jettent quelquefois en humeur noire : je me venge sur les calotins ; petit plaisir...

Je mange aussi d'excellent beurre apporté par X. Mais surtout je dors dès que j'en ai le temps. C'est le bonheur. La pluie aussi est un petit bonheur. Depuis que j'ai été artilleur, je l'aime encore mieux.

Je chante aussi des musiques souvent, et ce prélude toujours, à Beaumont, à Flirey, partout. Je l'entendrai de vous, de nouveau.

J'écris sur l'architecture, mais non sans peine, car c'est bien difficile.

Oui j'ai des notes pour vos Grecs. Je les ai lues et ensuite j'ai dormi. Voilà.

14 Mai 1917

Venez vendredi si vous pensez que c'est un repos pour vous. Moi, je souffre d'abrutissement ; mais je n'ai pas d'espoir dans vos projets, car s'il s'élève la moindre difficulté, souvenez-vous que je ferai tout manquer par mes réponses ; car mes rencontres avec les majors ne peuvent être convenables que s'ils y mettent beaucoup de complaisance. De plus, je ne veux absolument pas être auxiliaire. Vous voyez que ça n'ira pas tout seul. Et d'ailleurs, il importe peu. Quand j'aurai envie de réfléchir tranquillement, je me ferai mettre en prison.

Les jours passent et je n'écris point ; ou plutôt je n'écris que des chapitres, qui d'ailleurs sont bien ; et je gratte la terre autour de mes plantes, qui poussent très bien aussi.

Pour vendredi dernier, j'ai suivi votre sagesse ; pour vendredi prochain j'espère vous voir. Vous avez encore le temps de m'écrire un mot ; nous ne sommes qu'au commencement de mardi. Vous me parlerez de vos aveugles, et sans doute vous ramènerez mon attention sur Thalès et Cie. Il est triste de penser qu'elle en a été détournée par cette complication de faire passer ce genre de chapitres par X ; mais rien n'est parfait. Excusez-moi toujours sur mon travail ; c'est une bonne excuse. On en est réduit à dormir le jour ; jamais, en aucun lieu militaire, on n'a vu un service de nuit avec service de jour plein le lendemain ; mais cela tient à ceci que le personnel est mesuré strictement, pour ce service de 3ème importance. Nous parlerons aussi du retour au civil, si peu probable. L'idée même de me présenter devant un major me guérirait de toute envie. Je ne trouve donc de plaisir que dans mes chapitres. Il faut aussi que j'écrive à Buffard au lycée Montaigne, et peut-être lui donnerai-je l'idée de travailler avec nous pour les aveugles, car je ne sais que lui dire. J'ai des choses à dire que je ne veux point dire ; voilà. Je n'écris plus à Elie. Je voudrais bien être dans quelque Chartreuse.

Période désagréable. Le nouveau commandant d'ici a imaginé d'interdire la sortie entre 11 h et 14 h. Il faut user d'expédients, et sans certitude. Service toujours abrutissant. Mais perspective d'une permission de 20 jours en juillet, ce qui fut ennuyeux d'abord, mais ensuite agréable à considérer.

J'écris comme une bonne machine, et même très bien. Thalès m'apparaît de temps en temps ; c'est mon Hamlet.

L'entrée de l'Amérique marque donc le vrai commencement de la guerre. Il n'y a qu'à s'y résigner ; et je crois prudent de rester militaire jusqu'à plus ample réflexion. Ce qui sera peut-être possible, après la permission de 20 jours, ce sera de chercher quelque poste de météo à l'intérieur, mais à Paris. Mais il faut se dire qu'ici on est nourri et chauffé, ce qui est agréable.

Mon jardin va bien ; gobéa mangé par les rats ; oeillet aussi. Mais les capucines sont admirables, et déjà en fleurs ; ce sont de belles espèces et variées. J'ai un rosier chou qui donne des tas de fleurs, et un autre malade que je soigne. J'ai sauvé la rhubarbe. Je vais le long de la route chercher du crottin ; ça c'est un plaisir pur.

La musique et l'espoir de partir dès les 1ers jours d'août (la circulaire dit : en sursis à partir du 1er août), les rhumatismes aussi qui reviennent, tout cela a entamé un peu ma patience. L'espoir est une passion désagréable.

Si vous êtes à Paris, et si vous passez par le ministère de la guerre, demandez le bureau des sursis, et voyez si vous connaissez quelqu'un.

Le proviseur me réclame, les choses sont en train. Mais ici, on n'a pas l'air de se douter que je vais partir.

Renseignements : classe 1888. Au front depuis le 7 octobre 1914. Blessure accident en mai 1916. 3 mois d'hôpital. Douleur persistante au pied gauche. Rhumatismes volants. Demande à suivre sa classe.

Parenthèse : je reçois votre lettre. Vous pourriez venir déjeuner mercredi. Pouvez-vous ? Si je partais auparavant, je passerais chez vous. Mais avez-vous le temps de répondre ? Convenons que de toute façon à 11 h 1/2, je partirai du camp vers le Bourget. Si vous n'y êtes pas, je ferai toujours un bon déjeuner.

J'ai reçu votre lettre. Ces retards ne m'étonnent pas. Je suis comme quelqu' un qui serait à la Bastille depuis pas mal de temps et qui espérerait en sortir un jour. Je vois bien que je le désire ; mais je ne vois pas pourquoi ; le geôlier en aurait l'idée. Plus il ya de prisonniers et plus le geôlier gagne, sans compter l'Importance et il faut la compter.

Je vous écris assis sur un tas de terre galeux, devant la cuisine où je suis de planton en ce beau jour de fête. O Vierge Marie, dirais-je bien, pourquoi aimez-vous à soigner les hommes ? C'est de la guerre qu'il faut les guérir. Mais la pudeur se trouve l'alliée des méchants. Je travaille avec suite, au milieu des difficultés d'un beau sujet. J'ai pu voir X aujourd'hui car les consignes sont toujours flexibles. A présent, je fais du zèle ; je surveille les croates. D'ailleurs tous les galons sont en promenade.

Pour les roses, coupez à 1 cm au-dessus d'un oeil bien formé ; dès que la tige vous paraît un peu plus que de l'herbe. Couper sans hésiter tout ce qui est galeux, vieux sarment anguleux. Béchez souvent avec votre couteau légèrement autour du pied de toutes les plantes ; cela remplace eau et fumier. Jamais la terre ne doit faire crotte sèche. Coupez toutes les fleurs dès qu'elles sont bien ouvertes et près de faire graine. Encore pour les rosiers : quand vous voyez une grande branche vigoureuse qui ne donne pas de fleurs, pincez-la au bout avec l'ongle, ou si elle vous gêne, coupez-la au-dessus d'un oeil bien marqué dirigé en l'air. Et voilà !

Merci pour les précieux cigares et encore plus précieuses cigarettes et pour bonne lettre. J'écris au vent.

Beau le programme ; mais ces gens-là se moquent de vous. Un sergent d'ici, professeur à Chaptal classe 89, est mis en sursis pour le 1er septembre. C'est officiel et c'est un argument. Les gens se moquent de moi, et cela ça m'est égal. Mais je ne puis m'empêcher de rager. Ces derniers jours sont difficiles. J'étais bien plus tranquille à la guerre, quand je n'avais aucune espérance, et certainement bien plus intelligent. Ne ragez pas, mais agissez énergiquement. Je ne puis m'empêcher de penser au programme, et pourtant ce n'est pas juste. Je ferai certainement un beau Descartes, et bien en situation.

Pour le reste, j'aimerais peut-être mieux l'attention que l'hypothèse. Les 4 sujets de morale ne me conviennent guère. Mais on ne peut pas toujours avoir du plaisir. Arrangez les choses comme vous voudrez.

Je viens d'écrire cette date sur les feuilles d'observation. Je suis de nuit. Je manque un peu de résignation dans cette petite épreuve. Evidemment il y a quelque chose qui ne marche pas. Le chef de la météo, Lt. de vaisseau Rouch, a fait demander si je n'avais pas droit à une permission. J'en conclus qu'il cherche un expédient pour me renvoyer au plus tôt et qu'il n'en trouve pas. Je suppose qu'on veut éviter de donner certains sursis trop tôt, afin d'éviter les réclamations. La vraie raison serait la classe 88 ; mais les bureaux doivent tout brouiller, et dire : c'est comme professeur, donc qu'il attende. Je tire de là le sentiment renouvelé que tout cela est bien fort et que le cheval est peu de chose. A cela s'ajoute que le régime de la station est de plus en plus désagréable, et la fatigue réelle, par le mauvais état des appareils ces derniers jours. Le travail des Chapitres devient difficile, et le téléphonage pénible. Et puis dès maintenant le personnel manque. Il est vrai que ce n'est pas une raison d'en renvoyer. Je ne sais guère que rabâcher ces choses. Alors il vaut mieux que je m'arrête.

Heureux hasard qui a permis de deviner la manoeuvre bureaucratique.

Pour sauver la situation :

1/ Je viens de remettre à mon chef une demande régulière de mise en sursis. Le caporal Chartier, classe 1888, engagé volontaire, actuellement à la station centrale R.G.A., demande sa mise en sursis dès maintenant, conformément aux instructions ministérielles concernant la classe 1888.

2/ J'adresse au proviseur un avis de cette demande, en lui réclamant un certificat d'exercice dans son lycée. Par ce moyen, ma demande reste étrangère absolument à l'administration universitaire, et ne peut être rejetée. Il ne s'agit donc **que** d'abréger les délais.

Cette pénible décision a été la suite d'une courte délibération avec moi-même. Je ne me suis pas engagé pour faire ce métier absurde et d'ailleurs éreintant. Du reste, depuis l'accident du pied, je ne puis faire la guerre. Donc, etc.

J'écris à X pour lui faire prendre patience ; mais cette position nouvelle me permettra, si j'ai besoin de repos, de traiter en liberté avec le lycée, auquel je ne devrai rien. J'aurai toujours Sévigné pour m'occuper.

A la rigueur, et si c'était le temps de s'amuser, je pourrais me contenter d'un certificat de professeur libre au Collège, et ne plus m'occuper du lycée ; mais laissons ces plaisanteries imprudentes. D'autant que, comme disait X, le produit du livre n'est pas encore assuré, et le milliardaire manque toujours.

J'essaie de me maintenir dans la sagesse, et de ne plus compter les jours. Mais l'espoir est une chose perfide. Aussi ces événements attristent un peu l'avenir. Il ne faut pas espérer que la police universitaire nous laissera tranquilles. J'ai aussi des inquiétudes sur la maison à jardin, ma soeur ayant immobilisé mon petit argent en obligations de la Défense. Mais de cela nous parlerons, de façon à liquider au mieux.

Ma demande est partie hier d'ici, avec avis favorable. Mais le secrétaire compte sur un délai d'un mois au moins ! Cela supposerait qu'après ces mois de travail abrutissant, je ne retrouverai même pas un métier supportable. Mais il faut voir venir. Et ce sont de petits malheurs en ces temps-ci. L'humeur me porterait à quelque coup de tête ; car à force de travail on arrive à ne plus supporter que la liberté totale. Mais défions-nous de l'humeur.

Je m'interdis de penser aux programmes ; ce ne serait pas juste ; et de Roustan, je ne veux rien savoir. Et au vrai, que puis-je promettre ? Voici **des** changements de politique qui peuvent annuler toutes les promesses.

Il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'aviser les pouvoirs de la guerre que ma demande est en route, et que ma santé veut un prompt repos ; ce qui d'ailleurs est vrai ; car les cris téléphoniques m'ont démoli la voix. Le travail ne marche guère.

Vendredi 12 Octobre 1917

Aujourd'hui je me repose, étant de planton aux cuisines ; je vous écris dans la fumée du chou au fromage. Sera bon.

Je voudrais bien n'avoir pas d'espoir ; car tous les jours vers 11h, je suis dans une attente ridicule. Et les gens reçoivent des sursis, et des jeunes ! Je me garde d'imaginer les causes ; les vraies causes sont toujours ordinaires. Mais de nouveau le travail est fatigant. On voit les nouveaux venus prendre sans difficulté les bons postes d'observateurs, de secrétaires ; et les quatre malheureux du téléphone sont condamnés à perpétuité. Pourquoi ? parce qu'ils font un travail excessif et pour lequel il faut être costaud, comme dit le lieutenant. Au régiment il faut se plaindre et faire le malade. Mais enfin, tout cela finira ; car vous n'avez pas rêvé. Il est vrai que je puis être en sursis. Mais je n'y crois pas. Ce serait trop beau. Et pourquoi du beau quand tout est laid et effroyable ?

J'écris, quoique péniblement. Mais pourquoi ai-je formé ce rêve d'une maison avec musique ? ce sont des puérités. Un homme qui se débrouille est officier à l'arrière et aime la guerre.

Une seule chose m'attriste, c'est que je ne suis même pas capable de penser sérieusement plus d'une minute aux imbéciles dont je dépends. Aussi n'ont-ils point peur de moi.

Ici discipline de fer. Sorties supprimées. Barrières fermées à clef. Je suis ingénieux pour X ; je réussis ; mais n'était X, je ne passerais jamais cette barrière. Je me moque bien d'une barrière. Un de ces jours, je récolterai 8 jours de prison à cause de cette barrière. Car il faut faire au moins un faux et deux mensonges pour aller au Bourget.

Reçu foie gras ! Merci ! Excellent !